MARIELLE DAVID

HYPOTHÈSES SUR LE RÉEL ET LEUR MISE A L'ÉPREUVE DANS UNE EXPÉRIENCE PSYCHIATRIQUE ASILAIRE

La psychanalyse est à la psychiatrie ce que l'histologie est à l'anatomie.

SIGMUND FREUD

« La cure psychanalytique vise à une opération sur le Réel », disait à un de ses séminaires Jacques Lacan. Si j'ai bien saisi sa pensée, l'opération consiste à ex-traire du Réel le phallus qui y fait symptôme. Si le pas de la castration est pour tout sujet une étape décisive, il n'en reste pas moins que l'opération est purement fictive et résulte du clivage entre deux plans : l'Imaginaire, d'une part, qui donne l'illusion d'un phallus réel ; le Réel de l'autre qui sans le biais du dit Imaginaire ne saurait contenir pas même l'ombre du phallus. C'est pourquoi l'analyse mène finalement à faire re-tour au point de départ, un deuxième tour qui en amènera d'autres à son tour.

*

En effet que peut-on dire ou mieux écrire de l'après-castration ? En ce lendemain, l'expérience analytique nous mène bien à retrouver le lieu du Symbolique et à analyser le processus d'identification du père qui lui est liée, et dont j'ai déjà posé qu'elle y engageait la pensée en son point initial.

La poursuite de la cure nous mène enfin par un acte de séparation de ce même lieu de l'Autre et en une direction opposée à la précédente, à retrouver les premières traces mnésiques des objets pulsionnels qui alimentent le Ça ; et dont nous sommes d'ailleurs si amplement informés par leurs rejetons qu'il est difficile de croire que des choses, pensons-nous, mystérieuses, puissent être aussi simples que cela.

Les pulsions, nous le savons depuis Freud, sont au nombre de deux : la pulsion érotique et la pulsion de mort. L'enseignement de Lacan nous a déjà instruit du fait que l'objet cause du désir qui circule comme objet imaginaire est en fin de compte de l'ordre du Réel. Objet dont la trace inconsciente se retrouve dans une expérience de plaisir avec ce que le plaisir comporte d'acuité mais aussi d'instantanéité. En cette expérience primordiale, l'objet qui la cause se présente sous une forme précise : une boule, une sphère douée d'un poids et animée de mouvement, animée de vie.

Une boule animée de vie mais par rapport à quoi ? Par rapport à un autre objet qui par lui-même est donc mort, un autre objet qui n'est autre que ce tissu qu'il vient de contacter, d'imprimer, l'objet premier de la pulsion de mort, ce tissu qui dans son ouverture donne soutien et limites au Ça, ce berceau qui tressé qui sauva Moïse des eaux et qui signe son élection divine selon la loi juive.

Avant de retrouver cet objet dans sa matérialité perceptive qui est la toute première trace mnésique inconsciente, le sujet en analyse en ressent d'abord l'é-motion. Les Anglo-Saxons l'ont décrite comme joie de l'essence et vous savez que c'est là pour eux que s'achève l'expérience analytique. L'éthique de la psychanalyse anglo-saxonne laisse donc l'objet lui-même inanalysé et donc possession du sujet. La pratique lacanienne, et ceci dans le cadre de la didactique, consiste à lui faire subir cette brûlure qu'il faut savoir traverser.

Revenons-en à cette joie. La langue allemande lui donne nom *Freude*. Dans un article au demeurant fort intéressant, Marie Moscovici repère que la seule allusion que Freud dans son œuvre ait faite à son propre nom se fait par l'intermédiaire de cette joie. « *Die Jude ist für die Freude und Freude ist für den Juden* » écrit-il à Martha sa fiancée. Puis il mentionne que la seule fête juive qui comporte son nom est *Gesetzes-frede*, la fête de la joie dans la Thora, joie de la Loi.

Cet article sur la question du père dans l'œuvre freudienne a ceci de particulier et d'étonnant à notre époque qu'il ne mentionne pas le travail de Lacan sur ce sujet.

En effet vous voyez comme c'est aller dans le sens de cette affirmation de Freud à sa fiancée que d'éliminer tout non-juif de la question du nom-du-père. Mais c'est aussi rayer tout le travail de

Freud qui aussi bien par l'universalité de la pulsion de mort, que par le mythe de Moïse égyptien, que par la filiation donnée par Jung a lui-même effacé cette première affirmation dont le seul intérêt est de bien montrer le lien pour Freud du nom-du-père et du tissu même de la pulsion de mort, mot savant qui recouvre celui simple d'amour. Pourquoi et Comment ?

Revenons au réel : deux objets dont les traces mnésiques retrouvent la texture, la forme. Et uniquement cela si on rapporte ces objets au réel. Car le réel n'indique rien de plus que ces caractères perceptifs qui supposent d'ailleurs une perception que la physiologie ignore encore puisqu'elle nous rend compte d'objets dont nous ne connaissons pas les traces inscriptibles dans l'inconscient par le moyen du rêve et pourtant invisibles, inodores, silencieux et que l'Art tente de nous restituer à travers les objets de la réalité. Je pense aujourd'hui à ce tableau de Chardin qui a pour titre *le jeu d'osselets* et où on voit une jeune femme le bras et le regard tendus vers une boule qu'elle tient en sa main, les doigts repliés sur elle.

L'inconscient en son fondement suppose un système particulier. Comment peut-on sentir ou mieux percevoir, voir et entendre en rêve sans que les voies afférentes habituelles ne soient intéressées ? Questions dont il est étonnant de constater que la science se les soit encore si peu posées.

Le réel est neutre en lui-même. Ce qui signifie que pour aller à cette première affirmation du rêve que l'objet du désir est une boule à cette affirmation freudienne qu'elle est d'essence masculine ; pour faire de l'impression de ces deux objets qui vient faire barrage à la psychose qu'elle est nom-du-père il faut tout un cheminement qui lui, dépend du Symbolique et du langage, des trames dans lesquelles l'enfant vient à s'inscrire. C'est dire que ces traces en tant que telles peuvent être recouvertes par d'autres signifiants : nom du frère, nom de la mère, et ceci en raison de la chaîne signifiante que l'enfant rencontre et qui va contribuer à former la sienne.

Pourquoi est-ce au nom-du-père que la psychanalyse s'intéresse particulièrement ? Parce que c'est lui et la structure qui le sous-tend qui en permettent la transmission. Aussi bien au niveau symbolique qu'au niveau réel.

C'est dans le but d'une transmission que Freud nous a laissé cette affirmation : « Il y a une seule libido, elle est d'essence masculine. » Lacan a critiqué cette affirmation. Et en effet, si on l'interprète comme écartant les femmes de la pulsion de vie, l'argument critique est péremptoire. Mais si on l'interprète ainsi : il a une seule direction de la libido, un seul objet à cette libido et il est d'essence masculine, on s'aperçoit que les femmes y sont particulièrement intéressées, dans la mesure toutefois de leur hétero-sexualité.

Il y a une seule libido. Par contre il y a deux directions en sens opposé, inverse, de la pulsion de mort. Ce qui explique que le sujet reçoive son message de l'Autre en sens inversé. Donc deux directions de la pulsion de mort. La première se dirige bien vers cette chose tissée, ce ténu parchemin imprimé répétitivement par le poids de l'objet du désir, le poids qui entraîne le refoulement originaire des objets des pulsions. C'est à la suite de ce refoulement originaire que la pulsion prend la direction inverse à la première. Freud précise qu'elle ne s'exprime pas alors dans la sexualité mais par la motricité, dans une dimension énergétique. Elle se dirige vers ce lieu du Symbolique et du langage, vers cet autre père symbolique dont les nombreuses représentations le recouvrent toujours d'un long et vaste manteau, d'une grande robe ecclésiastique ou à l'inverse d'un habit de lumière tout bariolé signant la légèreté du clown. Toujours ce même tissu de la pulsion de mort.

Mais certains me diront : « Comment pouvez-vous dire que c'est la pulsion de mort qui se dirige vers l'Autre, alors que nous savons bien que c'est le désir qui est désir de l'Autre ?. » Mais le désir comme désir de l'Autre fait partie intégrante du discours de l'hystérique et si nous faisons la distinction entre le discours de l'hystérique et le discours analytique, nous sommes amenés à suivre la clinique et à conclure que c'est l'amour qui est amour de l'Autre sans pour autant que cette direction, cette orientation en soit le seul témoignage. Loin s'en faut...

L'amour, la pulsion de mort entretient entre ses deux directions opposées des renversements dialectiques. Ça n'est qu'en l'absence de l'une Chose première, dans sa forclusion que l'Autre prendra figure d'Un, par projection précisément, figure d'*Un*, père absolu dont la tyrannie nous révèle la triste nature.

Les adultes proposent à l'enfant, comme figure de l'Autre, le père Noël, lui qui renvoie à l'enfant ses propres dons. Car l'Autre médiatise la dette qui de réelle c'est-à-dire impossible, comme nous le verrons dans la clinique, est devenue symbolique.

Par le biais de l'imaginaire, l'enfant cède à l'Autre sur son désir. Si la cause du désir l'a frappé, l'a touché et touché encore, l'enfant sait qu'il peut, qu'il doit se séparer d'une de ces

précieuses petites boules. Par là-même cette boule devient objet extérieur à lui et donc si l'enfant est un petit garçon, qu'il le sait par le langage, cet objet imaginaire devient différent de lui, donc une fille, une sœur (qu'il en ait une ou non dans la réalité).

Faulkner dans *le Bruit et la fureur* a parfaitement illustré cette thématique. Livre qui à ses yeux fut « le plus réussi parce que ce fut le plus bel échec ».

« Tout a commencé, écrit-il, par une image mentale. Sur le moment je ne fus pas conscient de son symbolisme. Cette image, c'était celle du fond de culotte sali d'une petite fille grimpée dans un poirier d'où elle pouvait suivre par les fenêtres les obsèques de sa grand-mère et décrire ce qui se passait à ses frères restés au pied de l'arbre ». Voici un exemple de cette coupure objet-sujet.

« Je pouvais entendre Shreve qui actionnait la pompe, puis il revint avec une cuvette où flottait une bulle de crépuscule, ronde avec un bord jaune, comme un ballon qui disparait, puis mon reflet. Je tâchai d'y voir mon visage. » Et deux pages plus loin : « Au moment où on s'y attendait le moins voilà que tu as fait un bond en lui criant : « As-tu jamais eu une sœur, dis réponds ? » et quand il a dit non tu lui as foutu un coup de poing. »

C'est dans cette césure de l'identité du Ça prise dans le Ça et amenée à l'extérieur jusqu'à ne plus être le sujet lui-même mais sa sœur, que se cristallise la souffrance masculine et ses coups. C'est dans la mesure de la création de cette petite fille qu'un enfant mâle peut être dit sujet. C'est dans la mesure où dans cet acte de séparation d'avec l'objet imaginaire qui à jamais devient alors perdu, l'enfant est reconnu comme sujet, qu'il pourra aborder et peut-être résoudre l'étape suivante ses nouvelles épreuves. Etape que Freud a appelé phase phallique. – *Comment plaire à ma mère ?*, se demande l'enfant de façon symétrique à la question qui s'est résolue précédemment : – *Comment être aimé de Père ?* Les réponses à la question : – *Comment plaire à la mère ?* sont trop bien connues à l'Ecole freudienne pour que je m'y attarde longuement. Vous les connaissez : en étant le phallus, et un peu plus tard en l'ayant.

C'est de la réponse maternelle que dépend en définitive cette étape. Si la réponse est : oui, le phallus imaginaire sait me satisfaire, l'enfant en restera là. Si à l'inverse la réponse est : en aucun cas le phallus – ou plutôt ses représentants ne sauraient me plaire, et c'est me perdre que d'y tenir – et perdre cette chose de l'amour auquel l'enfant tient parfois plus qu'à tout – alors cet enfant fera un saut en arrière et en viendra à l'Autre – barré –, à l'Autre dont est soustrait le phallus et qui se présente alors comme Savoir. Le réel, lui, subit le renforcement de son refoulement originaire ce qui inaugure la période dite de latence.

Ce n'est qu'à l'adolescence que la question du Ça, des pulsions du Ça réémergent du refoulement originaire remettant en cause ce qu'il en est de cette trace originaire du contact des objets primordiaux. Si cette trace reste inscrite, l'adolescent va peu à peu accepter la nature du réel qui s'avère une fois pour toutes sexuelle avec la division – la section – qui lui est irrémédiablement liée. La difficulté de cette étape se révèle dans la crise d'adolescence qui oscille entre le refus de la différence sexuelle et l'uni-sex dont témoigne la mode adolescente à la refente trop brutale des bouffées délirantes.

Car ce n'est pas l'irrémédiable béance de l'Autre – bien plus radicale pour une femme que pour un homme – que le sujet doit accepter mais la division qui s'attache à la sexualité quand elle est liée à la génitalité mature.

Si bien que la bisexualité originaire ne peut se dire que dans l'après-coup de la division en un temps où l'intrication pulsionnelle demeure, certes, mais dans un but qui, lui, a changé et que nous préciserons un peu plus loin.

Ce bouleversement de l'adolescence a plus que jamais besoin de cette affirmation paternelle que Freud nous a laissée : « Il n'y a qu'une seule libido, elle est d'essence masculine. » Nous avons vu que l'objet est imaginairement une petite fille. Faulkner lui-même qui nous a si bien décrit cette étape parle aussi de cette petite fille d'une façon tout autre que la description de la petite fille à la culotte salie :

> « Un jour il me sembla que je fermais une porte entre moi et toutes les adresses et les catalogues d'éditeurs. Je me dis : maintenant je vais pouvoir écrire, maintenant je vais me faire une urne comme celle que cet ancien Romain gardait toujours à son chevet et dont il usa lentement le bord sous ses baisers. Ainsi moi qui n'ai jamais eu de sœur et qui étais destiné à perdre ma fille peu après sa naissance j'entrepris de me faire une belle et tragique petite fille. »

Entre la fillette à la culotte salie et cette belle tragique petite fille il y a un saut qui prête à toutes les équivoques dont l'inconscient masculin est truffé. Ça n'est plus le désir qui tente en cette urne de retrouver son objet mais la pulsion de mort qui

se dirige vers son premier objet d'amour. C'est pour résoudre ces équivoques que l'affirmation de l'objet de la libido comme d'essence masculine – et de l'objet du désir comme à tout jamais perdu pour l'imaginaire – est urgente pour conjoindre Réel et Symbolique. La cause du désir, cette boule qui n'est autre que le représentant inconscient du pénis devient cette chose qui circule entre les hommes pour avoir chance d'atteindre le voile de la féminité de la façon la meilleure et la plus touchante.

Ce n'est donc plus en sujet mais en fils qu'un homme aborde la maturité. C'est en fils qu'il assume la paternité s'il ne veut pas tomber dans l'assujetissement sans condition à l'Autre que toute histoire tant individuelle que collective montre mener au au pire.

Il serait souhaitable de situer les étapes que l'intrication pulsionnelle et ses avatars font vivre à une petite fille puis à une femme. Mais d'autres personnes ont à dire des choses intéressantes et nous nous contenterons de l'évolution du garçon pour aborder le négatif de ce que nous avons développé jusqu'ici.

Comment se servir du positif de la structure pour traiter de la psychose ?

Nous avons suivi rapidement le destin des objets du Ça. La psychose résulte de leur absence, primaire ou secondaire, il est difficile de le préciser quand éclate la maladie. Toujours est-il que c'est cette trace, l'écriture première du refoulement originaire qui est détruite. Nous excluons du travail présenté le versant paranoïaque de la psychose à savoir le renversement projectif de l'amour en haine qui succède à l'extrême souffrance de la perte objectale. Nous nous cantonnerons aux maladies qui sont l'expression directes de ces pertes des objets primaires : la schizophrénie, où manque la cause du désir ; et la psychose maniaco-dépressive où manque l'objet de la pulsion de mort.

*

C'est dans le service de Madame le docteur Gékière et en collaboration avec elle que j'ai eu l'occasion depuis plusieurs années de confronter nos points de vue sur les patients dont nous allons vous présenter deux cas. C'est dire que ce n'est pas en analystes que nous avons abordé leur traitement mais en psychiatres ayant une expérience analytique ce qui est tout à fait différent et qui n'engage nullement la psychanalyse dans des traitements que la déontologie médicale et la société nous amènent à pratiquer mais dont les malades eux-mêmes quand ils arrivent à l'hôpital ne sont nullement demandeurs.

Avant d'aborder la description je vous ferai part de cette constatation clinique : j'avais remarqué au cours du temps, que j'avais avec les schizophrènes un contact favorable, mais qu'il était pratiquement nul avec les sujets atteints de psychose maniaco-dépressive décompensée.

Certes plusieurs interprétations en sont possibles mais j'en ai tiré une règle de la parenté qui me paraît, avec quelque distance, ne pas être dénuée de fondement. Contrairement à ce qui se passe à travers l'acte sexuel lui-même, la cause du désir est transmise par la mère à son enfant à la suite du travail de la grossesse qui lève le refoulement particulièrement intense de la cause du désir chez la femme, alors que l'objet de la pulsion de mort est transmise – symboliquement plus que réellement – à son enfant par le père.

Ce croisement – ce crossing-over – de la parenté par rapport à la sexualité a déjà été décrit par G. Lemoine sous le terme de « donner le change ».

C'est cette transmission par le père de cet objet de la pulsion de mort que j'ai appelée avec plus ou moins de bonheur « raison de l'amour » et qui est la féminité même, qui sous-tend le lien du nom-du-père et de cette *Freude* de la féminité.

C'est dire, comme l'a enseigné Lacan, que le nom-du-père n'est pas le nom de l'Autre, n'est pas le nom d'*un* dieu de l'altérité. Il n'a aucun rapport avec l'Un-père. Il est la trace écrite, inscrite de l'objet du désir sur la féminité léguée par le Père. D'où le succès final du nom de Freud si étroitement liée à cette *Freude* ou de celui de Lacan qui contient aussi *la* part de féminité qui est au-delà du principe de plaisir, ce qui happe l'amour des hommes.

*

Venons-en maintenant à la schizophrénie d'abord. Y manque l'objet de la pulsion de vie et donc le refoulement originaire qui a besoin de son poids pour se former. Le sujet n'a alors plus accès au détour de l'Autre et aux étapes dialectiques qui structurent sa psyché. Il est écartelé, crucifié, dissocié entre les deux tendances opposées de la pulsion de mort qui sont pour lui dans un même plan. Quant à la perte de contact avec le réel de l'objet du désir, elle entraîne la perte de contact avec toute réalité extérieure au sujet. La forclusion du nom-du-père en son réel, livre le sujet à ses propres voies intérieures, à son délire. Ou plutôt à la dissociation de ses voies intérieures :

les bonnes qui viennent de l'une, les mauvaises qui viennent de l'autre.

Le cas que nous voudrions vous présenter est celui d'une jeune femme arrivée dans notre service à la suite de son premier accès, ce qui est extrêmement important dans le traitement de la schizophrénie. Car si l'objet réel vient à manquer, la pulsion, elle, demeure, ce qui n'est pas le cas, qui n'est plus le cas dans des schizophrénies avancées.

Anne-Marie est une jeune fille fort belle qui présente un extraordinaire remaniement du langage. Tous les mots sont vécus en tant que tels. Comme je lui demandais : « Pourquoi vous êtes-vous rasé les sourcils ? » Elle me répond avec un geste : « Je suis corps est graphe, alors ! » Le mot doit venir à la place de la chose, a déjà écrit Freud. Si le cas d'Anne-Marie m'a beaucoup touchée, c'est parce qu'elle a su profiter, sans d'ailleurs que je lui en parle, de la préoccupation primaire qui était alors la mienne et sentir en elle « un ballon de vie » qu'elle prit d'ailleurs pour un bébé. Comme je lui répondais que c'était sa vie à elle et qu'elle était pour elle, elle eut la bonté de guérir complètement de cet accès psychotique, si rapidement que nous l'avions classé comme bouffée délirante simple et non comme schizophrénique.

Mais une précision très importante et que nous serons certes les seuls à énoncer au cours de ces journées doit ici prendre sa place. La première chose que nous ayons faite après le premier entretien avec Anne-Marie est de lui prescrire une dose importante de largactil, neuroleptique puissant. Cette première étape du traitement prépare à l'échange réel sur lequel repose secondairement – dans un temps second – le traitement de la psychose, à mon sens, tout au moins.

Anne-Marie sortit guérie, semble-t-il, refusant de prendre tout traitement et retrouva rapidement du travail. Un an après environ je la revis pour une demande d'arrêt de travail à la suite d'un deuil. Elle ne présentait pas de trouble de la série psychiatrique. Deux à trois mois après elle prit rendez-vous à trois reprises à ma consultation et ne vint pas. On me dit qu'elle allait fort mal à nouveau et je réfléchis sur les raisons de cette impossibilité à venir me voir et sur les erreurs que j'avais dû commettre. Je me souvins alors d'une lettre qu'elle m'avait fait parvenir : « Elle m'a sauvée, je la déteste et je l'aime ». Déclaration bien banale pour qui connaît un peu les psychotiques ou même les jeunes enfants, mais il me fallait mieux saisir les dessous de cette ambivalence. Et je m'aperçus que tous les médecins-hommes du service avaient pour des raisons variées refusé de s'occuper d'elle, malgré sa demande explicite. Je lui écrivis qu'elle pouvait aller voir l'un d'eux avec qui je lui fixais un rendez-vous. C'est alors seulement qu'elle put demander à être ré-hospitalisée.

Elle présentait un état dissociatif marqué. Elle me reprochait d'avoir été épouvantablement méchante car je lui avais dit que les kilos qu'elle avait pris lors de son premier séjour dans le service ne la rendaient pas laide du tout. J'avais bien vu que ça la faisait ressembler à son père que j'avais rencontré et qui présentait les traits d'une perversité redoutable dont Anne-Marie se plaignait beaucoup. Mais je m'étais fait ce raisonnement stupide que malgré tout c'était son père et qu'il fallait bien en passer par l'identification au père. Comme si ce processus avait à faire avec la réalité du père. Je ne lui avais bien sûr pas communiqué ce raisonnement boiteux mais au milieu d'un discours délirant, Anne-Marie prononça cette petite phrase : « On m'en veut car j'ai un imper allemand vert... » Nous évitâmes de réitérer l'erreur commise lors de la première hospitalisation et au lieu d'être le seul médecin à la voir je demandais à Bernard Boueilh d'occuper pour elle ce lieu du Symbolique, cette fonction autre que celle que je m'assignais à nouveau de l'échange réel. Fonction symbolique difficile à soutenir pour cette patiente qui connaissait la possibilité de réduire l'Autre à l'absolu de l'Un et y était farouchement hostile. Outre la guérison, cette double prise en charge permit à Anne-Marie de ne pas couper tout lien thérapeutique mais au contraire de venir régulièrement au dispensaire.

Ce cas a donc l'intérêt de montrer la nécessité du travail d'équipe en psychiatrie. Mais surtout il met en évidence l'impossibilité de la dette réelle au thérapeute – ou à la génération qui vous précède –, car elle annulerait la mise en place des objets du Ça qui n'a guéri l'accès psychotique que pour un temps trop court. Comme l'interdit de l'inceste en atteste, on ne peut devoir le Réel à qui vous l'a transmis sans en annuler la trace et provoquer la forclusion psychotique dont la guérison, si elle est possible, n'est pas forcément définitive.

*

Le second cas que nous vous présenterons est celui d'une psychose maniaco-dépressive. Y manque l'objet réel de la pulsion de mort. Le sujet

oscille entre un vécu de déchéance absolue dont la seule issue lui semble être de se donner lui-même cette mort qu'il ne peut plus atteindre, la médiation par l'autre n'étant plus possible pour lui. Cette symptomatologie nous apprend qu'en l'absence d'un seul des deux objets réels, l'autre – en l'occurence l'objet réel du désir – perd sa qualité de réel pour n'être réduit qu'à son imaginaire le plus cru, celui du déchet. C'est sans doute parce que la pulsion de mort finit très rarement par rencontrer son objet que notre civilisation a entériné largement cette réduction du réel à l'imaginaire d'immondice et de péché attaché à la cause du désir pour faire de l'impossible objet d'amour le seul et unique bien.

L'autre solution de la maniaco-dépressive pour éviter l'effroyable souffrance de la mélancolie et ne pas basculer pour autant dans les renversements paranoïaques, est de passer de l'autre côté de la pulsion de mort, côté Symbolique, pour s'identifier sans médiation à ce clown aérien et fort qu'est la représentation infantile de l'Autre avec le déferlement des signifiants de l'Autre qui ont perdu toute attache avec le Réel. Est-ce vrai comme l'affirme le maniaque que l'Autre est un autre sexe ? Certainement, à condition d'apercevoir que la vérité se fonde de la forclusion du Réel même de la féminité.

C'est Bernard Boueilh qui prit en charge Irène et c'est donc en écoute tierce que je peux avec son accord en rendre compte.

Irène était depuis plusieurs années dans le service, oscillant entre des états de tristesse et des états maniaques sévères qui l'avaient peu à peu mise à l'écart de la société et de sa propre famille qui toutefois venait régulièrement la visiter. Son père présentait un état psychasthénique, et le rejet de sa fille derrière les murs de l'asile faisait penser à beaucoup qu'il était responsable des crises chronicisées de sa fille. Il lui reprochait de « vouloir toujours diviser pour mieux régner » et de mettre en péril son ménage. De quoi s'agissait-il ?

Irène reproduisit cela au sein de l'équipe en confirmant la mise à distance de ma personne et la prévalence de sa relation avec B. Boueilh. Le déroulement de leur relation thérapeutique en fut malgré tout orageux. Il lui proposait d'abord, nous dit-il, de se servir de ce qu'on lui offrait comme d'une béquille. Le résultat ne se fit pas attendre et l'état maniaque d'Irène se teinta d'agressivité. Mais je me gardais d'intervenir alors, n'ayant aucune idée du traitement psychothérapique de la psychose maniaco-dépressive.

Cette étape qui avait le mérite de signer que le thérapeute, lui, n'avait pas besoin du phallus, s'avéra porter ses fruits. Il ajouta ensuite qu'il lui fallait cesser de fuir sans cesse la souffrance et de regarder en face le rejet et toutes les choses douloureuses qui l'entouraient. Pour ma part je trouvais cela bien dur à entendre pour une patiente psychotique. Mais Irène accepta peu à peu les exigences du traitement au lithium qui avait toujours échoué jusqu'ici et manifesta une confiance totale en son thérapeute. Elle rapprocha d'elle les personnes qu'elle avait jusqu'ici rejetées. Nous expliquâmes alors à ses parents que cette nécessité de diviser qui leur faisait si peur n'était que relative et provisoire. Elle guérit et pût revivre dans sa famille sans que les années d'asile puissent pour elle s'effacer d'un coup de baguette magique.

Que nous apprend ce traitement ? Il confirme d'abord l'efficacité du traitement au lithium bien mené. Ce qui est en faveur de l'ancrage entre l'objet de la pulsion de mort et le biologique, démontré aussi par la transmission génétique de la psychose maniaco-dépressive. Mais encore faut-il que le malade fasse confiance au traitement et cela dépend de la relation thérapeutique.

Ce qui est mis par cette observation en évidence c'est que le malade ne confond pas comme le névrosé ce qu'il en est du phallus et de l'objet raison de l'amour, de l'objet de la pulsion de mort, ce qui explique peut-être qu'entre les crises on observe peu de troubles névrotiques. Cette distance qu'Irène exige entre ses parents recouvre celle du refus du lien phallique qui unissait peut-être (en tout cas à ses propres yeux) le couple parental avec ce caractère fusionnel qu'il lui donnait. Ce qui confirme une fois encore qu'on ne puisse travailler qu'avec sa castration comme Melman le précisait récemment.

*

Pour conclure ce travail, c'est sur la chose-raison de l'amour que je voudrais revenir. Elle est une. Une par rapport à la multiplicité des causes du désir. D'où sans doute tout l'imaginaire de jalousie haineuse que trop souvent elle provoque.

Ce que l'expérience analytique nous montre, c'est que pour être une, elle n'en reste pas moins déhiscente. Ce caractère n'entraîne pas pour autant sa destruction mais sa transmission. Son tissu est à l'image de ce coton pré-découpé : il suffit de tirer un peu pour le partager et avoir

deux morceaux de coton. C'est cette déhiscence qui supporte le terme de l'analyse : d'une chose peut heureusement s'en tisser deux, puis deux...

Cette transmission ne va pas sans peine, dans tous les domaines de l'art. Comme l'a écrit Carlo Maria Giulini :

> « Après la guerre, tout au début de ma carrière à Rome, on est venu m'offrir de diriger les concertos brandebourgeois de Bach à l'Academia santa Cecilia. J'aime Bach depuis mon enfance. Mais je ne me sentais pas prêt. Je me suis récusé. Un musicien est venu chez moi, le pianiste Agosti et il m'a dit : « Tu n'as pas le droit de refuser. Après tout ce qui s'est passé pendant la guerre, tant de souffrances et de tragédies les gens ont besoin de cette musique. Et tes scrupules personnels, le fait que tu sois préparé ou non, n'intéresse personne. Accepte. »
>
> « J'ai accepté. Mais comment ! Dans état de totale humilité. Bach était là-haut dans le ciel et moi j'étais ici-bas, je me mettais à genoux, j'adorais. C'est avec cet état d'esprit que j'ai dirigé les brandebourgeois. Aujourd'hui encore j'en éprouve un remords terrible. Parce que comme je disais tout à l'heure, toute cette recherche, cette angoisse, cette humilité, c'est très utile jusqu'au moment de la possession. Jusqu'à l'acte d'amour où alors il n'est plus possible d'être humble, il faut tout donner. »

JEAN LOMBARDI

FEMME D'AFFAIRES OU HOMME D'AFFICHE

« Etre mon propre père et faire ! », c'est la péroraison du trajet d'un analysant. Ce dernier la certifie comme point ultime de ce qu'une analyse permet d'atteindre. C'est « une découverte analytique », à entendre aussi bien comme élément nouveau à verser au dossier de la psychanalyse, que comme effet de ce qui a pu se dire, dans le temps de cette analyse, qui ne cessait d'évoquer la prévalence qu'a pris pour lui une série de personnages – essentiellement pères religieux : pasteur, gourou, abbés, moines – ayant ce caractère « paternel » et ce, jusqu'à épouser l'idée d'une vocation qui soutient ses identifications aux hypostases du père divin.

« Il n'y en a qu'un ! » est l'impératif à comprendre qu'il n'y a qu'un seul analyste-abbé connu qui réponde de son analyse. Excluant que ce nom puisse être ignoré, l'ambiguïté porte aussi sur l'Unique Analyste que ce sujet puisse reconnaître ; auquel cas il n'y en a pas d'autre. Le nom serait aussi bien le nom propre, que les fonctions combinées : analyste et abbé comme nom ?

*

La demande qui m'est adressée précise qu'il ne s'agit pas de reprendre ou de poursuivre ce trajet analytique, puisque celui-ci s'est conclu aux limites du possible de l'élaboration psychanalytique. Ce qui est demandé est que soit garanti le bien-fondé de cette appréciation afin qu'aucun reste inanalysé ne contrarie la réalisation de sa « vocation religieuse ou mystique ». Ce qu'il m'écrit ainsi : « J'aimerais tout d'abord que vous me dévoiliez le fond de votre interrogation à mon sujet. »

Dans le même temps de notre rencontre, une autre démarche est entreprise auprès du Père-abbé d'une communauté monastique. L'en-tête du commentaire peut se dire ainsi : de l'analyste-abbé saisit comme Un s'opère un clivage apparent – l'analyste d'un côté, l'abbé de l'autre. Mais d'être maintenant « à dix mille lieues de la réalité psychanalytique » dans un état « de libération absolue », ce qu'il me propose d'entendre, ce sont les termes de sa nouvelle condition d'existence.

*

Cette « découverte analytique » finalement ne lui apprend rien, puisqu'elle corrobore une « révélation » obtenue une nuit de Noël :

> « Seul dans la campagne, marchant sur une neige encore intacte, j'étais dans un état de grâce où, par une illumination, j'ai découvert la clé de l'Existence : aimer – être aimé dont le moyen est le travail !
>
> « Je devenais subitement autre, parfaitement transparent, atteignant une nouvelle dimension de conscience, un état de lucidité parfait. Les autres et aussi l'univers et la nature m'étaient devenus de la même façon transparents.
>
> « J'étais la source de ce que j'étais ; j'étais Un ! »

L'antériorité de cette « révélation » est indiquée par une datation variable. Elle se fixera en se disant : « Il y a dix ans ». Mais ce temps s'annule : « Que m'importent le passé ou l'avenir, ils se rejoignent en cet instant d'éternité ! »

*

Aboutir à cette « découverte analytique » c'était régler du même coup le sort de l'analyse et celui du père. Ce père qualifié de « salaud et d'ordure », se serait « vanté que de l'héritage qu'il avait reçu, il n'en laisserait rien à ses enfants. » Que d'autre part, il prit une « décision meurtrière » en expédiant son fils par-delà un océan, ce pour quoi son fils lui voue « une haine qui va

jusqu'aux infinis de la planète. » L'état de malaise qu'il éprouve de ce sentiment qui grève sa vie, suscita l'envie de dire à son père : « Considère-moi comme ton fils et je te considérerai comme un père ! ». Et lorsque la rencontre est devenue possible : « Au moment d'ouvrir la porte, j'ai eu le sentiment d'un jugement négatif que j'ai reçu comme une condamnation. » Au cours du face-à-face qui suivit, le père parlait et lui n'entendait rien. Il était envahi par cette question insistante, venue « comme un cheveu sur la soupe » : – *Es-tu mon père* ?

« Il y a toujours un Autre dit Lacan au-delà de tout dialogue concret. Ce que l'un dit étant déjà la réponse et l'autre décidant à l'entendre si l'un a ou non parlé. » La réponse était déjà indiquée à propos de l'héritage : celui qui peut parler comme père est celui qui reconnait dans sa parole la fonction de dépositaire d'un héritage. Il peut alors parler à la place de l'Autre, en son nom. Ce père avait été contraint d'assumer précocement les charges de l'héritage qu'il recevait de la mort de son propre père, sur la demande expresse de sa mère à qui il n'avait pu dire non. En épousant sa femme, il décidait que ses enfants ne la lui enlèveraient pas.

Cette question posée au père avait aussi sa réponse dans l'intention préalable : « Considère-moi comme ton fils... », qui apparait comme marchandage impossible, de manquer de cette certitude de le considérer comme père pour s'en reconnaître le fils. Le « jugement négatif » tombe avant la confrontation, avant que le fils soit en présence du père, avant qu'il n'entre. Il est jugé alors qu'il est hors du lieu où se trouve le père. De même il sera, une fois entré, hors du lieu où le père parle : il ne l'entend pas ! C'est un autre. Ce « tu » de la question « Es-tu mon père ? » est cet autre du discours intérieur : ce « tu » qui est moi. Cet autre de la révélation : « Je devenai(t) subitement autre ! »

La condamnation vient recouvrir la dimension meurtrière de cette relation à l'autre : *Tu, hait mon père*. Le « tu » de la question n'est qu'un signifiant de l'énonciation. Il n'atteint pas la signification qui accrocherait l'interlocuteur à ce « tu » puisque la question l'annule. L'énonciation ne pouvant se cliver de son énoncé, le sujet ne peut entendre que ce qu'il se dit : « tuer mon père ! », dont il fait remonter la rivalité agressive jusqu'à sa naissance : « Lorsque je suis né, je pesais quatre kilos cinq. Il m'en a toujours voulu parce que lui est rachitique et toujours malade ! »

Les quatre kilos cinq indiquent bien que c'est au moment de naître – c'est d'avant qu'il naisse qu'il pèse quatre kilos cinq, comme au moment d'ouvrir la porte que commence la rivalité et tombe le jugement négatif : *n'être* ! dont l'équivalent dans l'adresse à l'autre de la rivalité meurtrière est : *tuer* ! Les deux tableaux évoqués, celui de la naissance et celui de la rencontre avec le père, précisent les termes de la relation imaginaire. Au moment de naître, c'est-à-dire dans cet intérieur qui ne se discrimine d'aucun autre lieu. Ce n'est que par un après-coup qu'il pourra être déduit et être nommé « intérieur ». Au moment de naître tombe le jugement négatif, « n'être » venant d'un lieu inassimilable. Sorte d'évagination avant l'acte, non pas dans le sens d'une anticipation même négative qui signe que déjà, il n'est pas. Il *naît* pas à cette réalité qui lui fournirait la garantie de sa vérité concernant son existence. « J'ai toujours eu, dit-il, cette vie aberrante d'échecs alors que je ne suis tout de même pas con, je me considère même comme intelligent. J'échoue n'ayant rien fait qui me fasse mériter ça ! » Le second tableau le situe hors du lieu où il pourrait trouver ce qui manque à son savoir, même insu : que la loi est le désir du père. C'est cette loi qui dans la relation imaginaire, se représente par le ressentiment et la vengeance.

Dans le premier tableau, *n'être* est cet « extérieur » qui n'est qu'une boursouflure de ce *naître pas encore*, assujetti au langage. Dans le second tableau, *n'être* est le lieu de son existence qui le situe hors de la parole du père. Lorsqu'il naît, il n'est que quatre kilos cinq !

Malgré la brillance dont est investi un nouveau-né de ce poids, reste l'incompréhension de son insuffisance sous le regard de sa mère : « Elle m'a largué plusieurs fois sur le bord de la route. Elle m'a traité de minus ! » La situation qu'il décrit, pour expliciter ce dernier trait, est une réception mondaine où sa mère brille par son aisance, son savoir-faire, sa beauté. Dans cet ensemble, il voit son père déplacé, gêné, détonant. « Ce qui est curieux, dit-il, c'est que je voyais mon père minus, alors que c'est moi que ma mère traitait de minus ! Je le voyais minus sous le regard de ma mère. » A cette place où il identifie son image, il n'en reçoit pas cet « en-plus » nécessaire à sa brillance ; il n'est que cela : « minus », ce seul corps à être insuffisant, comme objet de plaisir, à satisfaire celle qui le regarde. Ce qui s'impose à lui est cette identification à ce « moins » à quoi il se réduit. Il le dira autrement encore : « Moi, j'ai toujours été l'impair, le laissé-tomber ! » Dans sa confrontation au père, c'est ainsi qu'il se réalise : le seul poids de sa présence

est cette question qui tombe « comme un cheveu sur la soupe », c'est-à-dire qu'elle se réduit aux lois de la gravitation, à la pesanteur du corps. Comme son image se réduit à ce qu'elle est dans le réel : un effet des lois optiques où le non-spécularisable ne trouve pas de dépositaire qui vienne compléter l'image narcissique. C'est à cet Autre primordial que dans un soupir il fait don du « *Cheveu...* » qui est lui-même, qui est ce « *tu* » reflet du « je ». Ce « tu » qui, comme signifiant, achoppe la ponctuation qui lui rendrait la signification qui accroche la procréation à la paternité et à la mort. « Tu » ne situe pas à la place de l'Autre ce père-là qui viendrait assurer « je » d'une identité. Cette question qui n'attendait pas de réponse trouve son déploiement dans la relation mythique de la mère à son saint patron Joseph. Celle-ci lui ayant voué toute sa vie une certaine adoration jusqu'à décéder le jour consacré à sa mémoire. Cette coïncidence est saisie comme un signe qui affirme que son père n'est pas son géniteur. Sa mère d'origine modeste, d'une lignée aventureuse, aurait su se faire épouser par ce propriétaire, riche malgré lui.

*

Selon ce qu'il appelle des « conditions de milieu » une femme sera sa fiancée des derniers moments de l'analyse. Rencontrée dans un endroit à la mode, celle-ci était accompagnée d'une amie sur laquelle il avait jeté son dévolu. Mais c'est l'autre qui parle et l'effet de capture se réalise aux rêts des signifiants qui la révèlent « femme d'affaires ». Un pactole est à prendre d'une transaction immobilière dont elle serait l'intermédiaire futée. Il démissionne du poste qu'il occupe dans la publicité. Et le temps que ne se réalise pas cette opération fructueuse, il épuise ses dernières ressources. Comme rien ne vient confirmer la réalisation de cette fortune, cette femme devient « un fantôme, une illusion, un nuage ! » et la rupture se consomme sur « c'est une salope, une mythomane et kleptomane ». C'est dans le même temps que s'est interrompu son trajet avec l'analyste-abbé.

Les « conditions de milieu » sont celles qu'assure le signifiant. La relation amoureuse est polarisée sur les signifiants « affaire-argent... » comme il dira que sa mère est la béquille de son père concernant la gérance de ses biens. Les signifiants étant là pour lui faire signe, à aucun moment il n'a pu se tromper et reconnaître l'aberration de ce discours : il est seulement trompé.

Une femme est ce signifiant combiné : « femme d'affaires » qui ne s'accroche à aucune espèce de forme féminine. Parlant de sa famille, il situe : « Les femmes : ma mère, ma sœur ; les hommes : mon père, mon frère et moi l'impair ! » L'impair qui donne le sens du hors-symétrie, qui n'est pas spécularisable. Ce qui implique la variabilité des formes et leur identification en fonction de leur support signifiant qui prend effet de signe. Cette apparente répartition sexuée de la famille trouve sa modification dans les combinaisons suivantes :

« Psychiquement, mon père est celui qui m'a empêché de... »

« Dans les faits, il est celui qui arrive au dernier moment. »

« Psychiquement, ma mère est celle qui me sauve. »

« Dans les faits, elle est celle qui ne m'a pas aidé à... »

« Ma sœur est comme image du côté de mon père. »

« Mon frère est comme image du côté de ma mère. »

Combinaisons qui annulent une répartition par différence qui devient une classification dichotomique. C'est un système d'oppositions qui se boucle et dans lequel toute relation à une personne réelle se réduit à l'image qui sert de modèle auquel le sujet s'accroche.

*

Une série de formules est énoncée pour caractériser les étapes essentielles de sa vie et l'aménager en forme de progrès. La première se singularise par une sorte de discipline mentale destinée à se forger une personnalité en élevant la conscience de soi : « Je tenais parce que j'étais convaincu qu'il suffisait d'avoir de la volonté. Il suffisait que je décide pour que je sois. » Cette expérience est marquée du : « Je pense donc je suis » !!

La seconde étape est en rapport direct avec la « révélation » qui lui donne la clé de son existence : « aimer – être aimé dont le moyen est le travail » qui s'articule à : « J'aime donc je suis ! »

La troisième est contemporaine de la « découverte analytique »: « Etre mon propre père et faire ! » qui enchaîne un : « Je fais donc je suis ! »

Un énoncé extrait du second temps de la « révélation » précipitera le sens vers lequel converge cette série : « J'étais la source de ce que

j'étais ! J'étais Un ! » Sauf l'imparfait, c'est la formule du nom propre divin : « Je suis ce que je suis. ! » Formule sécable par « ce que » qui articule la proposition d'existence à sa répétition. L'être unique divisé ! Le rapprochement de ces deux formules est une opération de simplification : « J'étais la source de ce que j'étais »/« Je suis ce que je suis ». « De » comme préposition marquant l'origine est un redoublement de « la source ». De ce fait, il marque cette surabondance qui le caractérise comme « de » explétif, qui donne à l'ensemble de l'expression sa forme de pléonasme.

La symétrie de la formule simplifiée du nom propre divin ne se retrouve pas, et l'hors-symétrie de la formule alourdie insiste sur la subordination de la répétition « j'étais », par rapport au premier. « Ce », qui est cette chose ou la personne – ce masque – dont on parle, permet de lire le premier membre de la phrase : « J'étais là où c'était (la source) », c'est-à-dire là où j'étais parlé. « Il y avait bien quelqu'un !, dira-t-il à propos de cette révélation, cette voix ! » Quelqu'un lui parle et dans ce que ce quelqu'un dit, c'est lui qui est parlé. Il est traversé par le langage qu'il signifie par cette « propriété mystérieuse de transparence, grâce à laquelle, écrit Récanati, quand l'expression est produite, c'est l'objet qu'on a sous les yeux. »

« J'étais la source de ce que j'étais » se complète de : « J'étais Un ! ». Soit deux positions corrélatives, où l'une soutient une division hors-symétrie, et l'autre une unification. Un nouvel ensemble qui reduplique l'organisation asymétrique de la première proposition. Cette mise en jeu du signifiant établit le rapport du sujet au discours masqué de l'Autre. L'Autre auquel se substitue l'Idéal du moi, ce dont il est parlé par ce discours trans-parents.

*

La série des formules inspirées du *Cogito* fait ritournelle de cette certitude d'existence : « donc je suis ». Ce « je suis » qui s'articule au signifiant « père » courant sous les identifications aux personnages religieux jusqu'à cette formule du nom propre divin qui le représente. Les attributs du père qui se déduisent de l'implication, sont : la pensée, le travail, l'amour. La substitution, de l'une à l'autre de chacune de ces formules, scinde l'ensemble de la représentation du père pensé faire l'amour. Dans la relation aimer – être aimé, c'est faire paire avec l'Autre divin qui est visé. Le moi enflé de ses stratifications identificatoires se fait père de l'engendrement d'un savoir universel : « C'était comme si j'avais l'univers au creux de ma main et que je connaissais tout ce qui pouvait s'y produire. » C'est dans cet Autre, le « Notre Père qui est tout langage », celui qui est essentiellement, qu'il se reconnaît.

*

Cette demande qui m'était adressée dans le souci de « briser le cercle infernal » et qui s'exprimait dans cette figure : « l'île n'arrive pas à s'amarrer au continent », trouva, dans la rencontre qu'il avait aménagé avec le Père abbé d'une communauté religieuse, une certaine réponse.

A l'évocation de la formule « être mon propre père et faire ! » fut suggéré, en substitution, une réconciliation avec le père réel. Qu'il y avait bien, dans tout ce qui était dit, une recherche d'absolu mais éclatée ; un certain rayonnement mais qui n'était pas encore un épanouissement ; une recherche de Dieu mais pas encore une découverte du Christ, c'est-à-dire « d'être parmi les hommes ». La « proposition concrète osée par le Père abbé » est une confrontation au semblable handicapé avec lequel il s'agit de « s'offrir en partage, d'un don de soi pour joindre l'Absolu » ! De cette rencontre, estimée intéressante, il souligne la « perspicacité » du Père abbé.

Ceci, qui m'était rapporté au retour de cette communauté, dans l'intervalle de deux trains, s'exprima quelques jours après sur le mode impératif d'« ordres venant de l'extérieur : *il faut que... le mieux serait que...* etc. » Quant à cet « extérieur », il est nommé « le super-abbé » :

> « Je suis ma ligne de pente vers un absolu. Il s'agit de mon rapport avec Dieu. Récemment, à Noël, j'ai ressenti que j'avais rencontré Dieu en ses trois personnes entre deux battements de cœur. On dit, dans la religion, que Dieu se situe au niveau du cœur, je ne sais pas si c'est l'organe ? Toujours est-il que je l'ai ressenti en moi entre deux respirations et c'est comme si j'étais dans un état d'absolu où l'ensemble du monde m'habitait, était concentré en moi. Ma foi, c'est plus que croire, c'est un absolu où tout est amour et je dois suivre cette ligne de pente ! »

Cette ligne de pente détermine l'angle d'extension de la réalité du sujet. Les paroles du « super-abbé » reviennent comme voix intérieures qui édictent des commandements. Et cette ren-

contre avec Un-père va trouver son corrélat dans cette « recherche du moi caché au fond du cœur en relation de communion avec la parole vivante par qui tout a été créé » !

« La parole qui contient toutes les paroles est la Parole-Mère ; et cette parole originelle doit prendre corps, s'incarner ! » Le « faire » qui était resté jusqu'alors une potentialité énigmatique prend la forme « d'incarnation dans la réconciliation », c'est-à-dire prendre « cette route parcourue par le Christ qui mène au Père, incarnation de la parole de Dieu et étape ultime du chemin. Réconciliation finale où nous mène le Fils ! ».

« La réconciliation est le plan en marche » dira-t-il à propos d'un voyage de son père pendant lequel il cherche à le rencontrer : « Ça a été jusqu'à ce que je commence à le juger comme être diabolique ! » « Mais l'important – ajoute-t-il – est que je puisse tenir cette réconciliation en moi-même si concrètement elle n'est pas possible ; c'est-à-dire m'abstenir de juger et être plus fort. »

L'impératif de la « réconciliation » lui fait reprendre les termes de la « vision » de la nuit de Noël :

« Le père, c'est le haut de la respiration et le fils, le bas de la respiration. Entre les deux, c'est le souffle, l'univers transparent à moi-même. Je savais tout, j'étais l'empereur du monde. Il ne s'agissait pas du pouvoir mais de l'être. Le pouvoir, il aurait suffit que je le veuille pour l'avoir ! »

Ce « haut » et ce « bas » sont immédiatement évoqués comme le « Pôle Nord et le Pôle Sud » dont lui est l'axe. Et au Pôle Sud vient se substituer le pays d'origine de la mère ; le Pôle Nord devenant le pays d'origine du père, qui est une province française. Dans un état spirituel particulier lui est « apparu le visage du Christ avec des yeux verts comme des diamants » :

> « Ma mère avait les yeux verts. J'étais près de la Seine dans un état spirituel très bien. J'ai eu envie de m'enfermer dans ma chambre où j'ai écrit pendant des heures des poèmes que je crois très bien. Ça venait sans que j'y réfléchisse et revenait le visage de ma mère et qui me demandait si j'avais faim, si j'avais soif, si je n'avais pas froid... »

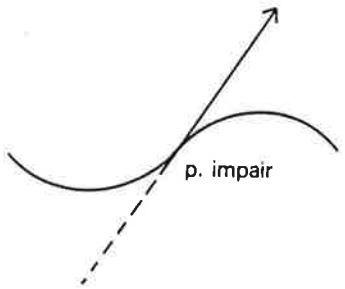
Dans la transfiguration du Christ en Mère, celle-ci apparait comme hypostase de l'Autre divin, mais aussi cet objet primordial des besoins.

Le fils – l'étage inférieur de la respiration – le Pôle Sud – le pays d'origine de la Mère – le Christ – ...le Fils, est une série qui se boucle et sur laquelle, à partir de l'un de ses points, l'impair par exemple, peut s'engendrer une autre série de termes équivalents. Le fils est aussi cet axe, le souffle, le lieu de la parole, son incarnation, parole du Père.

Dans l'évocation de cette « femme d'affaires », l'argent est le signifiant qui rappelle le pays d'origine de la mère. Et la colère qui la lui faisait traiter de salope était soutenue de ce reproche de ne pas l'avoir aidé quand il était dans le besoin. C'est aux rêts des signifiants de son discours qu'il s'est pris comme la fascination du visage aux yeux verts est soutenue d'une demande à la satisfaction des besoins. La « femme d'affaires » est cet Autre réplique de l'objet primordial perdu. L'identification au Christ supporte, par sa transfiguration, la féminisation du fils. La femme est une figure de l'Autre divin, pôle de la relation imaginaire. Elle est la femme à faire Un avec l'Autre pour annuler l'impossible du rapport sexuel inclu dans tout discours.

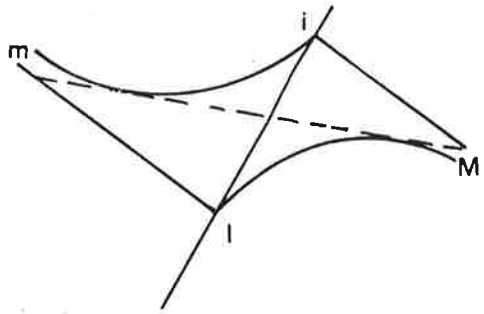
*

« Dieu, ça se rencontre dans le Réel, comme tout Réel inaccessible, il se signale par ce qui ne trompe pas : l'angoisse. » L'angoisse représente le point limite entre le sujet et l'Autre, comme ce point impair défini par la tangente à une courbe, dont les prolongements à partir de ce point seront divergents. Ligne de pente qui peut symboliser ce point de fracture entre le moi délirant et l'Autre divin, entre ce « j'étais » de la formule divisée et le « j'étais Un » de l'image identifiée dans l'Autre.



L'angoisse est cette béance entre ce champ de la mythique jouissance et le champ du désir. Elle est la traduction subjective de l'objet *a* qui est présent dans les coupures du signifiant. L'angoisse est ce lieu insupportable où la psychose édifie son architecture utopique. La conquête du vrai se réalise dans la voie de la tromperie qui est le lot de

la pratique analytique, car le transfert n'est pas autre chose, nous enseigne Lacan.



En venant témoigner de son expérience, le sujet vient dans la position d'être reconnu, et cette reconnaissance ne tient que de soutenir un au-delà du connu. La psychose nous donne la position d'être enseigné c'est-à-dire de ne pas comprendre, pour qu'en retour le sujet apprenne ce que l'analyste ne sait pas.

*

Dire que la psychose est la question de l'analyste, c'est interroger le transfert. C'est-à-dire l'introduction de l'Autre : lieu que constituent les propriétés du signifiant qui déterminent les lois du langage. Le travail de Freud sur le texte de Schreber indique le versant du transfert qui concerne l'analyste : son engagement dans une recherche qui articule son rapport à la psychanalyse. Le psychanalyste est intéressé au dire de la psychose pour y reconnaître les formations de l'inconscient dont le transfert est la mise-en-acte. Celle-ci est constituée par la dimension signifiante.

Lacan reprend cette question du transfert comme « préliminaire à tout traitement possible de la psychose ». Le transfert est interrogé comme facteur de décompensation qui prend effet dans une rencontre où l'Autre prend l'initiative : « ce moment où de l'Autre vient l'appel d'un signifiant essentiel qui ne peut pas être reçu ». Les éléments qui entrent en jeu dans le transfert n'attendent pas le psychanalyste pour jouer leur partie ; il n'en reste pas moins que le transfert trouve sa fonction et le déchiffrement de ses opérations dans la dimension interprétative de l'analyse. Peut-on parler de structure psychotique sans qu'un déclenchement vienne la signer ? La question ainsi composée est problématique ! Il ne semble pas que chacun de ses termes forme avec les autres un ensemble cohérent pour certains d'entre nous. La notion de structure est empruntée à Lacan qui, dans un premier abord, utilise le sens qu'elle prend en linguistique : la structure, c'est le langage. Puis : « La structure se représente comme un groupe d'éléments formant un ensemble co-variant... elle est par elle-même une manifestation du signifiant. » Le Symbolique serait ce registre de la structure qui médiatiserait le rapport du sujet au signifiant par lequel il n'est que représenté pour un autre signifiant. Le défaut – ce qui n'est pas son absence – de ce registre fait échapper le sujet à sa prise dans l'ordonnancement des signifiants. Que le dire psychotique ne soit pas un discours qui fasse lien social au sens où ce dernier convient aux fonctions de l'échange d'une société donnée, ceci ne le verse pas nécessairement dans les catégories de l'anormalité définies par cette société là. Il suffit d'une certaine perspicacité au regard de notre quotidienneté dans le champ social pour se rendre compte que la psychose y occupe une place parfois brillante ! Si nous nous repérons sur des manifestations telles qu'elles deviennent des caricatures, il est dans l'art de la psychose que nous nous y trompions. Car ce qu'elle impose comme question va au point impossible de nos cogitations ; ne serait-ce qu'à secouer cette relation intersubjective si leurrante qui accomode notre rapport au semblable en faisant surgir la dimension de l'amour et du sexe. Ce n'est pas sur ce terrain que nous nous éloignons de la psychose, même si nous disposons de réponses pacifiantes. Est-ce peut-être à ne pas s'y fier qu'en guise de déclenchement nous entreprenons une psychanalyse ?

*

La théorie décide de ce dont nous pouvons rendre compte de la pratique. Par *théo-R.I.S.* – ce « dieur », le langage, qui articule ces trois registres du Réel de l'Imaginaire et du Symbolique – j'entends cet ensemble de concepts qui se définissent des relations qu'ils entretiennent entre eux et avec l'ensemble qu'ils composent pour inclure les indéterminations de la pratique et maintenir ainsi la théorie comme ensemble ouvert. En ce sens, l'analyste n'est pas ce spécialiste d'un savoir qui n'infiltrerait plus le réel, mais un praticien qui cherche à mieux connaître quelques-unes des erreurs les plus grossières qui ne manquent pas à notre disposition, afin de mieux les éviter.

DOCTEUR ALFANDARI

DE L'AUTOMATISME DE RÉPÉTITION DANS LES PSYCHOSES
ET DE QUELQUES PROPRIÉTÉS DU SIGNIFIANT QUI S'Y RAPPORTENT

Le travail qui vous est présenté aujourd'hui s'inscrit dans une réflexion dont l'objet est l'abord psychanalytique des psychoses à expression délirante. Cette question si vaste s'est peu à peu pour nous spécifiée selon deux directions. L'une étant la cure psychanalytique de tels états délirants (nous avons déjà lors des Journées sur *les Mathèmes de la psychanalyse**, tenté d'en rendre compte). L'autre axe de ce travail poursuivi depuis plusieurs années a été l'étude des conditions nécessaires, des conditions nécessairement réunies, pour qu'un épisode délirant se manifeste. Ces deux axes de travail distingués pour la commodité de l'exposé se trouvent en réalité inextricablement entremêlés.

C'est à partir de la seconde orientation dont il vient d'être question que le travail de déchiffrement progressivement poursuivi nous a conduit à repérer, à dégager deux propriétés du signifiant. La première est celle qui se rend manifeste dans une forme de la répétition comme temporalisée, c'est-à-dire que la répétition est sous la dépendance de cette instance de l'ordre symbolique qu'est le calendrier. L'autre propriété est que l'Inconscient compte, que *ça compte*. Disons dès à présent que ces deux propriétés sont articulées, ordonnées à ces quelques points essentiels, que Jones tentait de ramasser en une phrase quand il disait que la psychanalyse, comme mise en acte de l'Inconscient, a affaire à ces quelques catégories essentielles que sont : la naissance, la mort, la maternité, la paternité, le corps, à quoi il faut, bien sûr, ajouter le langage.

Les propriétés du signifiant dont il vient d'être question, nous les verrons à l'œuvre aux articulations les plus essentielles des intermittences délirantes qui ont scandé la vie de Henri G.

C'est à partir de 1973 et pendant plusieurs années d'une écoute qui ne s'est interrompue qu'il y a quelques mois que nous avons essayé d'y promouvoir un travail de qualification analytique. Espérance, on le voit, qui référée à ce champ, prêterait volontiers à sourire, si quelque chose de l'espérance n'était, par une certaine nécessité, tant soit peu chevillée à son entreprise et à sa poursuite.

Le présent exposé n'a pas pour visée de rendre compte du travail analytique qui a pu être fait avec ce patient, même si ce dont nous traiterons entretient nécessairement des rapports avec cette question. *Il ne s'agit donc pas ici d'un compte-rendu de cure.* La visée de ce travail est de tenter de dégager les mécanismes en cause dans les intermittences délirantes présentées par Henri G., intermittences délirantes qui s'avéreront sous la dépendance d'une forme particulière de l'automatisme de répétition.

I

QUI EST HENRI G. ?

Henri G. avait été hospitalisé quelques semaines dans un service de psychiatrie à l'automne 1973 pour un épisode délirant. Les entretiens que nous avons eus avec lui ont commencé le 14-12-73 juste après sa sortie de l'hôpital. Ils se sont poursuivis au rythme hebdomadaire pendant les deux premières années. Le rythme des entretiens s'est ensuite sensiblement espacé. Depuis un peu plus d'un an (1978) les rendez-vous étaient fixés tous les deux mois, à la demande du patient et avec mon accord.

Depuis le deuxième semestre de l'année 78, la question de l'espacement des entretiens s'est rapidement ouverte sur la question de leur terme. Près de 5 ans s'étaient écoulés depuis leur début en décembre 73.

Henri G. se trouvait satisfait de son état et de ce fait voyait moins la nécessité de ces rendez-vous. Cependant lors de chaque entretien, le rendez-vous suivant n'était fixé qu'après qu'il en

* *Lettres de l'Ecole*, 21, 1977.

eût fait la demande. Or, il en faisait chaque fois la demande. Nous prîmes donc le parti d'attendre. C'est lors d'un entretien ultérieur en février 79 que les choses ayant été exprimées plus nettement par lui, nous convînmes d'arrêter là les entretiens. Je restai bien sûr à sa disposition s'il souhaitait me rencontrer. Henri G. était un peu ému : il promit de déposer quelque chose – un cadeau – à mon intention.

Quelques instants de libres : je repense à ce qui vient de se passer : je me fais à moi-même la réflexion que ce qui vient de se passer à l'instant – à savoir une **séparation** – était probablement un des moments les plus délicats de la cure de Henri G. et probablement aussi délicat, bien que pour d'autres raisons, que l'avait été septembre 77. Nous reprendrons ceci plus loin dans notre exposé.

*

L'espace où s'est organisée cette rencontre c'est la consultation psychiatrique d'un dispensaire de secteur. C'est lui qui a permis ce travail. Mais ce lieu pour autant qu'il soutient l'existence même de ce travail, quelles déterminations, quels effets lui a-t-il imprimés ? C'est là une question à laquelle nous ne sommes pas, pour le moment, en mesure de répondre. Elle rejoint celle plus générale de la qualification analytique de ce travail et ce, eu égard à ce qui a été posé au départ et qui en fonde l'aventure.

1. Monsieur Henri G. a été hospitalisé dans un service de psychiatrie en septembre 73 ; c'est sa troisième hospitalisation. Il a alors 60 ans (étant né le 9 août 1913). Il est crémier de son état. A son arrivée dans le Service, il vient de l'Hôpital général de C... où il est resté huit jours. Au terme de ces huit jours, le patient est transféré de cet hôpital général à un hôpital psychiatrique. La lettre qui l'accompagne lors de ce transfert précise – ce sont les termes utilisés – « que le patient a fait un voyage pathologique au cours d'un épisode de désorientation ».

Vers la fin du mois d'août-début septembre 1973, le médecin qui le reçoit à son entrée dans le Service note « un état d'agitation, avec logorrhée, insomnie, idées de toute-puissance ». La famille accompagne le malade lors de son entrée à l'hôpital et rencontre l'Interne du Service qui note : « Etat confusionnel avec incohérence des propos et désordre des actes ». Ceci ayant été précédé par une période d'insomnie, d'activité intense, d'achats massifs de denrées alimentaires ayant abouti à la constitution de stocks tout à fait inhabituels par leur importance.

Il est noté que chaque année en septembre, Henri G. serait sujet à des sortes de visions kaléidoscopiques prédominant le matin au réveil ; pendant ces moments, il revit avec une grande intensité des scènes pénibles liées à sa captivité en Allemagne, de 40 à 45, et ensuite à Smolensk où il a été prisonnier. Ces scènes pénibles sont surtout faites de l'évocation de bombardements, de champs de bataille jonchés de morts, de sévices, de tortures, etc. Ces visions kaléidoscopiques *semblent*, aux dires du médecin, correspondre à une remémoration à caractère essentiellement visuel et non pas à des hallucinations.

L'examen somatique et les examens biologiques demandés à son entrée par l'Interne sont normaux.

Comment nous est apparu l'état présenté par Henri G., à travers la relation que nous en fit l'Interne du Service ? Il nous est apparu comme un épisode délirant : d'abord l'allure confusomaniaque ; l'aspect confusionnel s'efface peu à peu tandis que l'aspect maniaque s'accentue. Puis, assez rapidement, la note maniaque s'estompe et le délire devient plus structuré ; des thèmes persécutifs apparaissent, ils persistent un certain temps puis se dissipent. Henri G. est alors à distance de l'épisode délirant et quitte le Service.

Revenons sur un point : à son début, l'épisode délirant s'accompagne d'un voyage. Henri G. prend le train en direction d'une ville du centre de la France : la ville de B.... C'est alors qu'un employé de la S.N.C.F. alerté par son état, le fait descendre à la prochaine station, où, ainsi que nous l'avons déjà vu, il est conduit à l'Hôpital général de la ville de C....

Pourquoi Henri G. avait-il pris le train ? Il voulait retrouver deux camarades de captivité qui comptaient beaucoup pour lui : Jean N... habitant Perpignan ; et surtout un autre camarade habitant cette ville du centre de la France, la ville de B... A ce camarade de captivité, il dit devoir la vie ; il a admiré son courage ; il souhaitait le revoir : c'est pour cela qu'il a pris le train.

Qui est ce camarade ? Henri G. est très embarrassé, il ne se souvient ni de son nom ni de son prénom. Il ne s'en souviendra jamais. A chaque épisode délirant, c'est-à-dire : en 65, en 69 et en 73, il prendra le train en direction de la ville de B... pour le rejoindre.

2. L'interne qui s'était occupé de Henri G. quittait le Service ; elle nous parla brièvement de lui, puis nous demanda si elle pouvait donner

notre nom au patient. C'est de cette manière qu'il prit contact avec nous le *14-12-73*. Il avait repris son travail et regagné son domicile depuis déjà quelques jours.

Au cours des trois premiers entretiens, je note que Henri G. a été hospitalisé trois fois pour des épisodes délirants :

- *première hospitalisation :* septembre 1965 ;
- *deuxième hospitalisation :* septembre 1969 ;
- *troisième hospitalisation :* septembre 1973.

Ces trois épisodes s'accompagnent d'un voyage en train apparemment vers la même direction : la ville de B.... En septembre 65 et septembre 69, il est hospitalisé en cours de route dans le même Hôpital général puis transféré vers un établissement psychiatrique.

Plusieurs points sont remarquables dans ces réitérations délirantes : elles ont lieu toutes les fois en septembre (au début du mois de septembre) ; donc *3 fois en septembre*. L'espacement est de 4 ans entre chaque hospitalisation et l'hospitalisation suivante.

3. Il n'est pas facile de résumer les entretiens qui s'étendent sur les deux premières années et qui sont probablement les plus importants. Tels qu'ils nous sont restés en mémoire et que nous les restituent nos notes, ces entretiens ont, soit une allure biographique centrée sur sa vie présente, son activité professionnelle, sa famille ; le plus souvent ils évoquent les faits de sa vie passée : l'enfance, sa famille d'adoption ; son mariage ; la mort de sa mère ; ses hospitalisations.

Notons que pendant les deux premières années de ces entretiens, Henri G. était triste et anxieux. Il racontait des cauchemars épouvantables qui semblaient présenter comme la reviviscence onirique de scènes de guerre.

Henri G. avait connu en effet d'autres épreuves que celles de son enfance : engagé volontaire en 1940, il avait été prisonnier en Allemagne, puis déporté pour des raisons disciplinaires. Lors de l'avancée des armées russes, il fut interné à Smolensk. Il vécut de ce fait un nombre considérable d'épreuves : scènes de sévices, de destruction, de bombardement, de mort...

Mais pourquoi en rêvait-il ? Quelle fonction remplissaient ces cauchemars ? Ceci nous est resté très énigmatique, très obscur.

Il y a lieu de noter que ces cauchemars, leur importance, diminuèrent au long des deux premières années d'entretien. Cependant, chaque année, dans les semaines situées autour de la fin août et du début septembre, Henri G. était anxieux, triste, insomniaque. Ce moment était également celui où à nouveau ses nuits se peuplaient de rêves angoissés, teintés d'épouvante.

Nous nous bornerons maintenant à faire un rapide récit de la vie de Henri G. à partir de nos notes. *Ce récit est bien une reconstruction ayant succédé à deux effets d'après coup.* Ces effets d'après-coup se sont produits à deux moments de notre écoute. Des deux moments sont :

1) *Le troisième entretien* où fut mis en évidence le caractère remarquable des trois hospitalisations (65-69-73) ; leur écart régulier de 4 ans ; leur début en 1965 ; leur survenue toujours en septembre ; leur concomitance avec la brusque émergence d'un souhait et de son accomplissement : souhait de rejoindre son camarade de captivité, habitant la ville de B..., réalisé habituellement par un voyage en train en direction de cette ville ;

2) *l'entretien du 1-2-75 :*

Monsieur G. y précisera que sa fille Martine était née le 20 juillet 48, et prononça cette phrase énigmatique mais fondatrice :

« *En 1965, quand ma mère est morte, ma fille avait 17 ans, et cela faisait 17 ans que ma mère était morte* », et il ajouta : « *quant à moi en 1965, j'avais 35 ans de moins qu'elle, soit 30 ans.* »

La diction du patient s'était légèrement ralentie, son expression était étrange. Après un silence et au bout de quelques phrases son visage reprit son expression habituelle. Jamais au cours des entretiens, ni avant ce moment, ni plus tard, Henri G. ne situera la mort de sa mère en 1965, *mais toujours en septembre 48 âgée de 65 ans.*

4. Voici maintenant quelques jalons concernant la vie de Henri G.

Il est né en août 1913. Sa mère, Berthe V. née en 1883 a 30 ans, lorsque lui-même vient au monde. Enfant naturel, il est reconnu par son père dont il porte le nom.

Le père de Henri G. meurt en août 1914 sur le front belge. Il avait eu deux fils d'une autre femme que Berthe V. Ces deux fils étaient par conséquent les demi-frères de notre patient. Il ne les connut jamais. Ils furent abandonnés par leur père à fin d'adoption.

Selon sa mère – Berthe V. – dont il tenait ces renseignements, sa naissance s'était située sur fond de la menace d'une guerre dont l'éventualité avec l'accentuation de la rivalité franco-allemande, devenait de plus en plus certaine. C'est en fonction de cette échéance et pour échapper à la

conscription que le père de Henri G. aurait conçu cet enfant. Il fut cependant envoyé au front dès le début de la guerre. Sa mère, dans une situation matérielle précaire avait sollicité ici et là des avis et des appuis. Dans une lettre qu'elle fit parvenir à son compagnon alors au front, elle lui demandait conseil. Celui-ci lui aurait conseillé dans sa réponse d'abandonner leur fils (notre patient).

Henri G. ne fut pas abandonné en 1914 comme son père l'aurait conseillé, mais plus tard. C'est en 1917, alors qu'il avait 4 ans, qu'au cours d'un voyage dans la ville de N..., Berthe V. laissa son fils sur un banc et disparut. Il fut recueilli par l'Assistance publique de cette ville et confié à une famille nourricière, la famille C. C'est cette famille que Henri G. considérera désormais comme ses vrais parents. Par un fait de hasard vraiment surprenant, la famille C. avait élevé la mère de notre patient. Berthe V. avait en effet été, elle aussi, abandonnée par sa propre mère, et recueillie, puis confiée à une famille : la famille C., plusieurs dizaines d'années avant qu'il en arrive de même à son fils. Berthe V. abandonna donc son enfant dans la ville même où elle avait été abandonnée par sa propre mère...

Singulière figure du destin qui, au travers des générations deux fois se répète, et qui, pour répéter l'abandon, choisit le même lieu.

C'est par la famille C. que notre patient sut, alors qu'il était déjà adulte, les circonstances précises de son abandon ; déposé par sa mère sur un banc de la ville puis recueilli, il était resté plusieurs semaines dans un état précaire ; prostré, il ne parlait pas et s'alimentait à peine ; mou comme une poupée de chiffons, il ne revint que peu à peu à la vie.

Nous avons considéré comme vraisemblable que Henri G. ait vécu à travers cet abandon, cette séparation une expérience subjective du registre du deuil, de la mort. Ce n'est que peu à peu qu'il aurait accepté de se nourrir, de s'exprimer, et, s'attachant progressivement à sa nouvelle famille, de vivre.

Rappelons que Henri G. a été abandonné en 17. Il avait alors 4 ans. Sa mère, Berthe V. en avait 34. Nous verrons plus loin comment très vraisemblablement, dans *un effet d'après-coup* succédant à la mort de sa mère en septembre 48, « *34* » et « *35* » ans vont remplir des fonctions sensiblement symétriques. C'est qu'en effet Henri G. a 35 ans quand sa mère meurt en septembre 48 âgée de 65 ans. Sa mère a 34 ans et lui 4 ans quand en 1917, il est abandonné sur un banc.

Henri G. a *35 ans* lorsqu'il *perd* sa mère.

Sa mère a *34 ans* lorsqu'Henri G. est « *perdu* », pourrait-on dire, par elle.

Ces deux expériences de séparation, comme nous le verrons plus tard, se symétrisent vraisemblablement, dans un effet d'après-coup succédant à la mort de Berthe V. en septembre 48. Nous reprendrons cette question plus loin.

C'est à l'âge de 7-8 ans, c'est-à-dire vers 1920, que sa mère, à l'occasion de vacances, le garde avec elle à Paris. Nouveau traumatisme et nouvelle séparation pour Henri G. qui s'est attaché à sa famille d'adoption qu'il considérera toujours comme sa vraie famille et avec qui, même adulte, il gardera des liens.

La guerre de 40 arrive : engagé volontaire, prisonnier en Allemagne, puis déporté, il est libéré par les Russes qui le déportent à Smolensk où il ne sera libéré qu'en 46. Il se marie, mais la date de son mariage reste indéterminée : avant la guerre de 40 ou après, *il ne sait* (!).

En 1948, deux événements majeurs : le 20 juillet 1948, naissance d'une petite fille, Martine ; en septembre 48, Berthe V. sa mère meurt âgée de 65 ans. Notons que depuis 47, il savait sa mère atteinte d'un mal qu'il savait devoir l'emporter à court terme. Il n'est pas impossible que la conception de sa fille en 47, ait été prise dans l'économie d'un deuil prévisible : celui de sa mère.

Henri G. est employé de commerce dans une épicerie jusqu'en 1963. En 1963 éclate un violent conflit entre lui et son beau-frère dont il est l'employé depuis 35 ans. Son beau-frère lui aurait depuis toujours promis la cession de son fonds de commerce. Henri G. pense tout d'un coup que si son beau-frère ne lui parle pas de cette cession de fonds, c'est qu'en réalité, il s'est ravisé. Furieux, il se brouille avec ce beau-frère en octobre 63. Il avait été son employé ponctuel pendant 35 ans ; il se sépare alors de lui.

« *35 ans* » marque encore une séparation.

D'octobre 63 à janvier 64, Henri G. ne peut travailler ; il fait un épisode dépressif important... En 1964, il prendra avec sa femme et sa fille une épicerie à son compte.

II

RÉFLEXION À PARTIR DE LA SÉANCE DU 1-2-1975

Trois points capitaux nous semblent se dégager de cette phrase prononcée par Henri G. :

« *En 1965 quand ma mère est morte ;*
Ma fille avait 17 ans et cela faisait 17 ans que ma mère était morte ;
Quant à moi en 1965, j'avais 35 ans de moins qu'elle soit 30 ans. »

1. La mère de Henri G. est morte pour l'état-civil en septembre 48 à l'âge de 65 ans, et non en 1965.

Septembre 65 est la date du premier épisode psychotique de Henri G. Il part alors rejoindre un homme qui a eu pour lui de l'importance, qui est une référence. C'est dans ce but qu'il prend le train en direction de la ville de B....

D'emblée on remarque une chose curieuse :

Mort de Berthe V mère de Henri G.	septembre 48 à 65 ans
Date du 1er épisode psychotique	septembre 65

Septembre est identique dans les deux cas. « *65* », de désigner un âge (l'âge auquel est morte la mère du patient), va maintenant désigner une année, l'année 1965. Dans la phrase qu'il prononce : « *En 1965, quand ma mère est morte* », 1965 désigne l'année de la mort de sa mère. Nous savons que ce nombre désigne également l'année du premier épisode psychotique (septembre 65). « *65* » passe donc du statut de cardinal au statut d'ordinal. Nous reviendrons sur ce mécanisme.

Notons d'emblée : ce que le passage de « *65* » du statut de cardinal à celui d'ordinal permet, c'est à savoir le report de la question du deuil. La phrase ; « *En 1965 quand ma mère est morte* », dans le moment même de son énonciation désigne l'instant où pour le sujet ce deuil est advenu. « *1965* » désigne pour le sujet le temps où se réalisent les effets de ce qui pour l'état-civil est advenu en 1948. C'est donc en 1965 que le sujet est confronté dans son rapport à la perte, avec toutes les sollicitations, identifications qu'elle implique. C'est au même moment qu'apparaît le premier épisode psychotique.

L'épisode psychotique semble donc être ce qui se produit lorsque le sujet est confronté à son rapport à la perte. *La perte est une forme de la séparation.*

Si nous reprenons, parce qu'elle est indispensable, la distinction des registres, il nous semble possible de soutenir que si la perte est une forme de séparation repérée dans le registre Réel-Imaginaire, la castration serait au niveau symbolique ce que la séparation serait au niveau Réel-Imaginaire ; ou encore, il est peut-être plus heureux ou plus juste de dire que : si la perte est une forme de séparation, et si la séparation est une des modalités par quoi le sujet est sollicité, d'un point du Réel, dans son rapport au système symbolique qui l'a constitué – dans une telle hypothèse, si la réponse du sujet est le délire, ce qui est ici le cas, cette réponse marquerait un fait de structure. C'est à ce point de vue que nous nous rangerons : cette réponse – le délire – peut être comprise comme l'index, manifestant ce fait de structure.

Le deuil comme perte ou séparation au niveau réel sollicite chez le sujet un élément de langage qui en soit le répondant pour le sujet au niveau symbolique.

Cet élément de langage qui serait pour le sujet le répondant de ce qui va être sollicité en septembre 65 d'un point du Réel, c'est ce qui, par hypothèse fait défaut.

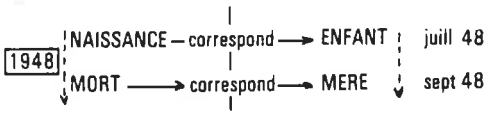
Nous reprendrons cette question plus loin.

2. Nous allons maintenant commenter la deuxième partie de la phrase : *Ma fille avait 17 ans et cela faisait 17 ans que ma mère était morte.*

Notons que l'année 1965 étant prise par le patient comme année de référence, la deuxième partie de la phrase : « *Et cela faisait 17 ans que ma mère était morte* », paraît contredire ce qui a été affirmé au début, à savoir que sa mère était morte en 1965, sauf à supposer qu'ici le patient se réfère à la date historique de la mort de sa mère (septembre 1948) : référé à 1965, cela faisait bien 17 ans que sa mère était morte (septembre 48).

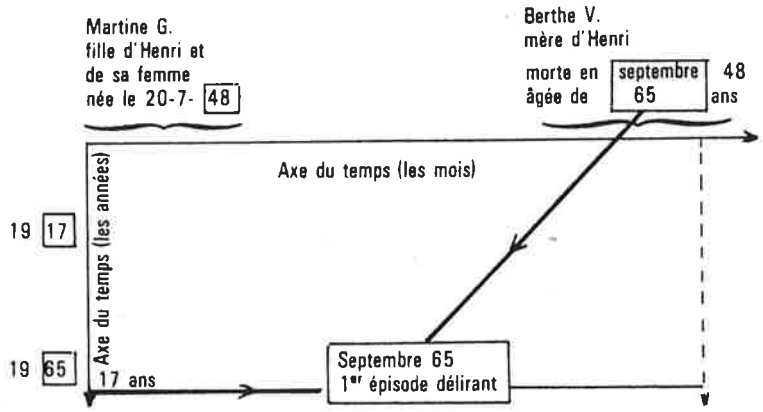
Notons d'autre part que la répétition de « *17* » met en rapport sa fille et sa mère, met en rapport une naissance et une mort, probablement dans un rapport de substitution. Martine est née le 20 juillet 48. En 1947, Henri G. savait qu'il restait à sa mère peu de temps à vivre. L'année d'après, en juillet 48, naît sa fille. Tout laisse à penser que celle-ci a été conçue dans l'économie d'un deuil

prévisible, ainsi que nous l'avons déjà noté. La substitution en question peut s'écrire :



et peut se lire comme une substitution opérant indifféremment selon la colonne I ou selon la colonne II. Cette substitution aura fonctionné 17 ans ; aussi longtemps que l'auront permis les quelques signifiants maternels qui, en son absence, sont vraisemblablement délégués à la représenter pour le sujet. Cette substitution, et ce qui lui est corrélatif : le report de la question du deuil, sera opérante jusqu'à ce que le signifiant maternel : « *65* » qui représente un âge reçoive en septembre 65 d'une des instances de l'ordre symbolique qu'est le calendrier, une détermination qui fasse précipiter en septembre ce signifiant « *65* », en un signifié : « *l'année 1965* », ce qui, par la séquence des effets engendré va inaugurer le premier épisode délirant (septembre 65) ainsi que le premier voyage à destination de la ville deB....

Notons que « 17 » désigne l'année 1917 où Henri G. a été abandonné. Il avait alors 4 ans ; sa mère qui avait 30 ans à sa naissance en avait 34 au moment de l'abandon.



3. « *Quant à moi, en 1965, j'avais 35 ans de moins qu'elle, soit 30 ans* ».

Notons d'emblée qu'en 1965, Henri G. a 52 ans et non 30 ans. Cette portion de phrase, comme d'ailleurs l'ensemble dont elle fait partie est à comprendre en référence à l'année 48 (septembre 48) et non à l'année 65, ainsi que nous pensons l'avoir déjà établi.

La phrase rétablie deviendrait alors : « *Quant à moi en 1948, j'avais 35 ans de moins qu'elle, soit 30 ans* ».

Cependant, en 1948, Henri G. n'a pas 30 ans, mais 35 ans. En se donnant en « 1965 » (transposition de *1948*) : 30 ans, il se donne l'âge qu'avait sa mère à sa naissance : 30 ans.

1948, nous l'avons vu, est à la fois marqué d'une naissance et d'une mort. Le lapsus par quoi il s'attribue 30 ans au lieu de 35 ans en 1948 nous semble de ce fait pointer la place imaginaire que le processus du deuil le conduit inéluctablement à occuper, soit celle de sa mère, et plus précisément encore, la place de sa mère au moment d'une naissance, la sienne, et ce, en référence au moment d'une autre naissance (celle de sa fille) à la mort de sa mère et dans l'après-coup de cette mort. *Donc la mort de sa mère semble l'assigner imaginairement à une place où il s'attribue l'âge de 30 ans.*

Notons que le camarade de Henri G. part rejoindre à chaque épisode délirant pourrait bien être un père ; dans le registre imaginaire bien sûr.

Dans l'après-coup du deuil de septembre 48, Henri G. s'attribue un âge, 30 ans en 1948 (alors qu'il en avait 35). « 30 ans en septembre 48 » : 30 ans : âge de sa mère à sa propre naissance, cela renvoie tout autant à quelque chose comme *la mère* ; à la question problématique *du père* ou de la fonction paternelle (entendue à un niveau symbolique) et du voyage vers la ville de B... ; *à une naissance.* Henri G. s'attribue 30 ans en 48. Mais 48, c'est aussi bien juillet 48, une naissance que septembre 48, une mort, celle de sa mère.

4. En septembre 48 quand sa mère meurt, il a 35 ans et s'en attribue 30. En 1917, quand sa mère l'abandonne, il a 4 ans, sa mère en a alors 34. « *34 ans* » et « *35 ans* » semblent pour ce

patient fonctionner comme marque du sceau de la séparation. Dans un cas : *l'abandon* comme séparation ; dans l'autre cas : *la mort* comme séparation. « *34 ans* » et « *35 ans* » semblent unis dans leur commune référence à la séparation.

La proximité des chiffres *34* et *35* favorisera le processus, qui, à partir de septembre 48 rend ces deux chiffres identiques en les égalant à *35* (« *35 ans* »). Nous reviendrons plus loin sur ce point.

Notons qu'en octobre 1963, alors qu'il est employé depuis 35 ans par son beau-frère, il entre en conflit avec lui malgré l'attachement très grand qu'il lui porte. Une crise éclate : il le quitte ; leur collaboration qui avait duré 35 ans s'interrompt. Nous retrouvons encore ici « *35 ans* » lié à une séparation.

Tout laisse penser que c'est après septembre 1948, et dans un effet d'après-coup que les deux expériences de séparation dont il a été question, celle de 1917 et celle de septembre 48 vont finir par s'équivaloir. Il se produit alors une sorte de symétrisation des deux situations par un effet de rabattement de l'une sur l'autre : celle de 1917, celle de 1948. « *34* » et « *35* » sont alors confondus dans leur commune référence égalée à « *35* ». Ceci peut s'écrire de la manière suivante :

Il a 35 ans quand il perd sa mère
Elle a 35 ans quand elle perd Henri G.
Sa mère ayant 30 ans à sa naissance
Henri G. a de ce fait 5 ans lors de son abandon en 1917 (il en a en réalité 4).

Ceci peut être l'explication de quelques lapsus apparus au cours des entretiens des années 1972-73. Lapsus concernant l'âge qu'avait Henri G. lors de son abandon : le plus souvent, presque tout le temps, il dit : « *4 ans* ». Une fois ou deux il dit « *5 ans* ». 5 au lieu de 4 est probablement l'effet résultant de l'imparfaite symétrisation que nous venons de décrire.

Le lapsus peut avoir une raison plus radicale qui ne semble pas contradictoire avec ce que nous venons de dire : il pourrait être considéré comme ce qui fait retour dans le discours, *insiste* d'un signifiant en trop.

A propos de la réitération des épisodes délirants tous les 4 ans, notons que pour que quelque chose se répète il faut qu'il y ait eu une première fois et que la répétition est répétition de l'identique.

Les trois épisodes délirants se sont produits dans la vie de Henri G. : en septembre 1965, en septembre 1969, et en septembre 1973. L'épisode délirant a revêtu chaque fois un aspect sensiblement identique : les jours précédant l'épisode délirant sont régulièrement marqués par de l'insomnie, une activité intense, par des achats massifs de denrées alimentaires augmentant considérablement le stock de son épicerie ; le moment initial de l'épisode délirant est chaque fois en rapport avec le souhait (et sa réalisation) d'un voyage vers la ville de B... pour rejoindre ce camarade prestigieux dont il a déjà été question ; le délire lui-même, la forme évolutive par lui revêtue est chaque fois sensiblement identique.

Le délire, au début, a un aspect confuso-maniaque ; puis la confusion s'estompe en même temps que se majore l'aspect maniaque qui va prédominer un temps ; l'aspect maniaque s'estompe au profit d'un épisode persécutif plus ou moins important ; il durera un certain temps. La fin de cet épisode persécutif semble marquer la fin du délire.

L'épisode délirant considéré du point de vue du rapport du sujet à la perte : le stockage précédant l'épisode délirant comme tentative de compenser dans le registre du Réel ce qui va se jouer quelques jours après. *Le stockage comme anti-perte.*

L'épisode délirant est mémorial d'un deuil : *le deuil comme perte.*

Le délire, spécialement dans son aspect maniaque, comme mode de réaction du deuil, de sorte que : *le stockage, le deuil, l'aspect maniaque* du délire semblent constituer trois éléments où se rend manifeste le rapport du sujet à la perte.

Les trois épisodes délirants ont plusieurs points remarquables : ils ont lieu tous les trois en septembre ; ils sont régulièrement espacés de 4 ans ; le premier épisode délirant début en 1965 ; celui qui se produit en 69, soit 4 ans après, peut être considéré comme la répétition du premier ; de même pour celui de 73.

L'épisode de 65, en tant qu'il apparaît en septembre et par les mécanismes que nous avons étudié, est mémorial d'un autre *septembre* : celui de 48 : septembre 1948 :

SEPTEMBRE 48
↓
SEPTEMBRE 65

L'épisode délirant de 69, en tant qu'il se produit en septembre commémore par septembre la même chose que 1965 commémorait le même mois – et en tant que la forme du délire, l'expression délirante elle-même, considérée sous l'aspect progressivement évolutif de son déploie-

ment, sans être absolument identique est suffisamment proche de celle de 65 pour pouvoir lui être comparée, on se sent dès lors fondé à affirmer que si l'épisode délirant de 69 en tant qu'il se produit en septembre commémore de ce fait *la même chose* que celui de 65 le même mois, alors, dans une telle hypothèse, l'examen de la *forme délirante* elle-même, de l'expression délirante, semble indiquer que 69, pour autant qu'il commémore la même chose que 65, *le commémore de la même manière.*

L'épisode délirant de 69 en tant qu'il se produit 4 ans après l'épisode de 65, en septembre ainsi que celui de 73, répète deux éléments : « *septembre* » et « *4 ans* ». Répétant « *septembre* », il répète ce dont septembre est le représentant en 65, en tant qu'à partir de 65, septembre se répètera tous les 4 ans (65-69-73). En 69 et 73, se répète ce dont « *4 ans* » est l'emblème dans l'histoire du sujet : à savoir l'abandon, son abandon : *la répétition de 4 ans répète l'abandon d'Henri G.*

« *Septembre* » se répète tous les 4 ans (65-69-73). Cela revient à dire que ce que commémore « *septembre* » en se répétant et ce que commémore « *4 ans* » en se répétant, sont identiques, que ce soit tout autant en raison même de leur articulation dans la répétition : « *septembre* » se répète tous les 4 ans et « *4 ans* » se répète en septembre qu'en raison de *ce qui définit la répétition comme répétition de l'identique.*

Ce que nous venons de dire a en outre pour conséquence de démontrer, d'affirmer comme vraisemblable ce que nous avions tenté de démontrer par d'autres voies : à savoir le caractère équivalent pour Henri G. du deuil comme séparation et de l'abandon comme séparation.

A partir de 69, il n'y a eu qu'une réitération délirante en 73. Il n'y en a pas eu en septembre 77 : cependant, les semaines qui ont entouré cette période n'ont pas été indifférentes. Henri G. était anxieux, triste, dormait mal ; les cauchemars réapparurent.

En août-septembre 78, il atteint l'âge de 65 ans : âge qu'avait sa mère lorsqu'elle mourut. Juillet-août-septembre 78 furent sensiblement comme septembre 77.

Temporalisation de la répétition.

A partir de 65, nous l'avons vu, septembre se répète tous les 4 ans. En 65, 69, 73 se répète ce que « *septembre* » commémore pour le sujet : le deuil – et ce dont « *4 ans* » est l'emblème dans l'abandon : deuil et abandon comme expériences de séparation. Donc en 65, 69, 73, ce qui se répète, c'est une séparation.

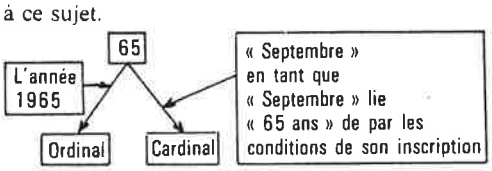
Si par convention nous nommons *séparation*, l'identité même de ce qui se répète, l'hypothèse pourrait être faite que « *séparation* » se détachant du contexte où il s'est inscrit, pourrait se répéter sans que rien ne rappelle le contexte de son inscription. Tel n'est pas le cas : *cette répétition est temporalisée* ; sa temporalisation est dans un rapport à *ce qui inscrit* cette répétition.

Cette temporalisation de la répétition semble renvoyer à des problèmes qui ne sont pas nécessairement homogènes.

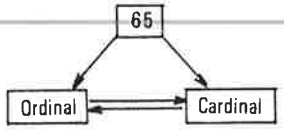
65 et 4 envisagés sous l'aspect : ordinal-cardinal.

En tant que septembre 65 est le report de ce qui fut la mort de Berthe V. en septembre 48 à 65 ans, ce report implique le signifiant « *65* » selon un mode de fonctionnement qui reste à préciser. La répétition de « *septembre* » tous les quatre ans (septembre 65, 69 et 73) implique le fonctionnement du signifiant « *4* ».

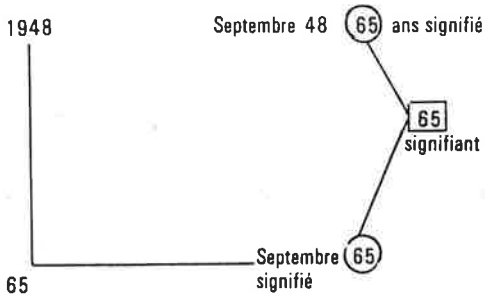
Examinons le problème du fonctionnement de « *65* » et les hypothèses qui peuvent être faites à ce sujet.



« *65* » a permis le report d'un deuil en septembre 65. Le signifiant «*65* » en entrant dans le registre de la signification s'y présente dans un premier temps sous la forme instable :



où « *65* » a donc deux signifiés possibles : il oscille entre deux signifiés. C'est sous la forme de l'ordinal qu'il précipite en « *l'année 1965* ». Ce qui peut plus simplement se représenter ainsi :



A partir de 65, « *septembre* » se répète lorsque 4 années se sont écoulées. En 1969, « *4* » désigne la 4e année ayant succédé à 65. En septembre 69 est commémoré ce que « *septembre* » commémore. Mais cette commémoration ayant lieu 4 années après 65, commémore en septembre 69 ce dont « *4 ans* » est l'emblème dans l'histoire du sujet. 69 est donc l'articulation où « *4* » bascule de son statut d'ordinal à celui de cardinal. Ce qui est commémoré au bout de 4 années, c'est ce qui s'est produit quand Henri G. avait 4 ans.

Le fonctionnement de « *65* » et de « *4* » sous des aspects différents semble supposer un mode de fonctionnement dans l'ordre symbolique permettant le passage du cardinal à l'ordinal et réciproquement. Ceci a peut-être quelque relation avec ce fait de langage que l'âge comme cardinal s'utilise habituellement avec *avoir* : « Ma fille *avait* 17 ans ». La date comme ordinal, s'utilise préférentiellement avec *être*, mais non exclusivement. Dans un cas comme dans l'autre le problème n'est pas que *être* ou *avoir ait à être utilisé absolument, mais seulement que l'occurence en existe, qu'une telle possibilité se soit trouvée ouverte du fait même du langage. C'est dans cette possibilité ouverte par le langage au sujet, que le passage du cardinal à l'ordinal et réciproquement, en tant qu'ordonné aux catégories grammaticales de l'être et de l'avoir permet d'articuler le sujet à la question du phallus.*

Le fait que la répétition ait lieu tous les 4 ans montre que l'Inconscient compte que « ça compte ». La temporalisation de la répétition et le fait que l'Inconscient compte, sont deux fois du fonctionnement inconscient.

La temporalisation de la répétition s'observe tout autant dans les névroses que dans les psychoses ou plutôt, il nous semble que c'est dans les névroses que ce qui se répète de manière temporalisée sous l'aspect du délire, ce soit plutôt à une impossibilité à répéter, au sens où ce terme est impliqué dans les névroses à quoi on a affaire ici.

*

Dans le cas que nous venons d'exposer, la temporalisation de la répétition (répétition de septembre en 65, 69, 73) et le fait que l'Inconscient compte (« *septembre* ») se répète tous les 4 ans à partir de 1965) sont liés. Que l'Inconscient compte que « ça compte » a à voir avec le caractère du signifiant, que sous certaines réserves un signifiant en vaut un autre et que le compte est une des modalités par quoi un signifiant quelconque est dans une position majeure.

NOTES

1. *Le calendrier*, ainsi que nous l'avions noté de manière un peu rapide lors de la Journée sur les Mathèmes, est une des instances de l'ordre symbolique. Figure de langage épinglé au Réel, il est du registre non de la parole, mais du langage. Epinglé au Réel, il est dans un rapport de dépendance à celui-ci, mais cette dépendance n'est pas fixe. Notons enfin que le calendrier dépend d'un consensus général qu'impose la culture et qui peut changer avec elle.
2. Henri G. dira 11 fois « septembre » exceptionnellement.

JEAN-JACQUES MOSCOVITZ

S'AUTORISER ANALYSTE FACE À LA PSYCHOSE

Je parle en mon nom propre de ce travail mais nombre de formulations sont issues d'un travail de groupe qui a lieu à l'Ecole le mardi sur le thème de la sublimation.

I

La question de s'autoriser analyste face à la psychose renvoie à se demander de quel lieu se soutient l'analyste qui se situe comme praticien.

Disons, avec Blanchot, que l'analyste est « confiant dans le langage, entendu comme le défi provocant qui nous a été confié comme nous avons été confiés[1]. »

Mais du point de vue analytique, que ce soit névrose ou psychose, il s'agit d'analysant et d'analyste dont les positionnements oscillent dans la cure, en rapport avec la dialectique de l'objet et de l'Autre, du sujet et du signifiant. Evoquer d'ailleurs les termes de psychose et de névrose, n'est-ce pas déjà être hors champ à l'analyse, quitte à passer pour l'idéaliser ?

Aussi risquerai-je une petite note clinique, caricaturale, pour situer mon propos. Il s'agit d'une analysante qui m'a permis de repérer quelque chose de déterminant sur le plan structural, grâce au fait suivant : à l'une de ses séances, il lui suffit d'attendre, sans qu'il y ait déroulement de séance à proprement parler – c'est le cas de le dire. Je le sais évidemment parce que ça sera dit à l'une des séances qui vont suivre, et ça se traduit par quelque chose comme : « venir et attendre suffit, vous existez dans ma pensée. » Cela est dit avec un ton de certitude telle que ça ne pouvait me renvoyer qu'à cette apparence d'inutilité, voire de dérisoire de tout protocole.

Il s'agissait pour moi de quelque chose de beaucoup plus fort qu'une simple surprise, puisque, l'ayant vue m'attendre, je ne trouvais que la place vide par son départ, mais le mot départ est-il adéquat ? Il s'agissait plutôt de son passage, mais même était-ce vraiment le sien ? De même les mots « place » et « vide » sont pour moi des questions.

1. Maurice Blanchot, « Une scène primitive », *Le Nouveau Commerce*, 39-40.

« Il n'y a pas d'abonné au numéro que vous avez demandé » : cette phrase, dont, tout aussi bien, elle aurait pu s'attendre à ce que je la lui énonce, il m'apparaît tout aussi clair qu'elle me l'adressait.

Au niveau du transfert donc, il y aurait bien inversion de la demande analytique ; l'analyste, avec tous ses préjugés et ses résistances, se retrouve analysant, et tombe dans le champ du rapport de sujet à ses pulsions.

Ici, une fois passées les réactions du type « garder le dessus », « ne pas être ignorant », « ne pas décevoir », surgit le rapport à un imaginaire de la maîtrise, voire même à un imaginaire de la guérison, bref à quelque chose d'une prégnance idéologique qui fait excès. Excès de quelque chose où il y a éradication du désir de l'analyste, avec lequel l'analyste se trouve face à face, et c'est toujours trop. Désir qui apparaît sans consistance imaginaire, c'est-à-dire dans cette irréalité, faite d'être coupée de toute supposition du réel articulée à l'imaginaire et au symbolique. Alors que précisément cet hors-champ à tout désir, à tout positionnement apparaît comme ce que la théorie donne comme place conforme à occuper dans le discours analytique. Savoir cette position d'objet de semblant, sans faire semblant.

Mais de quelle conformité s'agit-il, et qui fasse excès ? Cet excès structural de tout positionnement de l'imaginaire dans la cure va avec cette déprise, avec cette scission de toute articulation signifiante, où à son insu l'analyste, après coup, a bien été en cette place d'objet de semblant, tel que l'expérience analytique l'enseigne.

C'est à ce paradoxe de l'excès d'analyste et de son désir que le psychotique nous renvoie. Et cela parce qu'il y a permanence dans ce positionnement, permanence et non pulsation qui permette à l'analyste d'osciller entre être posé comme pure différence, et aussi comme sujet qui désire, « parle », et donc interprète dans la cure.

Cette absence de pulsation me semble spécifique de l'exemple que je donne. Soit excès de subjectivation de l'analyste, qui ne cesserait pas de métaphoriser en quelque sorte : c'est l'excès de sublimation, avec excès de symbolique. Soit excès d'objet comme déchet, comme abjec-

tion de l'être, qui ne cesse pas de ne pas être en trop, côté donc là de la causalité de l'être. C'est une sorte d'excès de réel.

Ce discord dans la pulsation qui fait que le lest dans la parole serait ou trop lourd ou trop léger, ce discord est celui-là même qui a lieu entre le sujet supposé savoir et l'objet *a* de la fin du transfert. Et cela parce qu'il y a manque d'imaginaire.

Je vais reprendre ces points à partir de cet aphorisme du « s'autoriser », pour aboutir à cette idée que l'analyste occuperait une stratégie implicite dans la cure d'un psychotique, parce qu'il se retrouverait en position de contrôleur, ou contrôlé. Ces deux points articulés par le rapport au narcissisme. Et cela pour montrer le rapport de l'analyste et de l'analysant psychotique au réel tel que je l'ai inscrit sur ce tableau que vous voyez-là. Il y a donc la frustration, la castration, la privation – c'est le tableau que donne Lacan dans le Séminaire sur relation d'objet.

	Agent	Processus du manque	Objet
Frustration		I	R
Castration	R		
Privation		R	S

Pour le psychotique, au niveau du processus du manque d'imaginaire, l'objet est réel – nous verrons comment – tandis que pour l'analyste, la position du processus du manque est occupée par le réel, et celle de l'objet par le symbolique. Notons donc ce branchement sur le même réel comme agent de castration.

Premier point : le « s'autoriser ». Quel rapport en effet y a-t-il entre le « s'autoriser » et cette absence de pulsation dans le passage d'un discours à un autre dans la cure, où le discours analytique ne peut être supposable qu'après coup, tant il fait appel du côté de la fonction analyste, à un intenable structural, puisque le sujet du désir est inconscient. Il y a là un donné éthique, où l'analyste est à ne s'autoriser que de lui-même, avec cette négation explétive, subjectivante précisément.

La réponse toute première : ce n'est pas parce qu'il y aurait dans la psychose, maintien d'une stagnation dans ce discord entre désir de l'analyste et sublimation, que l'analyste ne serait pas à s'autoriser de lui-même.

L'analyste ne s'autorise que de lui-même signifie en effet qu'il s'autorise à être rien pour l'Autre ; cela par le fait de se faire surgir comme cause de soi, telle qu'il y ait apostrophe du sujet à l'Autre, où le sujet, dans son rapport à l'Autre précisément, s'en retrouve sujet du désir, cela aboutissant à se faire surgir comme subjectivité par la situation analytique elle-même, sans en témoigner à l'intérieur de cette situation : et en même temps à se proposer comme lieu de subjectivation pour l'analysant, l'analysant tout venant comme lui-même devenu analyste.

Car ce rien renvoie à cette refente du sujet analyste, d'être à l'écoute, en place de sujet supposé savoir, instauré par un dire analysant, mais aussi être annulé, devenu chose, rien pour le Sujet d'un Autre, sorte de point d'interrogation en A. A la recherche du signifiant perdu, et du sujet donc, ça tombe ; on tombe sur rien. Car il n'y a pas de technique du sujet, pas de théorie de la technique.

Si l'analyste ne s'autorise que de lui-même, ce n'est pas plus spécialement d'une catégorie d'analysant plutôt que d'une autre, puisque cette formulation, comme le montre l'expérience analytique, procède d'une position subjective de l'analysant devenant analyste, en passe de. L'analyste en effet s'appuie sur ce quelque chose que Lacan a dénommé « désir de l'analyste », désir qui, à la limite, extrême, postule que la fin de l'analyse n'exige pas de s'affronter à une pratique, même si fin de l'analyse et découpe d'une clinique analytique semblent être un seul et même aboutissement.

Mais si précisément l'analyste fonctionne face à une démarche, voire à une demande d'analyse, et qu'il en accepte la direction, n'y a-t-il pas lieu de supposer que ce « s'autoriser », par cette apostrophe de l'Autre par le sujet, vers ce réel du manque de l'Autre, va être constamment questionné, puisque ce passage de l'analysant à l'analyste s'effectue dans les deux sens, et donc jamais une fois pour toutes. A savoir qu'il y a instauration de l'analyse de l'analyste, et cela du fait de l'indestructibilité de certains désirs.

Face au névrotique, les choses s'avèrent déjà structuralement telles qu'elles ne laissent pas intact l'analyste dans son positionnement, mettant sans cesse en question les limites de son rapport au symbolique ; car – je cite Lacan – si la chaîne signifiante a des effets, et c'est là sa loi, « c'est qu'elle régit des effets psychanalytiques déterminants pour le sujet, tels que forclusion, dénégation, refoulement ». Comment alors, « si ce qui s'analyse est identique à ce qui s'articule », comment alors effectivement dans la relation à un psychotique, ce positionnement temporel va-t-il être repéré ? Bien qu'il y ait toujours rapport au

signifiant, puisqu'il y a subjectivité ou métaphore délirantes.

En fait, le lien entre le « s'autoriser » et la psychose est une référence constante dans l'analyse. Ainsi Freud, dès 1894, dans « Psychonévroses de défense », soulève-t-il cette question parce que c'est la question de la réalité, et que cela fait repère de certitude et d'incertitude de la limite de l'analyse comme telle. C'est-à-dire du rapport à l'Autre dans la théorie. Ce rapport fait que la psychanalyse est certainement beaucoup plus responsable que la psychiatrie de la division entre psychose et névrose. Et cela amène l'analyste à reformuler sans cesse cette limite, à pousser la clinique du dépassement du signifiant dans la psychose, à y retrouver la théorisation de la forclusion comme mécanisme essentiel.

Mon propos n'est pas ici d'en faire une nouvelle fois la reconnaissance, mais de montrer, dans la clinique du « s'autoriser », combien il y a dans ce rapport entre « s'autoriser » et psychose quelque chose d'inévitable, puisque la psychose est présente au cœur même de la pensée de Freud, dans l'élucidation des concepts, au point qu'il n'est pas exagéré de dire que Freud tire une cohérence structurale à l'analyse par cette scission entre névrose et psychose. Et cela par le biais du narcissisme. Mais avant de parler de ce second point, quelques mots sur cette notion de limite ; c'est la question de la réalité.

En effet, ce rapport à la limite, aussi bien dans la pratique que dans la théorie, me fait avancer un corollaire du « s'autoriser » : à savoir qu'il n'y a pas d'analyse qui soit impossible, mais qu'il y a des analyses limitées et limitées singulièrement par la psychose, où l'analyste parlerait pour ainsi dire à la limite, au sens matériel, à une barrière, à un mur.

Cette limite est celle où s'opère le réel comme agent de la castration, tel que je l'ai inscrit sur le tableau. Le réel est là en position d'agent, ou de maître mais ce rapport à cet agent est différent effectivement selon qu'il s'agit du psychotique ou de l'analyste.

L'analyste est « averti » de l'existence de cet impossible comme substantif, cet impossible qu'est le réel. Pour le psychotique, à supposer même qu'il le sache, je dirais théoriquement, c'est plutôt en position d'en être le lieu exhibé à l'analyste. Et placer l'analyste du côté de la privation, et le psychotique du côté de la frustration ce n'est là que pour être articulé à ce réel de la castration qui induit pour l'analyste le thème privatif, puisque la castration rend prédominante la dimension du désir, mais désir asséché d'imaginaire – au sens du fantasme. De même que pour le psychotique c'est aussi la castration en défaut – forclusion du signifiant de la castration – le phallus – qui induit cette monstration d'une totalité narcissique, type mère-enfant, tellement prônée par les tenants de la relation d'objet, alors que la frustration, s'il y en a une là, ce serait frustration du trauma originaire, c'est-à-dire que la séduction primaire, infantile, n'est pas symbolisée dans le discours des parents, et cela fait retour effectivement au sujet, sous forme d'agressions érotiques.

Pour reprendre mon exemple cité donc tout à l'heure, deux séries de remarques. Première série : elle est absente à son absence même, pourrait-on dire, alors qu'elle y reste comme corps, mais corps différent du « corps-viande » de l'hystérique, où il s'agit de signifiant refoulé renvoyant le sujet à ce corps de la perte. Alors que là dans la psychose, le corps y est comme loque, tout entier laissé à l'Autre, ici l'analyste, qui n'y est pour rien, car il est placé comme tout-Autre, sans pouvoir se déloger de cette place : analyste donc en place de la privation, privation du rapport à l'Autre comme lieu du désir.

A savoir qu'il y a privation aussi bien de désêtre que du mourir au narcissisme.

Deuxième série, c'est à propos de cette phrase : « Vous existez dans ma pensée ». Elle indiquerait que ce qui est de l'ordre de l'imaginaire est devenu « sa réalité », et que l'analyste est là comme rêve réussi, sans réveil, de l'analysant. Et l'interprétation, si elle avait lieu, confirmerait que ce qui est de l'ordre de la réalité prend place d'Autre, cet Autre naturel, à savoir que la nature peut être lue de bout en bout, alors qu'elle n'est pas toute symbolisable, puisque le réel la décomplète.

Cette réalité non manquante induirait donc des résistances au transfert, des résistances sans transfert, et même si il y a des transferts, ils resteront erratiques. Transfert sur l'analyste, mise en place de la réalité toute pleine. C'est-à-dire qu'il y a rencontre avec un Autre, avec lequel le sujet s'entretient dans sa pensée, jouissance donc d'un au-delà du principe de plaisir, comme jouissance de l'Autre, avec mise à plat, mise en échec – disparition du principe de plaisir – réalité.

Et cela en effet, même si la réalité est décrite comme contraignante, persécutive, questionneuse, parce que cette réalité est un monde clos sur lui-même. En ce sens elle procède de l'Autre, non comme lieu, mais comme signifié de l'Autre, avec tout le cortège d'étrangetés pour le sujet psychotique devant tout signifié. En ce que

justement ce manque d'imaginaire ferait que pour lui tout serait comme symbolique, tout serait comme tout-signifiant.

En position d'agent réel donc, dans ce tableau il y aurait ce père trop présent pour le psychotique, cet être sans sujet, comme déchet, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de ce « un-père », qui, comme signifiant du nom-du-père, ferait métaphore, et ainsi ferait jouir une mère.

Comme réel aussi, la mère est là, toute nature, pleine du sujet tout déjà identifié, sans vide, sans trauma originaire, d'où ces agressions érotiques. L'objet, comme rapport justement à la chance, ou à la perte, apparaît là effectivement comme question. Pour l'analyste ce serait l'objet symbolique de la privation qui manque à sa place, à savoir l'impossible, où le désir de l'analyste qui un peu plus désir tout de même que tous les autres se confondrait avec sa cause.

Pour le psychotique, c'est la réalité ; c'est pour cela que j'ai inscrit effectivement ces deux étages ainsi branchés sur ce réel. Mais cela pose une question technique qui serait la suivante : qu'est-ce qu'attend un psychotique de l'analyse et qu'est-ce qu'il attend de la vie. Est-ce la même chose, est-ce séparable ?

A lui dire par exemple quelque chose comme « est-ce beau la vie ? », la vie comme réalité de son rapport au monde, la réponse, qui est déjà de l'ordre de celle de l'obsessionnel, serait : « Oui, c'est beau, à côté de toutes les autres possibilités. » Parce que parmi les autres multiples possibles, il y a aussi pour lui ce qui est impossible : le mourir par exemple.

Et cela est étonnant, même si avec Freud paraphrasant Lichtenberg, on sait combien il eût mieux valu n'être jamais né, bien que cela n'arrive qu'une fois sur cent mille.

Ce rapport à l'impossible ouvre en effet notre questionnement de l'inconscient, « prévenus que nous sommes – *je cite Lacan* – de ce que l'inconscient donne une réponse qui ne soit pas de l'ordre du ravissement ou de la mise au sol, mais plutôt qu'il dise pourquoi. » (*Ecrits* p. 796).

C'est ce *pourquoi* qui marque cette limite de la privation : un trait unaire aurait pu ne pas être celui-là. En fait cela introduit l'idée même de la forclusion dans son rapport à la répétition qui en même temps ne peut se départir de la marque de la castration, car s'y opère alors une logique du désir. Et finalement la privation apparaît comme cette non-articulation des signifiants dans le réel. C'est cette non-articulation ou cette désarticulation qui, chez le psychotique, procèderait de l'intersection du symbolique au réel, sans intermédiaire de l'imaginaire. Voilà pourquoi il y a tous ces possibles possibles. Ainsi dans la chaîne signifiante, un signifiant S_1 représente un sujet barré de sa perte *a*, pour un autre signifiant S_2. Cet S_2 comme signifiant de l'impossible, signifiant de la supposition, ne s'y trouve pas comme cet autre signifiant, comme signifiant de l'Autre, comme $S(\not{A})$.

D'où plus de lieu de l'impossible, et donc plus de possibilité de privation. C'est-à-dire qu'il y a de l'Autre pour le psychotique, mais pas de rapport au lieu de l'autre, Autre, là, instituable et déstituable comme lieu. Pas d'extériorité de l'autre. Ce qui est au dehors, expulsé de la symbolisation, serait identique à ce qui ne s'inscrit pas au dedans.

Et si donc ce S_2 n'est pas là, tous les signifiants deviennent quelconques, avec dislocation de la chaîne signifiante. Le psychotique est tout objet ou tout sujet par ce qu'il n'y a plus de signifiants qui représente un sujet, mais tout signifiant est sujet, tout sujet. Plus de passion du signifiant, mais passion du sujet.

Cela fait que – et n'est-ce pas là une épreuve diagnostique de psychose ? – que pour l'analyste s'autorisant de lui-même, il est amené forcément à désirer, en place de l'Autre, c'est-à-dire donc de Dieu, et que là effectivement on voit bien que le « s'autoriser » se fonde sur cette limite imposée par la psychose dans la cure.

II

D'où mon deuxième point : c'est la question du narcissisme, que j'aborde sur le versant de la psychose et sur celui de l'analyse. Pour la psychose, Freud a introduit le narcissisme dans la psychanalyse à partir du cas Schreber, où il a décrit que cette série : sublimation, homosexualité, narcissisme et refoulement, y est rompue par le fait quu'il y a cette perturbation, aboutissant à cette guérison dans le délire, guérison c'est-à-dire reconstitution d'un Autre disloqué, d'un narcissisme qui, en quelque sorte, a implosé dans le sujet, et dont les lambeaux retrouvés feraient le délire.

Cela fait que le sujet ne veut rien savoir de la castration au sens du refoulement, nous dit Freud dans *l'Homme aux loups*. Il ne reste alors comme moyen de représentation que les autres modes de déplacement du signifiant, transformation en son contraire, retournement sur la personne propre. Cela explique ainsi la grammaire du paranoïaque, avec l'inversion du sujet,

du verbe, et du complément dans la phrase : « Moi un homme j'aime un homme. »

Donc pour l'analyste, là, pas de repérage du refoulement originaire qui fasse centre de gravité par quoi s'opère le refoulement proprement dit.

Le fait essentiel, selon moi, que le narcissisme introduit, c'est son rapport à la castration. Si quelque chose en effet a été exclu au temps premier de la symbolisation, cela reste dans le champ de l'Oedipe et donc de ses avatars. C'est de la castration que procède la menace narcissique chez le névrosé, mais également chez le psychotique. Mais là, ça se présente sous cette forme du sentiment de décomposition, présente tellement dans le texte de Schreber, où par ce terme de loque que j'ai utilisé tout à l'heure.

C'est-à-dire que le narcissisme introduit une dialectique de la libido dans son rapport au manque structural, même s'il est défaillant, qu'est la castration ; à savoir que la fonction du père est repérable de façon irréductible.

Ainsi dans Schreber, Dieu le père lui-même est nécessaire pour que le délire atteigne, je dirais, un stade d'équilibre. Et cela, par un renversement de l'appareil symbolique, c'est-à-dire la forclusion, comme seule issue tenable contre la tendance homosexuelle.

C'est-à-dire que ce qu'exige Freud pour une compréhension analytique possible, c'est cette présence de cet élément signifiant qu'est le père, comme élément tiers hors de toute connotation imaginaire. Nous allons retrouver cela dans mon second point du rapport du narcissisme à l'analyse. Là en effet le narcissisme permet, depuis Freud donc, d'aborder la psychose psychanalytiquement. Mais cela ne doit pas pour autant faire que la psychanalyse puisse se mirer dans la psychose, pour y trouver ce qui lui manque radicalement. A faire de la psychose une sorte de scène primitive de l'analyse, l'analyste ne se tromperait jamais, tel Narcisse, qui ne peut du mythe qui porte son nom faire surgir qu'il ne s'agit que d'un mythe, fasciné qu'il est à reconnaître qu'il y a image, mais est-ce la sienne ?

Comme le dit Blanchot, c'est là un mythe non mythifié. Si l'analyste se place comme lieu possible de l'Autre et non comme lieu impossible, cela va faire retour sous la forme d'imaginer que la psychose serait trésor des signifiants de l'analyse : comme si l'analyse voyait là sa part non visible, je dirais non viable, d'elle-même, alors qu'il n'y a pas de raison première au signifiant. C'est là le complexe de castration, au sens de Freud, qui, lui, à ce niveau, a tranché, au point de faire scission, entre névrose et psychose.

Cela, c'est l'épreuve de la paternité qu'il fait subir à la psychanalyse par la psychose schreberienne, et fait que l'analyse sera épargnée par l'objet même de cette ordalie – je prends ce terme dans le texte de Freud sur Schreber – l'ordalie, c'est une épreuve de paternité par les éléments naturels. L'objet donc, c'est-à-dire la psychose, sera limite radicale de l'analyse. C'est là l'aveu même d'un Autre qui ne peut être que barré dans la théorie, aveu même que cet objet de l'ordalie n'est pas la psyché à l'état nature. Mais qu'il y a là l'indication du travail de l'analyste à distinguer entre réel et réalité dans la psychose, qu'il n'y a pas d'autre possibilité que la vie, et que cela est sous-tendu par tous les à-côtés de tous les possibles possibles, c'est-à-dire *l'impossible*.

III

J'en viens donc à ma conclusion. Je parlerai du contrôle, non pas comme critère de formation, mais comme fait de structure, en rapport au nécessaire même de la transmission de l'analyse, dans son rapport à la psychose.

Ce que vient chercher en effet un analyste auprès d'un autre analyste, c'est la référence à cet impossible que l'Autre est tel qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, qu'il n'y a pas de recel du même dans l'Autre... Bref, que s'il y en avait un, d'Autre, ça ne serait pas celui-là.

Dans le contrôle, le rapport à la structure du sujet est là au premier plan. La théorie ne peut être abordée qu'au lieu même où la praxis est prévalente. Et, entre autres choses, à mon sens – c'est pour ça que je parle du contrôle – il serait dans le procès de ce point de hors-métaphore, de hors-sexe, qui renvoie toujours à ces deux questions de Freud sur l'impossible : qu'est-ce qu'Un-père ? et que veut *la* Femme ?

Les deux analystes en tout cas, contrôleur et contrôlé, sont implicitement liés par la doctrine et par ce rapport à l'impossible. Et l'analyste et le psychotique également sont liés par cette identité du point de rencontre au réel, mais il n'y a pas du tout le même trajet temporel, puisque l'analyste y viendrait, le psychotique devrait en partir. Cela est lié à ce manque d'imaginaire, mais alors que l'analyste y est par la structure du désir de l'analyste qui est asséché d'imaginaire, le psychotique y est amené non par structure, mais par défaillance dans la structure, par défaillance de l'imaginaire dans la structure, précisément.

Ainsi cette position, donc, du contrôle aboutirait à cette greffe d'imaginaire par la doctrine que

l'analyste porte, et cela pour articuler des signifiants erratiques en inflation.

Mais comment relier alors cette stratégie implicite de l'analyste, dans cette position de prothèse d'imaginaire, à ce que le psychotique vient chercher auprès de lui ? Eh bien, il me semble qu'il vient chercher justement ce qui fait que l'analyste ne « s'autorise » que de lui-même, c'est-à-dire ce quelque chose qui fait que le psychotique peut s'appuyer sur quelqu'un, qui se fonde sur son désir de sujet, sujet barré, c'est-à-dire de sujet à la castration.

Est-ce que le psychotique viendrait donc chercher le trauma ? C'est une question que je pose, au sens où le névrotique a tôt ou tard rendez-vous avec lui, même si ce n'est pas du tout atteignable dans la cure. Cela renvoie à la notion de refoulement originaire.

Mais venir chercher le trauma, c'est venir chercher la castration. Peut-on effectivement énoncer cela, si la castration recherchée devient l'objet même comblant de la perte ?

Alors, je conclurais par cette hypothèse que si le contrôle se réfère à ce qui est de l'ordre du nécessaire, c'est-à-dire à ce qui est entre ce point de l'impossible de la détermination de la cause du désir et ce point de contingence qu'est la castration, comment alors, face à la psychose, peut-il pallier à cet imaginaire défaillant, si l'analyste s'autorise de lui-même ?

Me référant à cette assertion de Freud que le contre-investissement préconscient est le seul mécanisme du refoulement originaire, je dirais que l'analyste est en place de ce contre-investissement, à savoir que, en essayant de déloger de sa place l'Autre, Dieu, il marquerait quelque chose d'un trauma du côté du psychotique ; ce trauma prothétique, et hypothétique devant ensuite être contenu. Et c'est en cette contention que consisterait le travail de l'analyste auprès du psychotique.

Ainsi l'analyste est-il appelé à une fonction de lest dans le dire du psychotique, donc de tiers prothétique assurant une fonction de nouage entre imaginaire et symbolique.

Ce serait là le moyen de faire retour, à partir du *a* chu, vers ce qui ne l'aurait pas encore été, à savoir du côté du sujet supposé savoir, instaurant un lieu fixe, sorte de signifiant du lien, de l'articulation signifiante comme telle ; en ce sens cela renverrait à l'incorporation, en ce que justement c'est le premier lien affectif au père, l'incorporation étant ce signifiant de l'investissement, c'est-à-dire de l'amour.

Rappelons-nous effectivement l'exemple de l'Homme-aux-loups : le sang qui coule de son doigt coupé tenu par un simple lambeau de peau, moment hors-temps, hors de toute durée, renvoie justement à la sève qui coule, elle, de l'arbre, l'arbre aux loups, arbre sur lequel l'Homme-aux-loups s'appuie, comme si cet arbre-là était l'analyste.

L'incorporation est-elle ce signifiant du lien comme signifiant de la vie, de l'amour premier au père ? Elle pourrait se définir comme incorporation des zones érogènes, qui, ainsi, sont investies libidinalement.

Et chez le psychotique, il m'apparaîtrait que cet investissement serait défaillant, en ce qu'il n'y aurait pas de différenciation entre corps propre et zone érogène, entre surface et trous. C'est-à-dire que cette greffe d'imaginaire est bien ce qui est supporté par le corps de l'analyste, qui est là comme corps Autre, pouvant être justement investi libidinalement, renvoyant l'analyste à ce rapport de sujet à ses pulsions, $S \lozenge D$ étant bien là comme le trésor des signifiants.

De vouloir donc, de ma part, rendre possible l'accès à cette double différence entre surface et trous d'une part et à ce corps Autre d'autre part, comme lieu de consistance imaginaire, noué au symbolique et au réel, est-ce cela qui m'a fait accorder cette prééminence à la castration, et à son agent réel ? Réel effectivement que le psychotique montre à l'analyste de façon exemplaire, et qui, justement, n'est pas sans rapport avec le fait que l'analyste ne s'autorise que de lui-même ?

YVES DEPELSENAIRE

RÉPÉTITION DANS LA RÉPÉTITION
POUR UNE RELECTURE DE KIERKEGAARD

Par cette espèce d'ironie dont il a fait le point de vue même de l'écrivain, Kierkegaard a sous-titré la Répétition : « Un essai d'expérience psychologique ». *Drôle de livre, qui commence en somme par une invitation au plus complet malentendu. Et le navrant catalogue des interprétations psychologistes de tout poil, psychiatriques ou analytiques, (catalogue qu'a dressé Marguerite Grimault) est là pour témoigner à quel point cette provocation a fait mouche et à quel point la lecture du texte même de Kierkegaard reste à faire.*

Alors, prenant un peu accidentellement, je dois le dire, la parole au cours de journées centrées sur les psychoses, je ne pourrais trop m'appuyer sur l'ironie de ce sous-titre, car les psychoses, il n'en est pas une en effet dont on n'ait dit que cet expérimentateur n'ait fait l'accident.

Remarquons d'emblée que pratiquement jamais on ne tient essentiellement Kierkegaard pour un écrivain, quoique de rares exceptions soient à signaler. Par exemple Blanchot. Mais à quoi s'intéresse-t-il particulièrement ? Au *Journal*, c'est-à-dire à ce qui se range le plus aisément sous la rubrique d'un genre littéraire. Il en repère finement la singularité ; plutôt que de souvenir de qui il est quand il n'écrit pas, cas le plus commun de tous les journaux intimes, voici quelqu'un qui, dans son journal, se souvient seulement de qui il est, si l'on peut dire, quand il écrit. Blanchot ouvre donc là la porte néanmoins à une lecture nouvelle par où cesser en tout cas de réduire Kierkegaard à l'image d'un original de l'histoire de la philosophie. Mais, à l'époque de cet article, Heidegger en Allemagne puis Sartre et Wahl en France avaient réinventé un Kierkegaard vivant bien philosophique.

Alors, s'il faut tenter de relire toute l'œuvre (et non le seul Journal), comme celle d'un écrivain, est-il dit que l'approcher aussi d'un point de vue analytique est définitivement incompatible avec cette exigence ? Tout dépend bien sûr de savoir s'il est d'autres points de vue analytique face à la création que celui de la psychobiographie ou de ce qu'après Freud on nomme psychanalyse appliquée. Cette dernière le plus souvent, en interprétant, recrée du déjà vu. Est-ce là une impasse inévitable ?

Il se trouve que parmi les rares commentateurs intelligents de Kierkegaard, il y a tout de même au moins un psychanalyste, Lacan nommément, qui invitait en 1954 les auditeurs de son Séminaire à la lecture d'un petit texte « mozartien » : *La Répétition*. Et, dans le fil du commentaire à la *Lettre volée* d'Edgar Poë qui ouvre les *Ecrits* se trouvent ces lignes :

> « L'automatisme de répétition (...) ne saurait être conçu comme un rajout, fut-il même couronnant à l'édifice doctrinal. C'est sa découverte inaugurale que Freud y réaffirme : à savoir la conception de la mémoire qu'implique son « inconscient » (...) Ce qui ici [dans *Au delà du principe de plaisir*] se rénove, déjà s'articulait dans le « projet » où sa divination traçait les avenues par où devait le faire passer sa recherche : le système Ψ, prédécesseur de l'inconscient, y manifeste son originalité de ne pouvoir se satisfaire que de *retrouver l'objet foncièrement perdu*. C'est ainsi que Freud se situe dès le principe dans l'opposition, dont Kierkegaard nous a instruits, concernant la notion de l'existence selon qu'elle se fonde sur la réminiscence ou sur la répétition. Si Kierkegaard y discerne admirablement la différence de la conception antique et moderne de l'homme, il apparaît que Freud fait faire à cette dernière son pas décisif en ravissant à l'agent humain identifié à la conscience la nécessité incluse dans cette répétition. Cette répétition étant répétition symbolique, il s'y avère que l'ordre du symbole ne peut plus être conçu comme constitué par l'homme mais comme le constituant. »

Vif éloge, qui donne pourtant à penser que précisément quant au rapport de la répétition et du signifiant, Kierkegaard n'a rien entrevu. Il me

semble que tel n'est pas le cas et je tenterai de le faire sentir. Dans un texte comme la *Répétition* on n'aura de toute manière, dira-t-on, guère de peine à repérer quelque point de rencontre avec la théorie freudienne ou lacanienne. Encore une fois : de la psychanalyse appliquée ! Et à quoi bon en effet tenter de ramener à la répétition freudienne la répétition kierkegaardienne, comme on a pu essayer de tirer celle-ci du côté du concept derridien de « dissémination ». (Voyez là-dessus le livre de Sylviane Agacinski : *A parte*).

Sans que cela nous empêche d'évoquer des correspondances là où il y en a en effet (j'évoquerai par exemple à plus d'une reprise le *Séminaire XX*) c'est le travail inverse qui, me semble-t-il, est à entreprendre : dégager de ses acceptions plates la répétition freudienne à partir du tranchant de l'usage kierkegaardien de la répétition.

Je relèverai ainsi rapidement quatre aplatissements majeurs et obstinés :

1) Avec la compulsion de répétition, on saisirait enfin ce qui est pulsionnel pur. Lacan nous a appris combien la pulsion est chose complexe, et que l'on peut tout à fait réinterroger le concept même de pulsion à partir de cette notion freudienne de la répétition.

2) La répétition, lit-on aussi, c'est le régressif au sens tout à fait immédiat d'un retour et non d'un recours. Ce sont les fixations dont la cure va dégager le sujet, à l'exemple bien sûr du moi développé de l'analyste. Dans le sens de cette problématique, on va même jusqu'à rabattre la pulsion de mort sur, par exemple, le stade sadique-anal.

3) Troisième aplatissement, qui a l'excuse, pour l'occasion, de rencontrer la manière même dont Freud a été confronté à cette question de la répétition : ce qui se répète, c'est le trauma, soit ce qu'il est impérieux pour le sujet de maîtriser, de lier à des représentations pour l'abréagir. C'est donc ce qui est pure effraction, intrusion propre à faire voler en éclats le sujet dans l'appréhension de son corps en particulier, soit le mortel en tant que tout à fait étranger à la symbolisation et dont l'analyse, par la promotion d'un bon objet, pourrait parer les effets dans l'existence du patient.

4) J'ajouterai à tout cela, qui est connu, l'aplatissement de la répétition au fonctionnement hypostasié du signifiant. Cependant que si Lacan peut dire du transfert par exemple qu'il est « mise en acte de la réalité même de l'inconscient », c'est bien que la répétition est aussi bien réelle qu'imaginaire ou symbolique, et précisément en tant qu'acte, rencontre du réel et du symbolique.

L'ÉCHEC DE LA RÉPÉTITION

L'usage kierkegaardien de la répétition peut se repérer dans un premier temps comme mis en acte dans la production même de son écrit. Pas moins de cinq redoublements en effet sont à pointer d'emblée. Le premier dans la parution simultanée de *la Répétition*, de *Crainte et tremblement* et de *Trois discours édifiants*.

Suivant une habitude à laquelle il restera constamment fidèle, Kierkegaard fait paraître quasiment le même jour un ouvrage pseudonyme (« de la main gauche », dit-il) et un ouvrage (trois sermons) signé de son nom, « de la main droite ». Mais, à l'intérieur même de l'œuvre pseudonyme s'opère cette fois un autre redoublement. D'une part *Crainte et tremblement* de Johannes de Silentio, commentaire de l'épreuve d'Abraham, épreuve que *la Répétition* reprend en quelque sorte au niveau de l'histoire singulière d'un « jeune homme » (derrière qui se cache, se montre et se recache Kierkegaard lui-même). D'autre part, donc, *la Répétition* signée Constantin Constantinius. Pseudonyme dans lequel on notera un troisième redoublement phonique. Quatrièmement, le texte lui-même s'organise en deux parties dont la seconde s'intitule « la Répétition ». Enfin un cinquième redoublement ou plutôt une reprise : l'allusion, dans plusieurs autres ouvrages, à *la Répétition* comme à l'œuvre d'un tiers ; ceci en particulier (j'y reviendrai) dans le *Post-scriptum aux miettes philosophiques* de Johannes Climacus. (Reprise et non répétition car le mot danois qui signifie répétition peut aussi s'entendre « reprise », « réduplication », « recommencement », « renouvellement »). Cet ouvrage se trouve, presqu'en son milieu soudain interrompu par un « Coup d'œil sur un effort simultané dans la littérature danoise » où Climacus s'étonne de ce qu'à chaque fois qu'il prend la plume, paraisse

imanquablement quelque production pseudonyme qui réalise son projet de livre ! Cette étrange coïncidence inaugurée avec la parution de *l'Alternative* de Victor Eremita (premier grand ouvrage de Kierkegaard) s'est notamment reproduite avec celle de *la Répétition*.

Il faudrait aussi enfin rappeler, outre ces cinq redoublements, l'existence en contrepoint d'une « anti-répétition » ; je veux parler du Banquet kierkegaardien, « In vino veritas », texte inaugural des *Etapes*. Et il y aurait, dans un travail plus ample, à faire en quelque sorte dialoguer ces deux textes.

En dépit de toute cette orchestration, c'est sur la question de la possibilité même de la répétition que s'ouvre l'ouvrage. Constantin Constantinius projette de se rendre à Berlin où il a voyagé autrefois, afin de s'en assurer dans la reviviscence du plaisir qu'il a eu lors de ce premier séjour. Tel Diogène qui, contre les Eléates négateurs du mouvement, objecta en faisant simplement quelques pas en silence. La répétition, « ressouvenir en avant » entraîne, pense-t-il, le bonheur, à la différence de la réminiscence des Grecs « ressouvenir en arrière ». Celle-ci enchaîne l'être humain à un passé où tout est déjà joué ; la vie cède le pas à la reconnaissance.

C'est dans ce registre que se trouve emprisonné un certain jeune homme amoureux et poète dont Constantin recueille les épanchements romantiques. Profondément épris, « ce jeune homme était dès les premiers jours à se ressouvenir de son amour. Au fond il en avait déjà fini. » Sa belle mourrait-elle, il n'en résulterait pour lui aucun changement essentiel : « Il se jettera à nouveau sur cette chaise, une larme remplira de nouveau ses yeux et il répétera de nouveau des vers ! » Le sentiment de ressouvenir est cependant bien « signe d'Eros », mais « on n'en tirera parti qu'avec une autre disposition affective simultanée » composée d'ironie. En l'absence de cette disposition, le jeune homme sombre dans la mélancolie. C'est que l'amour vivant de la réminiscence n'a foncièrement rien à perdre, et rien à gagner. Commençant par la perte elle-même, il ne peut que rendre malheureux. Son objet d'amour devient au jeune homme presque un fardeau. Elle en qui la rencontre de l'idéal était miraculeusement annoncée, devient insidieusement un échelon aussitôt dépassé, et ce sentiment le torture. Sans conscience d'aucune faute il se sent responsable du malheur en puissance de la jeune fille. Affreux péché. Affreux dilemme : il ne peut l'épouser, car ce serait pousser l'imposture jusqu'au bout, la rabaisser davantage encore ; il ne peut pas plus lui dire la vérité, ou bien il l'offensera gravement.

Constantin lui propose alors un plan pour en revenir à l'état ancien. Qu'il se fasse passer pour un être méprisable dont le plaisir est de duper, de mystifier, qu'il sème le doute dans l'esprit de la belle sans cependant jamais lui manquer d'égards, mais en devenant inconstant, froid, en substituant « au charme de la passion la fadeur d'un semblant d'amour ». Après quelques temps de ce manège Constantin ferait courir le bruit d'une nouvelle histoire d'amour, du genre « prosaïque » afin de ne pas même allumer l'aiguillon de la jalousie, et fondée sur quelque apparence de vérité. Le jeune homme approuve tout d'abord le plan, mais quand Constantin a réuni toutes les conditions de son application, il disparaît. Sans doute, commente Constantin, « ne croyait-il pas et ne voulait-il pas avec assez de force la répétition ».

C'est quelque temps après la fuite du jeune poète que Constantin se résoud à prendre la diligence pour Berlin afin de faire lui-même l'expérience de la répétition.

Celle-ci, à sa grande surprise, s'avère bien malaisée. Descendu dans le même hôtel qu'au cours du voyage précédent, le voilà qui s'y voit seulement plus jeune sans plus y retrouver d'agrément. Les menus détails les plus inattendus semblent prendre parti contre son plan. Ainsi l'hôtelier qui autrefois lui avait fait l'éloge du célibat entreprend cette fois de lui démontrer la valeur du mariage. Au théâtre, dont il a gardé un souvenir impérissable, ces mauvais signes sont loin d'être démentis. Au spectacle de la même farce, jouée par les mêmes acteurs appréciés, son plaisir s'évanouit complètement, tout s'y avère comme légèrement déplacé. Il n'a pu d'ailleurs y obtenir la place qu'il désirait, celle d'où sans être vu il avait autrefois pu jouir de la vue charmante d'une jeune fille, évidemment absente de la salle cette fois.

(Je vous signale que de ce passage, Sylviane Agacinski, dans le livre dont je vous ai parlé tout à l'heure, fait ce qu'elle appelle le cœur du récit, et l'on voit là sur quel paradoxe, à vouloir faire de la répétition une anticipation de la dissémination derridienne, elle vient buter, car le texte « mis en abîme » se voit dans le même mouvement restituer un centre miraculeux.)

Tout concourt donc à lui faire sentir avec agacement que la répétition lui échappe et qu'il n'a pas prise sur elle. Là où elle se manifeste

pleinement, c'est de manière narquoise, tel ce fauteuil planté au beau milieu de sa chambre. « A quoi bon un fauteuil de velours quand tout le reste n'y répond pas ? C'est comme si un homme se promenait tout nu coiffé d'un tricorne ! » Dans son restaurant habituel, tout se retrouve le même dans le même, mais cette répétition soudaine, charitable, prend un caractère parfaitement assommant « comme les gouttes tombant du toit ». Décidément donc il n'y a pas « ombre de répétition », ou plutôt il n'y a que signes de répétition manquée, comme si la répétition se jouait du sujet. « Il n'y a que répétition que de l'impossibilité de la répétition ».

Vexé, dégoûté de tout, persuadé de plus en plus que la répétition est un leurre, Constantin rentre à Copenhague. Il lui reste un dernier espoir : rentrer chez lui et tout y retrouver à sa place habituelle. Il a d'ailleurs laissé des consignes en ce sens à son domestique, mais voici que celui-ci a trangressé les ordres et profité de son absence pour entreprendre un nettoyage général. Devant la stupéfaction de son maître, le domestique gêné lui ferme la porte au nez ! Hors de lui, le voilà de plus hors de chez lui. Et pris de la crainte *unheimlich* de se voir traité comme un revenant ! L'angoisse du double, du reflet menacerait-elle qui n'a pu satisfaire sa soif de répétition ? Constantin, il n'y a guère, si sûr de lui, si plein d'assurance, désespère et se sent d'ailleurs soudain confondu avec un autre, et comme renvoyé au même point que lui. Lui, il s'agit du jeune homme bien sûr dont il s'était tant ri. Peut-être, songe-t-il, celui-ci est-il le plus sage. Après tout qui sait si pour sa part il ne trouvera pas un jour la répétition ? Au moins il n'en a pas fait un principe ! « Si j'étais allé à Berlin sans l'intention de vérifier mes idées, je m'y serais royalement amusé », comprend d'un coup Constantin. Mieux vaut donc abandonner ce rêve absurde et en revenir à une stricte position d'esthéticien en quête d'inédit. L'emblème de sa pensée à l'avenir sera le cor du postillon dont on dit qu'on ne tire jamais deux fois le même son. Celui-ci lui rappellera ainsi toujours le sens dérisoire de la vie, cette course vaine qui ne se court d'ailleurs qu'une fois, et pourquoi ? parce que « elle ne sait pas captiver comme la mort », qu'« elle n'en a pas la persuasion », et le ton sans réplique. Sur cette note désenchantée se termine la première partie.

L'AUTRE BARRÉ ET LE PARADOXE DE LA RÉPÉTITION

La suite s'intitule donc une nouvelle fois « La répétition ». Poursuivons-en la lecture. J'en demande pardon auprès des familiers de ce texte, mais l'hypothèse qui est la mienne : tenir Kierkegaard pour un écrivain, me commande d'en passer par là.

Quelques temps après son retour, Constantin reçoit une lettre du jeune homme, mais celui-ci ne communique pas son adresse. Une correspondance à sens unique débute ainsi qui va compter exactement huit lettres.

Incapable de se prêter à la machination cynique de Constantin, le jeune homme s'est enfui à l'étranger. Mais il ne s'est guère détaché de sa grande passion, il l'a préservée au contraire : « Mon amour ne peut se traduire par le mariage ; l'épouser, c'est la briser. » Elle est donc lointaine mais intacte. Aussi sûr qu'il soit d'avoir agi comme il le fallait, la perte de sa bien-aimée le désespère pourtant, comme la pensée d'avoir créé son malheur. « L'Eternel a donné, l'Eternel a ôté, que le nom de l'Eternel soit béni » répéteront, pense-t-il, après la Bible les consolateurs de métier comme s'ils disaient « à vos souhaits » à celui qui s'enrhume. Mais Job sans nul doute, pense le jeune homme, osa se plaindre devant Dieu « dans l'amertume de son cœur ». Et dans cette lecture du livre de Job, qui ne s'en tient pas à cette unique parole de résignation, il trouve son seul mais puissant réconfort.

Constantin pour sa part fait celui à qui on ne la fait pas : « Il n'est pas du tout captif du charme de la jeune fille mais du remords d'avoir agi injustement envers elle en troublant sa vie. » S'il sait désormais que « son amour est irréalisable au sens humain » comment ne voit-il pas qu'il ne pourrait plus se produire tel un miracle « qu'en vertu de l'absurde » ? Au fond Constantin a peine à admettre dans la conduite de son « protégé » une logique. Et puis surtout il pensait avoir enterré le problème de la répétition. Or, c'est celui auquel est encore arrêté, « ni plus ni moins » le jeune homme. Que diable ne se désintéresse-t-il pas de cette amourette ? Qu'attend-il encore ? Constantin ne comprend pas. « Etant donné le tempérament de ce jeune homme et ses dons naturels, j'aurais parié qu'il n'était pas pris dans les filets de l'amour. Car il y a dans ce domaine, des

exceptions irréductibles aux cas typiques généraux. » Ce sont les créateurs, et n'oublions pas que notre jeune homme est poète. Ceux-là, pense Constantin, ne peuvent plus par une femme être autrement troublés, comme si, ayant été femme dans une vie antérieure, ils étaient en état de se charger du rôle de la femme et du leur à la fois, et de mieux ainsi se consacrer à leur tâche. Oui, s'il est bien de ceux-là, le jeune homme décidément se leurre, et son objet d'amour n'a pas de réelle existence. Que sait-il d'ailleurs de cette jeune fille ? « Elle est la jeune fille, un point c'est tout. » Pas plus réelle qu'une mouche artificielle mise à un hameçon. La jeune fille n'est en somme que la frontière de l'être du jeune homme, le reflet des mouvements qui s'agitent en lui et leur stimulant. Et du point de vue religieux, on pourrait dire que « tout se passe comme si Dieu se servait d'elle pour le prendre ».

Arrêtons-nous ici un instant pour noter que, si le jeune homme était bien de ceux qui, par une femme, sont à peine troublés, nous ne devrions pas l'imaginer du même coup débarrassé de son angoisse, comme Constantin semble l'entendre, car le rôle de la femme lui revient désormais aussi. Or la femme, un autre écrivain pseudonyme nous l'apprend (Virgilius Aufniensis dans *Le concept d'angoisse*) a plus d'angoisse que l'homme. Et à ce moment du texte précisément, le jeune homme connaît ce vacillement de l'angoisse. Son univers bascule. L'entreprise nommée réalité, la contradiction du péché dans l'innocence, la solitude, et surtout la malédiction du langage et de ses équivoques, tout cela lui donne la nausée. Le problème de la répétition, c'est donc peut-être de découvrir dans ce monde qui se vide de son sens, dans cette vie qui « a odeur de rien », le point « archimédique », transcendant par où organiser le rapport de la réalité et de l'idéalité. Mais comment ? Il n'en sait jusqu'ici absolument rien. Sinon qu'il faut rater l'objet.

Rater l'objet, quoique ce terme d'objet, en ce qu'il présuppose déjà du registre de la corporéisation, ne se trouve peut-être pas en l'occurrence être le plus adéquat.

Si le problème du jeune homme apparaît bien comme celui de la répétition, on entrevoit déjà en effet son caractère original. Le jeune homme ne cherche nullement à retrouver quelque objet perdu demeuré identique à lui-même, voie dans laquelle Constantin n'a cessé de se fourvoyer. Constantin ne voit pas ce qui pourtant est devant ses yeux au point de quasiment l'énoncer malgré lui : c'est que « la jeune fille » confusément désigne en effet bien autre chose qu'elle-même et que c'est de ce que Lacan appelle « une autre satisfaction » qu'il devient question.

Tout se passe comme si, (et soulignons quand même ce « comme si »), Dieu usait de la jeune fille comme d'un hameçon. Elle est une ruse, et Dieu séduit, capture le jeene homme avec ce semblant qu'est la jeune fille. Mais si cette tromperie réussit, si elle se maintient, c'est dans l'exacte mesure où pour sa part le jeune homme s'avère *pas tout* (*pas tout homme*) prêt à tromper, à tromper l'homme en lui avec Dieu.

Dans son désarroi, il s'accroche à Job. « Ah ! si je n'avais pas Job ! », s'effraie-t-il. Il va au devant de ses paroles avec une impatience fébrile. « Nulle part au monde, écrit-il, la passion de la douleur ne s'est exprimée comme chez lui. » Et il vide « goutte à goutte, comme un breuvage, toute l'ivresse de cette passion ». Pourtant il lui semble ne pas en avoir saisi encore toute la signification, et l'angoisse s'étend sur lui comme si le guettait l'effroi dont il lit le récit.

Epreuve terrible que celle de Job en effet. Pour nul plus que lui le malheur n'est aussi scandaleux. Frappé en ce qu'il a de plus cher en cette vie, il sait pourtant qu'il n'a pas péché. Et comme son entourage l'implore de se repentir devant Dieu, il n'en fait rien. « Le secret, la force vitale, le nerf, l'idée de Job, c'est qu'il a raison malgré tout. » Ce qui semble de l'orgueil, c'est le paradoxe de sa foi. Dans la suspension de tous les subterfuges de la morale, Job est entré dans un rapport d'opposition strictement personnelle avec Dieu. Mais l'épreuve ne suspend pas la réalité. Elle est une catégorie temporaire, elle va donc finir dans le temps, dans le fini. Devant la force de sa foi, la tourmente s'apaise, Job est béni et reçoit tout au double. Il y a donc pour lui une répétition. « Quand s'offrit-elle à Job ? Quand toute certitude et vraisemblance humaine concevables firent défaut. » « Qui eût songé à cette fin ? », songe le jeune homme. Plus que jamais il se félicite d'avoir repoussé le plan de Constantin : « Lâcheté peut-être aux yeux des hommes, mais peut-être cette conduite m'assurera-t-elle le secours de la Providence. » Son angoisse se mue en une « indicible félicité ». Et ces mots viennent sous sa plume : « J'attends un orage – et la répétition... Que produira cet orage ? Il me rendra capable d'être époux. Il réduira en poussière ma personnalité, il me rendra méconnaissable à mes propres yeux. » Et l'orage éclate en effet. Brutal et d'où on ne l'attendait pas.

Il me faut ici reproduire cette huitième et extraordinaire dernière lettre.

Mon muet confident !

Elle est mariée. Avec qui, je l'ignore. Quand j'ai lu cela dans le journal, j'ai cru recevoir un coup et la feuille m'est tombée des mains ; ensuite, je n'ai pu supporter de vérifier. Je suis de nouveau moi-même, je tiens ici la répétition : je comprends tout et la vie me semble plus belle que jamais. L'événement s'est bien produit comme un orage, quoique je le doive à sa magnanimité. Quel que soit l'élu – je ne dis pas le préféré car le premier venu m'est préférable en qualité de mari – elle m'a pourtant témoigné sa grandeur d'âme. Quand il serait le plus bel homme du monde, l'amabilité en personne, capable de faire tourner la tête à toutes les jeunes filles, quand elle réduirait tout le sexe au désespoir en accordant son « oui » à celui qu'elle a élu, elle a cependant agi avec noblesse, du moins en me vouant à un oubli définitif. Qu'y a-t-il de beau comme la magnanimité d'une femme ! Sa beauté terrestre peut se faner, l'éclat de ses yeux se ternir, sa taille svelte se courber sous le poids des années, ses boucles perdre leur pouvoir enchanteur quand l'humble cape les voilera ; son regard royal, dominateur du monde, pourra dans l'amour maternel restreindre son empire au cercle dont elle aura la garde : une jeune fille dont la conduite est ainsi magnanime ne vieillit jamais. Puisse la vie la récompenser comme elle l'a déjà fait ; puisse-t-elle lui donner ce qu'elle a le plus aimé : elle m'a aussi accordé ce que j'ai aimé avant tout : moi-même, et elle me l'a accordé grâce à la magnanimité de cette jeune fille.

Je suis de nouveau moi-même. Ce « moi » qu'un autre n'a pas voulu relever sur la route, je suis rentré dans sa possession. La discorde de mon être a cessé : je retrouve mon unité. Les tourments de la sympathie qui trouvaient naguère nourriture et soutien dans la fierté n'interviendront plus pour jeter la discorde et diviser.

N'est-ce pas là une répétition ? N'ai-je pas tout reçu au double ? Ne suis-je pas de nouveau moi-même, et de telle sorte que j'en doive sentir doublement la signification ? Et qu'est-ce qu'une répétition de biens terrestres, indifférents au regard de l'esprit, si on la compare à une pareille répétition ? Ses enfants furent la seule chose que Job ne reçut pas au double parce que la vie humaine ne se prête pas à redoublement. Seule la répétition spirituelle est ici possible, encore qu'elle ne soit jamais dans la temporalité aussi parfaite que dans l'éternité, qui est la vraie répétition.

Je suis de nouveau moi-même ; le mécanisme est en marche. Rompus sont les filets où j'étais retenu ; exorcisées les incantations magiques qui m'envoûtaient et m'empêchaient de revenir à moi. Personne ne lève plus la main contre moi ; ma délivrance est sûre, je suis né à moi-même, car aussi longtemps qu'Ilithye croise les mains, l'enfant ne peut pas naître.

C'est fini ; ma barque est à flot ; dans une minute je serai de nouveau où aspirait le violent désir de mon âme, là où les idées rugissent avec la fureur des éléments, où les pensées sont déchaînées dans le tumulte comme les peuples au temps des migrations, là où règne en d'autres temps un calme profond comme celui de l'océan Pacifique, un silence tel que l'on s'entend soi-même parler, même s'il y a du mouvement au fond de l'âme ; là enfin où l'on met à chaque instant sa vie en jeu, pour la perdre et la regagner à chaque instant.

J'appartiens à l'idée. Je la suis lorsqu'elle me fait signe, et quand elle me donne rendez-vous, j'attends des jours et des nuits ; personne ne m'attend au déjeuner, personne ne m'attend pour le repas du soir. A l'appel de l'idée, je laisse tout, ou plutôt, je n'ai rien à laisser ; je ne déçois personne, je n'attriste personne en lui gardant ma foi et mon esprit ne connaît pas la douleur de faire de la peine à quelqu'un. Quand je rentre chez moi, personne ne lit sur mes traits, personne ne scrute ma physionomie, personne n'arrache à mon être une explication que moi-même je ne saurais donner, ignorant si je suis ravi dans la félicité ou plongé dans la misère, si j'ai gagné la vie ou si je l'ai perdue.

De nouveau la coupe de l'ivresse m'est tendue ; j'aspire déjà son parfum ; déjà je perçois la musique de son pétillement : d'abord, pourtant, une libation pour celle qui a délivré une âme gisant dans la solitude du désespoir ; gloire à la magnanimité de la femme ! Vive l'essor de la pensée, vive le danger de mort au service de l'idée, vive le péril de la lutte, vive la solennelle allégresse du triomphe, vive la danse dans le tourbillon de l'infini, vive la vague qui m'entraîne dans l'abîme, vive la vague qui m'élève jusqu'aux étoiles.

« La répétition spirituelle est possible, encore que dans la temporalité moins parfaite que dans l'éternité ». Faisons attention à ne pas déduire naïvement que le monde réel est inférieur au monde de l'idée. Elle serait plutôt, comme il est dit dans les *Etapes* « sous 70 000 brasses d'eau » qu'un ou dix mètres plus haut, suivant la mesure.

L'idée pure est une abstraction inconsistante. Si Kierkegaard s'est dit dans la vie « marié de la main gauche » à celle dont il offre au monde

précisément les écrits pseudonymes, il n'en reprochait pas moins à Hegel de bâtir un palais d'idées mais de vivre dans une chaumière. Job lui-même, nous l'avons vu, a tout reçu au double dans le fini de ce monde. Il n'y a pas chez Kierkegaard d'idéal ascétique, pas même au stade du religieux B. « Si j'avais eu la foi, je serais resté auprès de Régine », a-t-il d'ailleurs dit. Régine Olsen, la fiancée de Kierkegaard, elle aussi a épousé un autre. Et cet orage dans la vie de Kierkegaard s'est produit pendant qu'il écrivait *la Répétition !*

« Elle est mariée » ! Au moment où très littéralement l'Autre se barre, se taille, un nouveau sujet surgit. Quelque chose en tout cas de l'ordre de la vérité du sujet cesse de ne pas s'écrire, comme dit Lacan. « Je suis de nouveau moi-même », « je retrouve mon unité », réassurance narcissique qui me semble à entendre de façon tout à fait antiphrasique. Je suis de nouveau moi-même, je retrouve mon unité, mais tout ce qui m'en assure, c'est la seule certitude de l'ignorance : suis-je perdu dans la félicité ou plongé dans la misère ? Ai-je gagné la vie ou l'ai-je perdue ? Je suis bien à présent capable d'être époux, soit d'être à demi, coupé en deux, divisé. Cet être un, sans discorde est un *Un*, un séparé dont le narcissisme a été comme refondu et remodelé sans retour – expression « remodelage du narcissisme » que j'emprunte à Paul Duquenne et que celui-ci emploie à propos de la cure analytique – un *Un* donc que « le premier venu » remplacera aisément dans la réalité illusoire et morbide d'un mariage bourgeois. Sylviane Agacinski incline à voir dans cette lettre, notamment dans ce passage [« rompus sont les filets où je suis retenu... »] l'illustration d'un fantasme de seconde naissance homosexuelle : naître du père seul. Certes, la naissance et le péché, c'est-à-dire le péché du père, (ce père en qui sont rassemblés absolument tous les traits d'un père de paranoïaque mais qui, par bonheur pourrait-on dire pour le sujet Kierkegaard a blasphémé, a péché) la naissance et le péché donc sont souvent par Kierkegaard rapprochés.

La question se pose en fait de savoir si dans son inconscient cette seconde naissance se différencie en quoi que ce soit de la première. Mais naître – orthographiez-le comme vous l'entendez – naître de Dieu, n'être de la jouissance de l'Autre, voilà certes pourtant de cet orage qui emporte le sujet la plus radicale dimension.

Ce que cette lettre me semble exprimer encore, c'est qu'il faut au moins une mort, symbolique, pour être au monde, mort que le père de Kierkegaard n'a précisément présentifiée que dans le réel. « Il est mort pour moi », dira Kierkegaard au décès de son père. Cette mort symbolique, le sujet peut la viser à travers la mise à mort de son corps propre, comme cela a été souligné dans l'article du premier numéro de *Scilicet* sur la signification du suicide, ou à travers aussi le sacrifice de son plus précieux objet d'amour.

Et je voudrais là pouvoir, si j'en avais le temps, quitte à m'écarter un instant de la méthode qui a ma préférence et qui consiste à repousser tout ce qui est de l'ordre du biographique pour m'en tenir au texte, citer quelques-uns des innombrables passages de son journal où Kierkegaard mêle les allusions à la rupture de ses fiançailles et à la mort de son père. La femme, pour Kierkegaard, semble bien fonctionner comme nom-du-père. La femme, si elle existait bien sûr – mais la femme justement n'existe pas, elle est pas toute, ce en quoi elle a à faire avec le signifiant de l'Autre barré, l'Un en moins, auquel se rapporte aussi la fonction du père. Un tel nom-du-père bien entendu introduit au désir d'une façon tout à fait particulière. Il y aurait lieu là par exemple de reprendre la question de la pseudonymie, et plus d'une page étrange de *Crainte et tremblement* pourrait s'éclairer par ce biais. Mais je ne voudrais pas à ce point anticiper dans le commentaire, et surtout ne pas faire intervenir davantage la biographie de Kierkegaard, car nous n'avons pas terminé la lecture du texte, qui nous réserve une surprise.

LETTRE A MONSIEUR X : LE MIRAGE DE L'AUTEUR

En épilogue en effet, voici une « lettre à M. X., vrai lecteur de ce livre », lettre dont Kierkegaard prend même la peine de nous faire voir l'enveloppe. Personne fictive que ce M. X., consent Constantin, mais qui n'est pourtant pas un être collectif, abstrait, mais bien un être particulier.

Kierkegaard a souvent dit qu'il écrivait pour un unique lecteur, pour l'individu. Et un petit apologue intitulé « Le plus malheureux » donne

bien à penser au sujet de cet unique. Cette inscription : LE PLUS MALHEUREUX, on pouvait la lire sur une tombe dans un cimetière ancien d'Angleterre. On ouvrit un jour cette sépulture énigmatique et on s'aperçut qu'elle était vide. On ne sait, dit Kierkegaard, ce dont il faut s'étonner davantage : de l'absence de cadavre ou de l'ouverture de la tombe. Toujours est-il que la curiosité n'en fut qu'attisée. Quel Juif errant est le destinataire de cette sépulture ? Qui est cet absent, cet être inexistant de ne pas mourir ? Sans doute, cet apologue prenant place dans *l'Alternative*, est-ce là le drame du mirage esthétique qui est évoqué ? Mais Kierkegaard voulut longtemps que figure sur sa tombe à lui aussi une telle phrase simple et frappante. Cette épitaphe : IL FUT L'INDIVIDU, il finit par se la refuser.

Le « vrai lecteur » de ce livre n'existe donc sans doute pas davantage que l'« auteur » de *la Répétition*. En revanche, les mauvaises lectures, elles, ne manquent pas, et Constantin de les énumérer avec malice. Il y a celle des jeunes filles, celle des pères de famille, celle des marieuses, des réalistes ou des ecclésiastiques et surtout celle du « vulgaire critique » pour qui cette irruption de l'exception dans le général qu'est la répétition, tout à l'inverse du 1,2,3 de la dialectique hégélienne de mode est intolérable.

Cette exception incarnée dans le jeune homme poète, [« je n'en ai été que le ventriloque »], poursuit Constantin. « Mon indifférence envers lui était feinte, et mon point de vue n'était qu'une hypothèse psychologique destinée à le laisser se manifester. » « Ainsi j'ai fait pour lui tout mon possible, comme maintenant, mon cher lecteur, je m'efforce de t'être utile en revêtant encore un autre personnage. » Et d'accoucheur qu'il était en quelque sorte, Constantin devient accouchée. Modeste, il « s'efface devant l'enfant mis au monde ». Le texte se termine par ces lignes :

Bien que je prenne souvent la parole, mon cher lecteur,... tu voudras bien partout le substituer à moi. Tu comprendras alors les transitions dans leur diversité, et s'il t'arrive parfois d'être un peu surpris par une manifestation s'abattant soudain sur toi comme une douche, tu reconnaîtras ensuite comment toutes les situations se modifient diversement dans leurs rapports réciproques : tu verras ainsi que chaque état de l'âme est assez correct, chose capitale dans le lyrisme si important ici. Tu te laisseras peut-être d'aventure distraire par une pointe en apparence oiseuse, ou par une indolente bravade, mais tu t'en accommoderas peut-être ensuite.

Ton dévoué
CONSTANTIN CONSTANTINIUS

Le ton ironique est bien sensible, et ce dévouement suspect. Quel tour est joué, et ainsi signé ? En s'identifiant soudain complètement au jeune homme, Constantin s'en tire vraiment à bon compte. Croit-il nous faire oublier si vite tout ce qui les différenciait ? En fait son incapacité personnelle et avouée à un « mouvement religieux » lui a rendu le jeune homme indispensable, en même temps qu'elle le rendait obstinément sourd à son désir passionné. De sorte que le jeune homme n'a cessé aussi d'être une projection de Constantin. Enfin il lui a apporté la réponse à sa vieille question : la répétition est-elle possible ? Une chose gagne-t-elle ou perd-elle à être répétée ? Aussi aimerait-il que le jeune homme ait souffert pour deux. Comme certains « disciples » du Christ voudraient qu'ayant souffert pour tous, celui-ci les ait dispensé de toute peine personnelle Constantin en fusionnant avec le jeune homme et en prétendant s'effacer, se l'incorpore. Il a fait « tout son possible », dit-il. Mais il est clair qu'il n'a rien fait. La tâche du jeune homme n'était-elle pas au reste « impossible » ?

Mais d'autre part, celui qui écrit *la Répétition* l'auteur de ce livre, le nouveau sujet produit par ce texte même, c'est Constantin Constantinius. Kierkegaard disait en effet entretenir avec ses écrits pseudonymes un rapport poétique tel que c'était chaque ouvrage qui produisait son propre auteur, lui Kierkegaard n'en étant, disait-il, que le souffleur à la troisième personne.

En tant qu'auteur, il n'usurpe donc rien. Mais hors de l'acte d'écrire ce texte, Constantin littéralement n'existe plus. Et comme il n'en décrira pas d'autre, on voit que la répétition le crée et le tue tout à la fois.

Dans *Un récit de souffrances* de Frater Taciturnus (autre pseudonyme) plus communément connu sous le titre *Coupable non coupable*, les deux personnages du jeune homme et de Constantin se confondent en tous cas en un seul « quidam », « aimable salade d'éthique, d'esthétique et de religieux ». Dans *la Répétition*, Constantin, pur ironiste, soit dans la position d'un sauteur, aux confins de l'éthique et de l'esthétique, imagine juste avant sa pirouette finale quelle critique faire encore du jeune homme du point de vue du religieux même. La joie dithyrambique de sa dernière lettre repose bien sur un sentiment

religieux, mais celui-ci l'aide encore à expliquer poétiquement la réalité. « A l'instant où l'état de suspension temporaire est levé, il se reprend comme poète, et l'élément religieux passe à l'arrière-plan, devient une sorte de substrat inexprimable. » Avec une « assise religieuse plus ferme » il ne serait jamais devenu poète. Et du coup il en aurait eu fini avec le fini. Se marier ou ne pas se marier eut été indifférent. Constantin ne se pose évidemment pas la question de savoir ce qu'il serait, lui, devenu sans l'aventure de ce jeune poète qui « se serait tout bonnement réduite à rien si elle était arrivée à un homme vulgaire », mais qui a pris chez lui les « proportions d'un événement mondial ».

L'IMPOSSIBLE, LE PÉCHÉ ET L'AU-DELÀ DU PLAISIR

Lire Kierkegaard comme un écrivain, impliquait de ne pas nous éloigner du fil même du texte. Cette méthode m'a conduit à ce long résumé de *la Répétition*, mais la paraphrase ne peut rendre que très imparfaitement l'inimitable style de ce livre, son subtil mélange d'ironie, d'émotion et de passion, sa légèreté, sa finesse. C'est le moment donc pour moi d'inviter chacun à sa propre lecture ou relecture de ce récit trop méconnu dont j'espère avoir fait quelque peu partager le plaisir toujours un peu étrange qu'il me donne. Etrange, oui, car il n'épargne rien non plus pour agacer le lecteur.

Le passage suivant du *Post-scriptum* que j'ai mentionné plus haut nous éclaire un peu sur la fonction de ce caractère agaçant de *la Répétition* :

> « L'écrit intitulé *la Répétition* était appelé sur la page de titre : « Expérience psychologique ». Que ceci fût la forme d'une communication doublement réfléchie m'apparut bientôt clairement. Car du fait que la communication se produit dans la forme de l'expérience, elle suscite à elle-même une résistance et l'expérience approfondit l'abîme entre lecteur et auteur, provoque entre eux la séparation de l'intériorité, en sorte que la compréhension directe est rendue impossible. L'expérience est la rétraction consciente, taquine du message, ce qui est toujours important pour un homme existant qui écrit pour d'autres hommes existants, afin que le rapport ne se change pas en celui d'un récitant qui écrit pour d'autres récitants. »

Le recours à l'expérience est donc tout le contraire du primat accordé au vécu naturel ou à l'immédiateté originaire d'un donné. Et l'immédiateté dans laquelle le jeune homme rentre par la porte de la répétition est une immédiateté « doublement réfléchie ». La répétition est « seconde puissance de la conscience » par laquelle la réalité va se réinterpréter dans une sorte de forçage qui rappelle celui que Lacan a repéré à l'œuvre dans le problème de l'esclave du *Ménon*. Afin de découvrir comment doubler la surface du carré, un plan de liaison symbolique (la racine carrée) est nécessaire. Contrairement à ce que soutient Platon, la réminiscence ne permet pas à l'esclave de comprendre directement le problème. Elle l'égare au contraire, et si le maître ne lui indique pas la solution, il ne trouvera rien.

Ce rapport entre l'interprétation et la répétition, François Récanati, dans son intervention au Séminaire de Lacan reprise dans *Scilicet 5* sous le titre « Prédiction et ordination », en a montré toute la logique serrée. La répétition, je le cite, ne se produit qu'au troisième temps, celui de l'interprétant, après l'intervention de l'après-coup. Sans reprendre toute son argumentation, illustrons-la de ce qu'il nous dit de la tautologie du principe d'identité : *« a est a »*. L'expression courante « décliner son identité » nous met déjà de manière suggestive sur la voie de ce qui est en question.

> « La tautologie n'est pas un petit voyage en forme de boucle, un trajet nul dont le départ et l'arrivée seraient semblables... Si *A* se répète dans la prédication, c'est qu'un intermédiaire est institué qui symbolise la distance entre l'universel et le singuler, entre le possible et l'existence... Car dès lors *A* participe de quelque chose de consistant, l'être, comme possibilité de toute détermination prédicative, de toute répétition. Le premier *A*, sujet, support dans sa vacuité potentielle de tout ce qui peut arriver (...) cesse d'être lui-même, il est rapporté à ce qui fonde son existence actuelle, à ce qui le supporte : l'être (...). Cette

fonction de support qui est celle du sujet indéterminé, se transmet dans la détermination au nouveau terme de la série dès qu'il est fourni par la répétition. La transmission de cette fonction de support est, pour le « sujet », une espèce d'amoindrissement car, dans la relation qui réalise ce dont il est le projet, il est dépassé, englobé, pour n'y plus figurer qu'au titre de ce qui prédique la prédication. »

Alors, si une première répétition répète comme telle l'indétermination, si l'on pose par exemple que la répétition du vide n'est rien, il y a du même coup quelque chose d'assuré : sa vacuité même. Ou son impossibilité. Ce que dit Kierkegaard à la fin de la première partie : la seule chose qui se répète, c'est l'impossibilité de la répétition. Le trou qui rend inaccrochables l'objet et sa réapparition est donc « quelque chose qui insiste » et permet de fonder une répétition que l'interprétant peut prendre en charge. Il suffit que la répétition se manifeste comme impossible, pour devenir possible dans la deuxième partie du texte.

« Cette impossibilité qui institue le décalage d'où s'origine la répétition, c'est l'impossibilité pour quelque chose d'être ce quelque chose et de l'inscrire en même temps. L'existence de quelque chose ne s'inscrit que pour une autre, et par suite s'inscrit quand c'est autre chose qui est donné, c'est-à-dire au moment où le quelque chose dont l'existence s'inscrit cesse d'exister du fait de cette inscription. »

Cette disjonction, que Lacan désignait comme « section de prédicat », Récanati à la suite de Groddeck l'écrit « sexion ».

Epinglée par excellence dans la différence des sexes, la dite sexion évoque assez curieusement le péché, un des aspects du péché plutôt, tel que Kierkegaard en élabore la notion dans le « Concept d'angoisse ». Le terme à vrai dire ne connote plus rien de moral. Ce qu'il désigne, c'est la distance de l'homme à Dieu, le hiatus de leur séparation. Comment le péché est-il entré dans le monde ? se demande Kierkegaard. Par rien d'autre que par un péché, car la peccabilité n'était pas dans le monde avant le péché : on ne peut retenir l'idée que Dieu se soit amusé à tenter l'homme. Le péché donc est entré dans le monde avec un péché, celui d'Adam. Mais comment la possibilité du péché est-elle venue à Adam sans qu'il soit tenté ? Eh bien Adam s'est découvert comme pécheur en se parlant à lui-même. Et c'est ainsi que tout homme se découvre comme pécheur et recommence donc le péché originel. Car Adam est le genre humain. Et hors du péché, soit hors du langage, il n'y a personne. On ne remonte pas en-deçà de cette barrière qui marque toute l'étendue de la finitude humaine en même temps qu'elle s'en désigne comme la cause. L'homme ne peut s'affirmer qu'en tant que pécheur, soit comme un être séparé, et primordialement exilé dans le réel comme être sexué.

Le péché se dresse lui aussi entre l'homme et la réminiscence puisqu'il le sépare irrémédiablement de ce qu'il s'imagine comme complétude originelle, et ne lui donne une identité que sur fond du déclin de son être. La répétition, elle, nous l'avons vu, ne reproduit à strictement parler rien. Elle ne suit pas l'ordre d'un catalogue. Elle n'est pas un sentier rebattu, une mise en relation sans rupture. Elle demande du nouveau ; sa possibilité même repose dans le trouble de la constance. C'est une béance bien « au-delà du principe de plaisir » en effet. Le plaisir « craint d'abord la répétition » note Kierkegaard dans son journal (IV, B, 117). Ou encore, autre passage du journal (IV, A, 119) : « Constantin Constantinius échoue sur sa propre découverte. Tombant dans le psychologisme, il ne passe pas par la souffrance ». Comme le dit joliment Lacan dans le *Séminaire* sur le Moi : « A chercher son bien dans l'ombre de son plaisir, l'expérience échoue totalement ». Mais en s'amoindrissant, en se castrant, en renonçant à faire l'économie de la souffrance, Kierkegaard (le jeune homme) découvre au contraire l'existence, remarque Lacan dans *Encore*. Renonçant à l'amour, il se tourne vers la face Dieu de l'Autre, que ce *Séminaire* nous suggère supportée par la jouissance féminine. Reconnaissons là avec Lacan le désir d'un « Bien au second degré » – au-delà de la jouissance phallique – Bien qui ne soit pas causé par un objet *a* et dont par l'intermédiaire peut-être de Régine, pour Lacan, Kierkegaard avait la dimension. C'est ce désir qui est à l'œuvre dans la répétition et situe celle-ci sur le versant de la jouissance et non du plaisir, de l'ek-sistence et non de l'être.

Dans l'épreuve religieuse s'éprouve une jouissance dont on ne sait rien. « Personne n'arrache à mon être une explication que je ne saurais donner ». Ignorance, solitude, c'est qu'on n'entre pas avec Dieu « en rapport ». Entre deux êtres aussi disparates que l'homme et la femme, sinon sur le mode de la plaisanterie, il ne peut y

avoir de corrélation, note Constantinius, un des invités du banquet de *In vino veritas*. Entre Dieu et l'homme certes pas davantage, martèle Climacus au long des cinq-cent pages du *Post-Scriptum*. Mais cet impossible a son corrélat de contingence. C'est le thème de l'*Ecole du christianisme*, le paradigme du Christ Homme-Dieu. Et à partir de cette contingence s'inscrit la nécessité de la répétition, dont nous avons déjà vu qu'elle était pour Kierkegaard identifiée à l'exception.

Mais que veut dire Kierkegaard alors quand il écrit, et à plusieurs reprises, que la répétition est aussi « réconciliation » ? Il va de soi que ce n'est pas de la réconciliation hégélienne dans le Savoir Absolu qu'il s'agit, ni d'une quelconque fin de l'Histoire. Au reste Kierkegaard déteste celle-ci et il se moque du général en chef de l'Histoire qu'il voit en Hegel. Faire rentrer l'ancien dans le nouveau, l'extérieur dans l'intérieur, tout le réel pourrait-on dire dans le symbolique, déduire l'absolu dans un résultat, c'est d'une manière générale la présomption philosophique que Kierkegaard combat. La réconciliation est donc sous sa plume un de ces mots subvertis qu'il affectionne et dont il fait l'usage le plus équivoque pour désigner la temporalité particulière de la répétition et son caractère évanescent. La répétition, dans le langage de Kerkegaard, c'est une anticipation de l'infini par la certitude intérieure de la foi. Laquelle foi, désir sans objet, désir absolu de l'Absolu, que ne supporte nul savoir (objet possible du désir) est désir de l'Impossible comme tel. La répétition c'est l'éternité saisie dans l'instant mais perdue aussitôt, car un instant ne dure pas. La réconciliation ne supprime donc pas le paradoxe mais le pousse à sa limite. Elle est aussi difficile, impossible que de « maitenir un homme en vie et le tuer à la fois ». Tâche folle qui fut celle d'Abraham et qui est le thème du double de *la Répétition : Crainte et tremblement*.

Le déchirement qui est celui d'Abraham face au sacrifice de son fils Isaac que Dieu lui réclame, aucune langue humaine ne pourrait l'exprimer. « Même s'il savait toutes les langues de la terre, il ne pourrait parler (...) *il parle en langues* ». *En langues*, au pluriel, écrit Kierkegaard. Bien curieuse phrase n'est-ce pas ? Il ne pourrait parler, il s'est retiré de la parole ; car il s'est exclu de la sphère de la communauté, et pour lui dès lors la tentation c'est la loi éthique générale au regard de laquelle il est un meurtrier ; il s'est « excepté », et parler c'est déjà entrer dans le général. Dans son silence, est pourtant toute la souffrance de la parole *(il parle en langues)*, son aspiration à exprimer la répétition, à outrepasser le clivage des jouissances en dépit de son structurel défaut à cette fin. Dans son incognito religieux, terme admirable, Abraham est dans cette position tordue (au sens où tord la douleur) de qui détient un secret, qui lui reste cependant à lui-même secret, condamné au mieux donc à mi-dire son impossible savoir.

ÉCRIRE : LA RENCONTRE DU RÉEL

Secrétaire des auteurs pseudonymes – c'est ce terme que Kierkegaard emploie pour se désigner comme écrivain. Et ceci illustre bien la place de l'écrit dans ce qu'il nous a adressé. L'écrit, communication indirecte, mi-dire par excellence, Kierkegaard s'y sacrifie. C'est le lot de cette jouissance – la seule qu'il ait connue, note-t-il – et sa seule halte possible, puisqu'elle n'est jamais, cette jouissance, tout à fait celle qu'il faut, dès lors que l'écrit prétend se dénouer de la prise dans les avatars phalliques, sans cesse suscitant à son propre message quelque résistance à sa signification, et toujours organisant le défaut d'un « auteur ».

Car si Kierkegaard use de l'écriture pour éviter le leurre de la communication directe, il n'en ignore pas moins que c'est aussi ce qui peut fonctionner comme la plus parfaite escroquerie, en ceci que sujets de l'énoncé et de l'énonciation peuvent y différer au plus aisément. Paradoxalement donc, avec la pseudonymie, il a abusé de ce tour. D'où le caractère torturé et torturant de l'écriture chez Kierkegaard, à la recherche d'un « vrai lecteur » quand il ne peut y avoir de vrai Kierkegaard. Et ce sûrement pas davantage dans les écrits édifiants qu'il nous dit bien écrits d'une main « dirigée ».

Il a parfois prétendu pourtant nous donner des clés. Ainsi a-t-il écrit un « Point de vue explicatif de mon œuvre d'écrivain » (remarquons le choix de ce dernier mot au passage). Mais il n'a pas publié cet ouvrage, bien qu'il faillit s'y résoudre, sous le couvert d'un nouveau pseudonyme ! Il faut se garder donc de prendre ces clés à la lettre. Mais de même que pour *Comment j'ai écrit certains de mes livres* de Raymond Roussel

par exemple – reportez-vous à ce propos à l'analyse qu'en fait J.-C. Raillon dans *L'Arc* – il faudrait plutôt me semble-t-il y voir une invitation à pratiquer cette écriture même. Pratique de la répétition tout à fait sans équivalent, épinglée de l'absurde du non-sens, et dont j'ai essayé de montrer qu'elle se jouait ironiquement toujours dans le langage, jusqu'à ce que A. Zenoni, à propos des problèmes de la traduction appelait la « pointe de réel ». Pratique désespérée pour inscrire par devers les mots la soif de cette « autre satisfaction » à laquelle ceux-ci font barrière, et dont la stylistique même de Kierkegaard, comme en témoigne Nelly Viallaneix, une traductrice, porte la marque. Comme Abraham il parle « en langues ». Pas de langue divine comme chez Leibniz : il n'écrit qu'indirectement, toujours en traduction pourrait-on dire, mais avec cette impudence, impudence que, dans *In vino Veritas* particulièrement, il a lui-même soulignée, impudence propre au dire d'une femme.

C'est en cela que l'écriture même de Kierkegaard est un acte qui vise non pas la correspondance à un modèle sur le mode de la réminiscence antique, mais au-delà de l'*automaton*, la *tuché*, la rencontre du réel, lequel est, comme dit Lacan – entendons-le littéralement – « originellement mal venu », ce que j'illustrerai de cette dernière citation :

> « La vie d'un poète commence par une lutte avec la réalité tout entière... il doit toujours perdre dans la première rencontre. »

CHARLES-JOSEPH NASSER

ÉCOUTE ANALYTIQUE DE CAS DITS DE PSYCHOSE HALLUCINATOIRE CHRONIQUE

Le titre de l'intervention introduit à un texte dit « d'écoute analytique de cas dits de psychose hallucinatoire chronique ». L'argument ne serait donc qu'un pré-texte. Prétexte à quoi, pour qui ? Un texte vient ici répondre, qu'il faut prendre pour ce qu'il est réellement : un exergue, un espace hors d'œuvre :

« Je dois m'excuser de certaines mutilations, mal-emplois, sauts de carpe, entorses, refus d'obéissance, crabisme, strabismes et immigrations sauvages du langage, syntaxe et vocabulaire. Il se pose là une question d'espoir, d'autre chose et d'ailleurs, à des cris défiant toute concurrence. Il me serait très pénible si on me demandait avec sommation d'employer des mots ou des formes qui ont déjà beaucoup couru, dans le sens courant, sans trouver de sortie. Le problème des pythons, surtout dans l'agglomération du Grand Paris, exige un renouveau très important dans les rapports, et je tiens donc à donner au langage employé dans le présent traitement une certaine indépendance et une chance de se composer autrement que chez les usagers. L'espoir exige que le vocabulaire ne soit pas condamné au définitif pour cause d'échec.

« Je l'ai fait remarquer à l'Assistant qui approuva : – Exact, c'est pourquoi j'estime que votre traité sur les pythons, si riche d'apport personnel, peut être très utile, et que vous devriez également évoquer sans hésiter Jean Moulin et Pierre Brossolette, car ces deux hommes n'ont absolument rien à faire dans votre ouvrage zoologique. Vous aurez donc raison de les mentionner, dans un but d'orientation, de contraste, de repérage, pour vous situer. Car il ne s'agit pas seulement de tirer votre épingle du jeu, mais de bouleverser tous les rapports du jeu avec les épingles.

Je n'ai pas compris et j'en fus impressionné. Je suis toujours impressionné par l'incompréhensible, car cela cache peut-être quelque chose qui nous est favorable, c'est rationnel chez moi[1] ».

Dans cet épigraphe, à remplacer le mot pythons *par* psychose, *il ne reste plus qu'un immense vertige qui saisit l'alpiniste, fut-il chevronné, lorsqu'il est en passe d'atteindre le sommet du piton. Saisissement redoublé par la découverte qu'un piton en cache toujours un autre. Correspondances en apparence falsifiées, mais certes étranges, entre* zoologie, alpinisme *et* psychoses.

Le titre de mon propos était à l'origine : « Augustine ou l'augure machinal, bricoleur. » Trouver dans le prénom le prétexte au discours délirant, peut signifier que la charrue est mise avant les bœufs, ou que le soc est hors du sillon. S'il peut être vrai que délirer trouve son origine dans le fait de sortir du sillon, qu'il me soit permis de justifier l'alternative impliquée dans ce titre-prénom.

L'augure des temps antiques est ce « prêtre chargé d'observer certains signes afin d'en tirer des présages[2]. » Il est qualifié de « machinal : qui est fait sans intervention de la volonté, de l'intelligence, comme par une machine. » Et cet augure machinal est dit par nous : bricoleur, dans la mesure où ces quelques lignes à venir auraient pu servir d'épigraphe à la présentation d'Augustine : « Ça fonctionne partout, tantôt sans arrêt, tantôt discontinu. Partout ce sont des machines, par du tout métaphoriquement, des machines de machines, avec leurs couplages, leurs connexions. Une machine-organe est branchée sur une machine-source : l'une émet un flux que l'autre coupe... C'est ainsi qu'on est tous bricoleurs : chacun ses petites machines[3]. »

Plus frappant serait le titre « Augustine, Killikki, Hélène... et les autres » ; véritable générique se déroulant lentement sur l'écran de notre questionnement des psychoses et dont la musique, ritournelle au début, s'est amplifiée en une symphonie signifiante. Rassurez-vous : il n'est pas question du Festival de Cannes. Il ne s'agit pas de séances-fiction, mais plutôt de cinémato-graphe, voire de cinéma-scope ; tant notre propos concerne le graphe (l'écrit) et scope dans leur « cinétique ».

*

Augustine est née en 1915 à Avarna (Cilicie,

Turquie). En 1922, âgée de sept ans, elle quitte son pays d'origine avec sa famille, fuyant les massacres dont sont victimes les Arméniens. De son père, on sait qu'il était chef de gare en Turquie, qu'il a cherché refuge en France, où il a vécu, mal inséré socialement jusqu'à sa mort en 1974. C'était un homme craint et respecté, d'une forte personnalité. De sa mère, arménienne aussi, l'on sait peu de choses : effacée, catholique croyante et pratiquante. Décédée en 1955, elle ne semble pas avoir existé en dehors du mari. Une sœur aînée âgée de soixante-cinq ans, vit toujours. Il n'est pratiquement jamais question d'elle.

A l'âge de dix-huit ans, Augustine se marie « par déception, avec le premier venu. J'ai écouté mes parents, mais je n'aimais pas mon mari ». En fait, elle était amoureuse d'un jeune homme d'origine corse, qu'elle a fréquenté plusieurs mois. Mais survient alors une sorte de rupture génératrice d'une grande déception qui est, dit-elle, « la véritable origine de mon malheur ». Cette rupture effective est la conséquence de la parole du père : « Tu n'épouseras qu'un Arménien. Les Corses ne sont pas fréquentables, d'ailleurs ils trafiquent toujours dans la drogue ».

De ce mariage imposé sont issus : un fils âgé de quarante ans, célibataire vivant toujours avec Augustine ; une maladie vénérienne transmise par le mari (1955) ; un divorce d'avec un mari, qui selon les dires du fils, « était fruste, en dehors de la question, très peu compréhensif et n'était pas un être à vivre en famille. » En 1975 se situe une tentative de suicide. Coma pendant cinq jours dans un service de réanimation qui nous l'adresse. Dans la lettre du médecin, aucune précision ne concerne Augustine sinon les gestes chirurgicaux et réanimateurs qui ont été pratiqués ; en post-scriptum est joint un billet trouvé sur la table de son domicile. Le billet écrit avant de « mourir » stipule :

Dès l'âge de quinze ans... cruelle dépouillée de tout ce que j'ai acquis au fil des ans a été méticuleusement déchiqueté. Ce qui m'a fait résister, c'est une immense ferveur (ou bien fureur ?) de toucher enfin à la liberté. Rien ne m'aura été épargné. Puiser dans ma détresse la force de parvenir à trouver le repos. Je suis heureuse que ma torture va prendre fin. Si votre tyrannie à mon égard vous a enrichi, que mon sang retombe en malédiction sur vous et vos générations à venir.

C'est en toute lucidité que je vous transmets ce dernier message. Prenez soin de mon fils ou de ce qu'il en reste.

P.S. : Que sur ma tombe d'Aix, on efface le nom CHAMADJIAN *et qu'on ne mette après moi que mon fils.*

Cette lettre de mort, véritable testament, a été reçue par nous au pied de la lettre. Trois remarques à faire : lettre de mort qui n'est pas lettre morte ; testament véritable mais apocryphe puisqu'il ne scelle pas une alliance (*berith*) mais la défait ; enfin mandat authentique.

Je précise que l'écoute analytique et la cure n'ont été possible qu'autour de cet écrit, de cette trace dernière laissée en inscription.

Dans l'institution, Augustine s'est très vite adaptée et son comportement quotidien était normal. Ce qui de la pratique et de l'enseignement de Lacan n'est pas précisément de bon augure. Tout se dévoile lorsque je demande ce qui a pu amener à la mort. Une cohérence, une logique implacable ont trouvé conclusion dans cet acte ultime. Pour résumer, sans dénaturer la sémiologie : voici des fragments de son dire :

1. « Je suis prise en mains par une puissance extérieure, omnipotente, inconnue mais reconnaissable qui m'utilise, me manipule tel un vrai robot humain pour me faire jouer un rôle de transmission. Transmission de drogues au profit de la Branche Française des stupéfiants et incognito ».

[Syndrome d'influence, voire de possession]

2. « Ils savent ce que je vais faire, ils connaissent mes pensées. »

[Echo de la pensée]

3. « Ils m'obligent à prendre des commandes. Il me disent le mot de passe et tous ceux qui m'approchent pour placer des commandes utilisent le mot de passe : retour d'âge. Plus les gens me sont proches et plus on les utilise pour placer des commandes. Je les connais, je reconnais les voix ce sont tous des hommes... Il y a un certain Ragoutian, le docteur X gynécologue, des gens de la préfecture, de la police et tous les médecins qui m'ont ausculté depuis tout ce temps. »

[Voix extérieures, reconnaissables, nommables]

4. « Il y a eu des émanations dans la maison ; plusieurs fois je m'endors quatre à cinq heures d'affilée dans la nuit, dans le sommeil de léthargie et toutes les fois cela correspondait à un abcès au bras. Emanation d'abord du plafond qui a des fuites. Puis maintenant il tombe des poudres de poussières absolument imperceptibles, qui

passent sur mon visage. Cette poussière fait un léger bruit sur les draps et me donne une impression sur le visage. »

[Hallucinations olfactives pures
à base d'interprétation]

5. Ensuite j'ai vu que mes volets tombaient et que les charnières intérieures ont été divisées : on peut pénétrer chez moi par là. Et alors ils me piquaient. Pourquoi ? Au début je me disais que c'était pour que je n'entende rien des allées et venues... Mais je comprenais de plus en plus leurs signaux. Par exemple, un monsieur en me fixant, a tenu son chapeau contre l'estomac. C'est un monsieur très respecté. Il donnait un signal. J'ai compris que cela voulait dire : maintenant elle fait partie de la mesure. Le signal s'adressait aux autres et ne concernait que moi. »

[Conviction délirante à mécanisme
Hallucinatoire et à base interprétative]

6. « Tous les gens du village sont au courant, donc on m'a mis aussi quelque chose dans le ventre. Je me suis endormie encore plus profondément, je n'arrivais pas à me réveiller. J'ai réalisé le soir que ce chapeau devait présenter : « une mesure pour moi. » Qu'est-ce que cette mesure ? Je ne sais pas... une drogue ou un appareil enregistreur. Car depuis ce jour-là, je ne vis plus de la même façon... Poids sur le ventre... je voudrais être examinée pour être sûr qu'il n'y ait rien. »

[Syndrome hypocondriaque avec cenesthopathies
et xénopathies. Certitude absolue et inébranlable
basée sur l'interprétation
des signes et des signaux]

J'abrège : vous retrouverez ici tous les phénomènes élémentaires, anidéiques qui constituent ce que Clérambault avait finement et fermement repéré sous le vocable d'automatisme mental voire même de syndrome grand S (déjà !).

Ce faisceau d'éléments « séméiologiques » convergeant sur une personne adaptée, non quérulente, à l'affectivité non perturbée... finit par se focaliser en un point spécifique du discours médical : psychose hallucinatoire chronique (P.H.C.) définie dans la nosographie psychiatrique française classique et moderne, comme « une psychose délirante chronique basée sur le syndrome d'automatisme mental qui en constitue le noyau et dont la superstructure délirante constitue une idéation surajoutée... Ce délire se développe souvent (toujours, disait Clérambault) hors de toute prédisposition caractérielle ou affective de type paranoïaque. » En écho nosographique revient ce texte de Kraepelin traduit en son temps par Jacques Lacan : « La psychose paranoïaque est un groupe de délires chroniques caractérisé par le développement insidieux, sous la dépendance des causes internes et selon une évolution continue, d'yn système délirant, durable et impossible à ébranler qui s'instaure avec une conservation complète de la clarté, de l'ordre dans la pensée, dans le vouloir et l'action. »

Mais un écho n'est pas simplement phénomène de réflexion du son par un obstacle qui le répercute. C'est aussi le lieu où se produit ce phénomène. Nous voilà ramenés à la lettre de mort. Qui parle et de quelle place dans la chaîne signifiante ? L'écoute d'Augustine a pris place dans l'institution médicale, plus spécifiquement psychiatrique. C'est un réel à ne pas occulter. Ce réel produit des effets qui laissent trace, qui inscrivent doublement le patient : dans son corps (thérapeutique neuroleptique puisqu'il *a* une psychose hallucinatoire chronique), dans des écrits (il doit *avoir*, puis *être* un dossier). Aussi le dossier est retrouvé après une minutieuse enquête : il date de 1965, il contient les propos proférés par Augustine à l'époque et qui sont identiques à ceux que je vous ai rapportés plus haut, enfin, il conclut : malade de cinquante ans présentant depuis cinq ans une P.H.C. traitée depuis deux ans et demi par(...). Amélioration au cours de l'hospitalisation. Sort ce jour. » Ce dossier s'épaissit au cours des ans, mais le discours délirant et médical est identique ; et par conséquent le traitement ?

Je dois préciser qu'Augustine n'a pas été soignée uniquement par des psychiatres, mais aussi des psychanalystes et des psychothérapeutes. Leur pratique n'est pas en cause mais deux points m'ont permis d'accrocher un transfert et une écoute analytique débouchant sur une intervention possible et signifiante ; ces deux points sont : que je m'y sois colleté ; l'existence de cette lettre et la volonté de mort.

Alors me dira-t-on, y avait-il une demande ? Non. Si ce n'est une parole médicale figée qui ne faisait qu'épingler les « symptômes ». Je reprends ici les mots de Marcel Czermak concernant la question de la demande du psychotique : « Je pense que pour s'intéresser aux psychotiques, il faut soi-même être demandeur de quelque chose et aller y voir. L'expérience nous montre souvent qu'il n'a rien demandé et qu'on y est allé y voir, et puis on a causé, et puis que parfois il y a des effets[5]. »

Bref, « on a causé », mais au pied de cette lettre. Je m'explique : Augustine s'est présenté comme psychotique et je m'y suis « colleté ». J'ai écouté les propos délirants en les entendant pour ce qu'ils représentaient : la réalité vécue, soit : son discours commun. Dès les premiers entretiens, des lignes de force dans le délire me sont apparues, qui sous-tendaient une structure. Et d'entrée de jeu un transfert s'est instauré puisque je reconnaissais un statut à Augustine. Elle ne m'a jamais intégré à son délire ; elle m'a situé à une certaine place. Banalité évidente qui m'a posé question. Pendant un mois, Augustine a tenu un discours dont je vous ai rapporté quelques fragments. Et le cercle s'est vite bouclé. J'étais coincé avec un délire systématisé, qui ne s'était pas modifié depuis quinze ans ; et dans une bonne relation transférentielle. J'ai décidé, pour avancer les choses, que la lettre (qui m'était apparue d'emblée signifiante) était la seule inscription réelle d'un sujet psychotique. Inscription au double sens : des mots ; de l'écrit (considéré comme un trace ultime).

Me rappelant ce que Jacques Lacan enseigna en son temps : « Il faut donc que dans la conception de Freud la fonction de l'imaginaire ne soit pas la fonction de l'irréel. Sans quoi on ne verrait pas pourquoi il refuserait au psychotique l'accès de l'imaginaire(...) Quand le psychotique reconstruit son monde, qu'est-ce qui est d'abord investi ?(...) Ce sont les mots. Vous ne pouvez pas ne pas reconnaître là la catégorie du symbolique(...) Nous verrons que ce pourrait être dans un irréel symbolique ou un symbolique marqué d'irréel que se situe la structure signe du psychotique. La fonction de l'imaginaire est tout à fait ailleurs[6]. »

Aussi suis-je intervenu dans le réel d'Augustine avec les mots écrits par elle. Au cours de cette séance j'ai confronté Augustine avec cette trace. Séance pénible et difficile puisqu'elle pleura longtemps avant de se prononcer sur les termes de la lettre. Plusieurs signifiants se sont dévoilés. Par exemple : le mot CHAMADJIAN ; elle dit que c'est le nom d'un dignitaire du clergé arménien à qui elle avait demandé assistance au début des hallucinations. Mais elle avait été très vite éconduite et donc déçue. Prononcé correctement par Augustine, CHAMADJIAN signifie en langue turque, mais assimilé en arménien : « originaire de la boue » (*tchamour* : « boue »; *djian* : « de »).

Les séances suivantes ont abouti à décoder littéralement la lettre, puis un véritable travail analytique a pu s'articuler pendant des mois. Il m'est apparu qu'Augustine n'avait pas pu prendre la grand'route et s'était égarée sur les chemins vicinaux.

Il est hors de mon propos de restituer toutes les étapes de cette écoute analytique. Mais je pose la question de la pertinence ou non chez des psychotiques de travailler sur leur réalité : une trace, un écrit, une mutilation, un suicide. Ceci sans dénier les articulations théoriques, posées par Jacques Lacan. Après tout, les *Mémoires d'un névropathe* sont un écrit sans lequel nous ne pourrions déchiffrer à la suite de Freud et de Jacques Lacan des concepts fondamentaux structurels.

Le signifiant CHAMADJIAN a été promoteur d'autres signifiants qui articulent une chaîne désirante où l'Oedipe a trouvé ou non, une place telle que le déclenchement de la psychose se situe plus de quarante ans après la mise en place des éléments d'un système psychotique. Remontant la chaîne signifiante à partir de CHAMADJIAN on peut repérer comment s'est manifesté la forclusion du signifiant du nom du père. Augustine a vécu la situation : *mère/phallus/enfant*, sous le registre de la transformation de la mère symbolique en mère réelle (problématique du don[7]).

Au cours de ce long travail analytique elle découvre le discours de la mère qui rendait le père responsable des massacres des Arméniens par les Turcs. « Il » avait été incapable de résister à ce génocide et avait décidé de la survie en France. Augustine a sept ans. La mère vit son origine arménienne comme un malheur que le mari n'a pas su empêcher et dont il est responsable. Ce signifiant du nom-du-père est forclos et ne joue pas dans la relation mère-fille. Cependant le géniteur a une autorité dans le quotidien, il pose des interdits, impose les traditions culturelles arméniennes. Augustine vit ainsi entre la dénégation du fait arménien et la quotidienneté de ce fait. C'est ainsi qu'elle veut effacer tout ce qui est signifiant « arménien » qui représente le géniteur dans la réalité familiale que sa mère et elle subissent. Elle veut effacer sur la tombe le nom CHAMADJIAN, elle veut que son fils ou ce qu'il en reste meure sans enfant et soit mis en tombe. Les massacres vécus dans la réalité réapparaissent à soixante-cinq ans dans la malédiction qu'elle profère à l'encontre de ses persécuteurs qui sont une branche de l'organisation de stupéfiants, branche française et *incognito* (refus d'une identité arménienne). Et tout est en place à quinze ans lorsque le géniteur impose la rupture avec le fiancé corse « car tous les Corses trafiquent dans la drogue ; car il faut que tu épouses un

Arménien. » La lettre commence ainsi : « Dès quinze ans... cruelle, dépouillée... »

La mère décède en 1955, année où le mari imposé transmet à Augustine la syphilis. C'est le début des hallucinations. La parole du géniteur revient dans le réel sous forme hallucinatoire. Enfin si elle tente de mourir en 1975 : c'est parce que le fils a quarante ans (âge d'Augustine à la mort de son propre géniteur). C'est seulement alors qu'elle s'autorise à mourir. Mais elle laisse la lettre pour que le monde sache qu'elle n'est pas folle ; qu'elle n'est pas lâche (comme le géniteur).

Cette irruption du symbolique dans le réel est bien analysée par Augustine de même que l'articulation entre son désir et l'interdiction prononcée par le géniteur, lorsqu'elle dit après plusieurs mois :

« Ils m'ont choisie parce que je longeais la Préfecture pour aller tous les jours à l'atelier. A l'âge de quinze ans je fréquentais un jeune Corse et il n'est plus venu me voir (sur l'intervention du père). Ses copains disaient : il t'aime mais c'est un secret. Ils ont dû le contacter et lui dire. Ils m'ont choisie parce que je n'y comprenais rien et que je ne doutais de rien. Il y a trois raisons :

1) « Ils m'ont prise parce que je suis Arménienne et que je n'ai pas de consulat. Si j'avais eu une ambassade, ils n'auraient pas permis qu'on m'exploite. C'est parce que je n'ai pas de pays ;

2) « Parce que je longeais la Préfecture, où il y a le service des étrangers, et l'Organisation était là à scruter pour guetter quelqu'un ;

3) « Il y a une autre raison plus confidentielle... Il y avait une place ronde dans le tramway, et à cette époque ils appuyaient leur sexe contre ma jambe. C'est une preuve que je suis gentille et que je ne m'écarterai pas. Donc, plus tard, ils pourraient se servir de moi. Plus d'une fois j'ai pensé à mettre une épingle pour qu'ils se piquent, mais je ne l'ai pas fait. Si je l'avais fait, j'aurais sauvé ma peau. »

Les hallucinations et le délire s'arrêtent ce jour.

*

Le second cas dit de P.H.C. concerne une jeune femme de trente-cinq ans, finlandaise mais vivant en France depuis dix-huit ans. Elle s'y est mariée et a deux enfants. Depuis cinq ans elle fait régulièrement une à deux fois par ans des bouffées délirantes. Elle était totalement mutique, hallucinée avec « attitude d'écoute : et comportement schizophrénique type.

J'entre dans la chambre et pour la première fois depuis deux mois elle parle sur un ton très agressif, dans une langue que je reconnais être du Finlandais. Je lui réponds dans un Finlandais approximatif : « Ne soyez pas inquiète. Si vous voulez je m'en vais. » Et je m'exécute. Peu de temps après elle me fait demander (en français). Elle précise qu'elle veut sortir et être suivie par moi en consultation externe. C'est au cours d'une de ces séances qu'elle m'explique ce qui s'est passé.

Depuis des mois elle entendait des voix féminines exclusivement et en Finlandais. Tout bruit se transformait en voix finlandaises. Lorsqu'elle m'a invectivé dans sa langue maternelle, elle a été surprise d'entendre du Finlandais provenant de l'extérieur, et d'un extérieur qui avait visage humain. Elle dit être restée perplexe plusieurs jours. Puis elle a *déduit logiquement* qu'il pouvait donc exister deux sources d'émissions sonores en Finlandais : 1) les voix, les bruits ; 2) un autre ; et par là-même elle a conclu que les voix entendues provenaient d'elle-même et non du monde extérieur. Bref, en quelques séances : elle m'a expliqué, dans une véritable analyse lacanienne, l'origine et le dynamisme des hallucinations. Dans ce cas aussi, j'étais dans la position de l'autre non-imaginaire, et le transfert a pu se réaliser.

Du travail analytique sont ressortis quelques signifiants clefs : son prénom est LOUHISA (qui vient de LOUHI personnage central du KALEVALA, épopée millénaire finlandaise). Durant toute la période hallucinatoire elle disait être KYLLIKI (héroïne du KALEVALA, jeune vierge raptée par un jeune guerrier, qui lui-même renvoie à une sorte de père originaire : le point commun est la désinence : MINEN qui signifie « le cap »). Son nom de jeune fille, et donc le nom du père signifie « le cap qui avance sur l'eau. »

Elle rapporte un rêve où elle est au bord d'un fjord, en présence de la mère. Elle veut s'en approcher : la mère s'envole d'abord par ascension verticale, puis se transforme en grand oiseau qui survole le cap du fjord. A cette séance elle dit qu'elle a toujours tenu en horreur son nom, et que très jeune son fantasme était de s'appeler du nom de sa mère (qui signifie « l'eau du genre féminin »). Elle précise aussi que les voix qu'elle

entendait étaient toutes reconnaissables, exclusivement féminines et de la lignée maternelle.

Par la suite elle rapporte une expérience homosexuelle avec sa cousine à l'âge de huit ans. Seules dans un grenier elles lisaient le KALEVALA en s'identifiant aux héroïnes éthérées qui devaient dans l'épopée, rester toujours vierges.

Deux mois avant l'actuel épisode aigü elle est retournée en Finlande, a dormi avec sa cousine. Toutes deux étaient gênées, et à 4 heures du matin elle est sorti dans la nature, errant pendant des heures. Lorsqu'on l'a retrouvé elle disait être KILLIKI.

J'arrête ici le rapport du cas. Je me pose la question de mon intervention en Finlandais et de sa signification comme pour la lettre d'Augustine.

*

Mon troisième point est une question sur la spécificité *clinique* des psychoses. Dans deux cas, le schéma lacanien est applicable. Il a permis l'écoute et le travail analytique : 1) Notion de symbolisme marqué d'irréel et d'irréel dans un symbolique ; 2) l'appel sur la jouissance et la carence du signifiant du nom du père. D'où non accès au phallicisme ; 3) le mode de connaissance paranoïaque concernant tous les individus et ponctuant une phase du stade du miroir ; 4) la déhiscence propre au symbolique du psychotique. Je me réfère ici à la notion de lien positionnel du signifiant dans la métaphore et à la notion de transfert de signifié.

Mais Jacques Lacan précise dans ce même séminaire qu'il y a déjà un symbolique avant l'avènement de l'individu, et que ce symbolique chez le psychotique est à dissocier du symbolisme. C'est un « symbolique in-compris. »

Il me semble indubitable que toute psychose s'élabore selon l'analyse produite par Lacan sur la psychose paranoïaque. Mais dans les cas dits de P.H.C. je me demande si l'on peut parler de paranoïa. Déjà Clérambault insistait sur l'absence de « personnalité paranoïaque ». Ma pratique de ces cas dits de P.H.C. m'amène à ouvrir la question sur la différence clinique, analytique, dans ses manifestations entre psychose paranoïaque et paraphrénie freudienne et lacanienne. Même si tout mécanisme hallucinatoire se réfère sans discussions possibles au séminaire de 1955 et à la « Question Préliminaire à tout traitement possible de la Psychose. »

Pour conclure : Comment aborder les cas cliniques à partir de la réalité psychotique quotidienne sans qu'un schéma psychanalytique théorique ne vienne occulter dans un premier temps ? Tout semble se passer comme si nous substituions à la nosographie psychiatrique une grille psychanalytique. Est-il la peine de rappeler que le réel c'est l'impossible à supporter ?

Nous retrouvons ici la phrase de Jacques Lacan : « Quand on est déçu on a toujours tort. Il ne faut jamais être déçu des réponses qu'on reçoit, puisque si on l'est, c'est merveilleux. Ça prouve que c'était une vraie réponse, c'est-à-dire ce qu'on n'attendait justement pas. »

NOTES

1. AJAR (Emile), « Gros Câlin », Mercure de France, 1976.

2. *Petit Robert*.

3. DELEUZE (Gilles) et GUATTARI (Félix), *L'Anti-Oedipe*, Paris, Minuit, 1971.

4. EY (Henri), *Manuel de psychiatrie*, Masson, 1974, p. 512.

5. LETTRES DE L'E.F.P., n° 18, p. 130.

6. LACAN (Jacques) : *Séminaire I*, Paris, Seuil, p. 134-135.

RENÉ LEW

TEMPS ET PSYCHOSE

INCORPORATION DU PÈRE VERSUS FORCLUSION DE LA MÉTONYMIE DU UN

Je partirai de la reprise à mon compte d'un fantasme obsessionnel : avaler un temps, c'est s'incorporer la mort.

Et je propose dès l'abord, afin d'y fixer les idées, que la psychose dépend de l'inefficace d'un effet métonymique pour le sujet, lequel effet est une donnée du temps. Il s'agira donc, dans ce que je vais dire d'éclaircir à cet égard la position subjective du psychotique.

Question de temps : je démarrerai avec Benveniste[1], en passant outre son vocabulaire par trop psychologique. Il différencie le temps subjectif, c'est-à-dire linguistique, du temps physique et du temps chronique, événementiel. C'est par la langue que se manifeste l'expérience humaine du temps organiquement lié à l'exercice de la parole, [et défini et ordonné] comme fonction du discours ». Son centre se situe « dans le présent de l'instance de parole, [...présent] par nature implicite dans le langage ». « L'acte de parole est nécessairement individuel », mais « la temporalité qui est mienne quand elle ordonne mon discours est d'emblée acceptée comme sienne par mon interlocuteur. » De ce point de vue, il n'existe donc pas de « subjectivité solipsiste ». Le temps « d'unipersonnel qu'il devait être [est rendu] omnipersonnel ». Il s'en dégage donc une « translocation temporelle » objectivant le *je* et le *maintenant* « qui ont chaque fois un référent unique dans l'instance du discours et qui ne l'ont que là. » C'est-à-dire que, lorsqu'est nécessaire l'utilisation de « la graduation du temps chronique », « le discours sort de son plan propre ». Ce qui laisse apparaître la différence fondamentale entre le temps chronique, qui segmente la *continuité* grâce en particulier à la mensuration, et le temps de la parole et du discours.

Il est donc admissible de dire que l'acte de parole pose l'existence du sujet à l'égard d'un autre, en tant que *Vorhandensein*, présence, terme freudien. C'est la qualité princeps du temps dans le langage. L'implication, qui en ressort, est que cette présentification ordonne un « consensus » entre deux parlants : le temps, fonction fondamentale du transfert. S'ensuit une rupture de la continuité temporelle telle que le temps est extérieur à soi-même. Ce n'est que de cette extériorité que peut se poser le *je*. Autrement dit, ce que met en évidence la centralisation du temps linguistique dans le présent, c'est qu'il organise une communauté temporelle entre locuteurs, grâce à leur contact dans un ensemble que constitue leur discours commun et respectif, c'est-à-dire au sens étymologique de communiquer : communier *(communicare)*, « relation primordiale » dit Benveniste.

Ce *présent* est un temps unique à partir duquel on infère passé et avenir, mémoire et prospection. « Ce présent, qui se déplace avec le progrès du discours tout en demeurant présent », a toute les qualités de l'*Unaire* : implicite, constant dans la parole, opposé au *tout* du temps dans sa totalité (qui ne peut s'inclure à soi-même), c'est la limite même du temps : le temps en tant qu'il n'est pas *tout*, en tant que le présent y fonctionne comme *pas-tout*. C'est cette présence unaire qui, à l'occasion, est dite divine. C'est aussi en cela que tout transfert est mise en acte par la parole de la *Zeitlosigkeit* [2] de l'inconscient, hors-temps.

Le présent en tant qu'unaire, et devenu signifiant es-qualité comme *Vorhandensein*, c'est la substance jouissante dont parle Lacan[3], la jouissance de l'être, comme fonction de *lalangue*. Elle est bien une limite à l'égard de l'éternité et constamment contingente, jouissance présente. Avec l'événement de la parole, donc du présent, se promeut le S_1 et le grand Φ, qui cessent de ne pas s'écrire. Tous signifiants maîtres établis dans *lalangue* et absents directement du langage[4].

Question de langage, je dirai que la prose est constitutive du discours trivial, même s'il se présente qu'on la parle sans le savoir ; c'est le langage du réalisme : il est centré sur le référent, dit Jakobson, et non pas sur le signe. Ce qui explique que la prose « se meut essentiellement dans les rapports de contiguité[5] », caractéristiques de la métonymie, en ce que celle-ci s'établit avant

tout comme prédicative : un sujet en est toutjours inféré, à partir du trou qu'organise le *je* dans le discours.

C'est tout le sens de la *Verschiebung*, du déplacement, du virement au sens de Lacan[6], qui, en tant qu'effet du langage, implique, du fait de la pression syntagmatique récurrentielle, une question des origines : la question d'un temps préhistorique, *Urzeit* du sujet.

Je traiterai donc des rapports normatifs de la métonymie ; en quelque sorte : en quoi elle autorise l'épreuve de réalité, principalement comme rapport de temps. A l'opposé j'en vérifierai son échec dans la psychose : tenant alors en conclusion pour établi que la psychose ne se constitue que *sur la base* d'une forclusion, *Verwerfung* de la métonymie en son fondement signifiant unaire.

C'est bien à se poser la question de l'origine que Freud évolue dans *Totem et Tabou*, et jusqu'à conclure : *« Im Anfang war die Tat »*. Au commencement était l'acte. Solution du moment au vieux dilemme de la pensée et de l'acte. Encore faut-il considérer que cet acte là, chez Freud, est référé à sa connotation dans le texte : c'est *die Untat*, le crime. Et Lacan reprend ça : au commencement était la parole, *das Wort*[7], qui seule réarticule dans le symbolique ce qui *une fois* a eu un effet de présence.

Autrement dit : qu'est-ce qui fonctionne *de fait (in der Tat)* dans ce que Freud nomme « réalité psychique », l'appareil permettant de faire le joint entre ce à quoi on peut accéder en fait d'inconscient et la matérialité du meurtre du père originaire ? Quelle est la transmission, *Ubertragung* ? Double question, peut-être mieux formulée dans le mot du poète que cite Freud[8] : « Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder. » C'est-à-dire : quel est le fait ? Et comment ça se transmet de telle façon qu'un sujet se l'approprie ?

Ce qu'on en sait, après Freud, c'est que ça concerne les pères, donc *le* père, là où précisément il n'est pas réductible à un père. Le langage désigne la qualité du père comme père. Qu'est-ce à dire, puisque ça ne se représente pas, puisque malgré tout, il y a une rupture entre la copulation des gamètes et la naissance ? On a donc affaire à un *changement de forme*[9]. A suivre Freud[10], le totem ne peut être consommé (genossen) qu'au risque pour le sujet de se manger soi-même, puisque ce dernier est conçu par l'esprit supporté par ce totem. C'est l'*identification* au totem qui prévaut sous ses deux faces : 1) donc ne jamais se manger ; 2) sauf cérémoniellement lors du repas de fête, afin d'accroître l'identification. C'est alors dans le procès même d'identification que se situe la rupture conceptionnelle : la paternité dans son abstraction (les esprits des ancêtres) prévaut comme démenti, *Verleugnung*[11] de la paternité immédiate. L'animisme tient là sa fonction : le rapport au corps ne s'établit que par l'âme[12], c'est bien connu.

Le démenti a sa contrepartie : la projection, qui est le résultat du déplacement de la paternité sur le totem, ou l'animal en cas de zoophobie. Cette *Verschiebung*[13] est le résultat de l'énamoration *(Verliebheit)*, hainamoration dit Lacan, qui lie le sujet au père. C'est-à-dire le complexe d'Oedipe et ce qu'il suscite d'angoisse de castration. L'appareil psychique est le complexe d'Oedipe et c'est le Nom-du-père, dit Lacan[14].

Le rapport de la castration et de la mort, qui pose la question du devenir-être, est mis en évidence, à partir du repas totémique, dans l'hypothèse du meurtre du père originaire. La commensalité de ce repas renforce l'identification des sujets entre eux et avec le totem[15] : c'est la vie *(das heilige Leben)* qui est ainsi assimilée *(in sich aufgenommen)*. *Aufnehmen*, mot à sens multiples, c'est tout autant accueillir physiquement que saisir intellectuellement. On voit là le nœud du mécanisme langagier dont les métaphores sont multiples : les sujets assimilent leur ex-sistence 1) l'un vis-à-vis de l'autre (commensalité identificatoire), 2) vis-à-vis du bien commun : le père, disparu dès l'origine, donc comme tel éternel en tant que père originaire. Qui plus est, père assassiné et mangé. Ce manger-là, c'est beaucoup moins fréquemment *essen* que *geniessen* : manger et boire, le consommer donc, en un mot en *jouir* (comme d'un bien). Le père n'est potable qu'es qualité. Saint-Paul n'en dit rien d'autre[16]. Jouir du père c'est s'assimiler sa qualité. Mais quelle est-elle ?

Les membres du clan qui absorbent ainsi leur totem sont désignés en allemand par cette qualité communautaire même[17] : die *Clangenossen*, « se sacralisent » : *heiligen sich durch den Genuss des Totem*. Il s'agit de s'assimiler la qualité : c'est une identification-jouissance par consommation (consommation de l'acte de tuer et de l'acte de manger : l'équivoque française sur consommer convient bien), consommation et appropriation *(sich eignen)*.

Le cercle se boucle : là où il n'était pas possible d'obéir (quant à se passer des femmes du vivant du père), il devient après coup *(nachträglich)* nécessaire[18] d'obéir aux données de l'acte propre qui a porté appropriation de la qualité du

propre, c'est-à-dire d'avoir déterminé que je puisse être, dans l'illusion d'être en propre, sujet de mon acte. L'obéissance dans l'après-coup ordonne la jouissance : jouissance du père, d'autant plus efficace et démêlée de toute équivoque qu'elle s'accompagne de l'interdit de l'inceste, sous l'aspect de la *Versagung* par les fils eux-mêmes des femmes qu'ils ont ainsi libérées. Auto-frustration, ou mieux : dans la jouissance du père, s'organise le *dédit* de ce qui l'a causée. Pour jouir du père il ne faut pas de confusion avec jouir de la mère. Où transparaît le « statut de la jouissance comme insatisfaction ».

Tout cela, c'est Freud textuellement. Avec cette note particulière, que c'est du corps du père qu'il s'agit de jouir en qualité ; le totem, l'ersatz du père c'est la substance *(Substanz) de la qualité : peu importe la forme, on ne retient que le fait qu'elle change, et peu importe la matière. On n'est là que dans le change de forme*, la question ne tenant qu'au *Kinship* : faire partie d'une substance commune, collective *(gemeinsame Substanz)*[19] ; la collectivisation ne se fait que dans le partage et l'absorption. Façon de *aufheben* le singulier dans le collectif dans l'acte même de ce partage. Parti pris synecdochique bien connu.

Pour que ça vive en chacun (et que chacun vive sa vie psychique, disons) il faut que ça ait disparu comme tel, que ce soit mort et absorbé par chacun. On aura reconnu au passage : *Wo es war, soll ich werden*, traduisible par : *Faut le temps-de se faire-à être*[20]. L'acte établit la métonymie ou plutôt la métonymie se métaphorise dans l'acte (meurtre et incorporation) en établissant contact *(Berührung)*, contigüité, contagiosité, connexion. Le contact (l'attouchement) est le commencement de l'empire sur les gens ou les choses[21], dit Freud.

Autrement dit, la métonymie constitue la part active du devenir-conscient et essentiellement donc sous la forme de la conscience de la faute, conscience coupable *(Schuldbewusstsein)*. L'aspect moral de la conscience *(das Gewissen)* est le plus souvent indiscernable de la prise de connaissance, prise de conscience *(das Bewusstsein)*[22], au sens de ce qui échappe à l'inconscient. Dans cette conscience coupable, continue d'opérer, comme angoisse *(Gewissenangst)*, le fait même qu'il y a eu refoulement de la faute : et le refoulement opère comme perception du rejet de désirs. *Gewissen ist die innere Wahrnehmung von der Verwerfung bestimmter in uns bestehender Wunschregungen.* « La conscience est la perception interne du rejet de motions de désir fortement ancrées en nous. » Le désir ne se maintient plus dans l'angoisse qu'en tant qu'ayant subi un rejet, dépendant d'une condamnation intérieure, c'est-à-dire intériorisée *(innere Verurteilung)*, même si l'origine n'en est plus connue *(nach seiner Herkunft unbekannt)*. Et c'est précisément cet inconnu qui se maintient dans l'angoisse comme trace du rejet, redoublé de l'inconnu concernant les motifs du rejet[22]. L'interdit, le prohibé, se prolonge comme inconnu et inconscient *(etwas unbekannt und unbewusst)*. C'est le déplacement *(die Verschiebung)* sur quelque chose d'acceptable qui en particulier autorise le refoulement[23].

Voilà, rappelé pour mémoire, l'intérêt logique de *Totem et Tabou* quant à la névrose. Sous la métaphore de l'*Einverleibung*[24], de l'incorporation du père c'est à la fois au lien métonymique à lui comme disparu (effet de temps : il est présent *in absentia* ; effet logique : le Un s'identifie au zéro) et par là aussi au lien au collectif comme extension de la signifiance dans le symbolique, qu'on a affaire. *C'est la métonymie du Un qui autorise l'action de la métaphore du nom.* L'on passe donc de la prohibition, via le meurtre du père et sa consommation, à l'appartenance à un ensemble *(die Zusammengehörigkeit)*[25] et ce grâce à la métaphore du nom : on peut s'assurer d'une personne en sachant son nom, dit Freud. Le cannibalisme tient à cet ordre d'idées métonymiques : en tant que « motivation sublimante » *(sublimere Motivierung)*[26]. Et Freud d'insister plus d'une fois sur le contact *(Berührung)* comme moyen de connexion *(Zusammenhang)*, surtout s'il est significatif *(bedeutungsvoll)*, même s'il est unique *(einmalig)*, et même s'il a cessé *(aufgehoben)*.

Arrêtons-nous en parenthèse sur quelques précisions philosophiques. Die *Verschiebung*, c'est le déplacement et plus exactement à l'occasion le virement[27] de valeur dans l'inconscient, banque du refoulé. En témoigne la *Wertverschiebung* à la fin du texte sur l'*Ichspaltung*[28].

Les assonances sont nombreuses chez Freud :

– *der Genuss*, la fruition, la jouissance ; *geniessen*, jouir, peu loin de *Clangenossen*, les membres du clan ;

– dans le même ordre d'idées : *die Versöhnung*, la réconciliation (de ces membres entre eux) est proche de *die Söhne*, les frères ;

– *die Tat*, le fait, l'acte, n'est guère loin de *der Tote*, le mort, *töten*, tuer, et aussi de *Totem*, en se souvenant que *der Tate*, en yiddisch c'est le père : on voit la suite associative :

– *der Leib* n'est pas *der Körper*. Der *Körper*

est le corps anatomique, physique, mathématique, mesurable ; der *Leib*, c'est le corps vif opposé au cadavre, c'est le corps d'usage, le ventre, c'est le corps dans son unité. Die *Verkörperung* c'est la personnification, l'incarnation (sens métaphorique). Die *Einverleibung*, c'est l'incorporation, l'intégration, l'annexion (sens métonymique).

Reprenons. L'incorporation du père c'est le « point où le symbolique prend corps[29] », grâce à l'appropriation du signifiant unaire par des sujets en devenir. Pas étonnant que ce soit une fonction du collectif, puisque ce qui s'incorpore c'est, à suivre Freud, le *Repräsentanz* et non la *Vorstellung*. La représentance, c'est bien la fonction métonymique, unaire, qui fonde après coup le signifiant binaire et la représentation, d'où s'articulent les sujets. Et Lacan de dire[30] :

> « Je reviens d'abord au corps du symbolique qu'il faut entendre comme de nulle métaphore. A preuve que rien que lui n'isole le corps à prendre au sens naïf, soit celui dont l'être qui s'en soutient ne sait pas que c'est le langage qui le lui décerne, au point qu'il n'y serait pas, faute d'en pouvoir parler.
>
> « Le premier corps fait le second de s'y incorporer.
>
> « D'où l'incorporel qui reste marquer le premier, du temps d'après son incorporation. Rendons justice aux stoïciens d'avoir su de ce terme : l'incorporel, signer en quoi le symbolique tient au corps. »

Le père originaire doit donc être anéanti pour qu'il subsiste en tant qu'incorporel : nul choix, il doit être consommé.

*

Dans cette jouissance première, le sujet se produit comme coupure : d'être avant tout dans la représentance (unaire) puis jusqu'à être représenté d'un signifiant auprès d'un autre. C'est le déplacement du réel au symbolique[31]. Cette jouissance phallique n'est pas d'emblée jouissance du corps de l'Autre qui le symbolise, mais tout d'abord jouissance du corps de l'Un, si je puis dire : de l'Un corporisé dans le père. Il faut qu'il y en ait *au-moins-un* (le père originaire) qui dise non à l'égard de la jouissance de l'Autre (les femmes) pour que « quelque Tout puisse se dire »[32]. Autrement dit, il faut qu'un temps ex-siste à *lalangue*, sachant que le présent unaire ne dépend que de *lalangue*. Le maintien de cet *au-moins-un*, comme père incorporé, et donc toujours-déjà annulé et présent, organise la fonction du tout et du *pas-tout* (la présence en tant que telle). Le *pas-tout* est à la limite du tout : le désir est dédit. C'est à une *Versagung* de la fonction paternelle incorporée dans chacun et telle qu'il l'avait désirée qu'on assiste maintenant à l'égard des femmes libérées de l'*Urvater*. « Il y a, quant au *pas-tout*, de la prohibition », dit J.-C. Milner[33] à propos de l'interdit de l'inceste.

On voit là le principe de la division du sujet dans la jouissance : à partir de Un, ordonnant le rapport de *lalangue* au corps, il ne peut que s'adresser, à l'Autre dans le langage. Syntagmes et paradigmes s'organisent ainsi, métonymie et métaphore, la voix et le regard, objets *a*.

Dans « l'Instance de la lettre dans l'inconscient », Lacan symbolise[34] par : $f(S...S')$ $S \cong S(-)s$ « la structure métonymique, indiquant que c'est la connexion du signifiant au signifiant, qui permet l'élision par quoi le signifiant installe le manque de l'être dans la relation d'objet, en se servant de la valeur de renvoi de la signification pour l'investir du désir visant ce manque qu'il supporte ». En cette place s'articule l'objet *a* dont Lacan a dit[35] qu'il thétise la fonction de la hâte.

Référence au *temps logique*. On connaît le sophisme et ses trois temps : l'instant du regard, le temps pour comprendre, et le moment de conclure, associés à deux motions suspendues, où l'intérêt se porte sur la valeur subjective, assertive de la conclusion : chaque *je* s'isole par un battement de temps mais au sein d'une logique collective. Par comparaison avec *Totem et Tabou*, il s'agit dans le sophisme d'une véritable commensalité où s'identifie, dans l'ensemble et grâce à sa cohérence, la valeur de chaque sujet. « Si dans cette course à la vérité, on n'est que seul, si l'on n'est tous, à toucher au vrai, aucun n'y touche pourtant sinon par les autres[36]. » Chacun mange du temps commun. Chacun est l'enjeu de la pensée des deux autres : leur objet *a*, sous leur regard. Chacun y ayant la même fonction, le ternaire se réduit à $Un + a$[37]. Et Lacan conclut sur « l'assertion subjectivante anticipante », à savoir comme suit :

> 1) *un homme sait ce qui n'est pas un homme ;*
> 2) *Les hommes se reconnaissent entre eux pour être des hommes ;*

3) *Je m'affirme être un homme, de peur d'être convaincu par les hommes de n'être pas un homme.*

« Mouvement qui donne la forme logique de toute assimilation « humaine », en tant précisément qu'elle se pose comme assimilatrice d'une barbarie, et qui pourtant réserve la détermination essentielle du « je »... »

*

Rejoignons donc à cet égard la fonction de l'Idéal. L'énamoration, la *Verliebheit* pour le père, se constitue à partir de la nostalgie de l'amour lié au désir *(die Sehnsucht*[39]*)* qu'ouvre son absence. Où l'on voit donc que cet amour nostalgique est déjà un effet de temps. C'est dans le passage au collectif que s'organise en prototype, en modèle *(Vorbild)*, la métaphorisation comme interdit et censure de ce qui a été, le temps précédent, métonymie (incorporation du Un). La conséquence en est l'incarnation *(Verkörperung)* de l'interdit dans la conscience morale dont parle Freud[40]. L'idéal du moi fonctionne donc comme instance de censure, autrement dit une butée du temps sur le regard (métaphorique donc). Ce qui renvoie à chacun des narcissismes, en répondant à la question de Freud[41] : « D'où provient en fin de compte, dans la vie psychique, cette contrainte de sortir des frontières du narcissisme et de placer la libido sur les objets ? »

Si le sujet n'est pas fou, si une *Verliebheit* est possible, permettant de parer au pas-de-rapport-sexuel, c'est qu'il y a eu un temps, comme présent, mise-en-acte, qui s'est métonymisé comme Un dans le sujet sous la métaphore du meurtre originaire et du nom-du-père. Un monde non psychotique ne s'organise que de là : dans la rupture du langage à lalangue et la dialectisation par le sujet de la triplicité (a, Un, A).

Le désir ne se soutient que de ce qui peut être retrouvé, parce que uniquement impliqué : le Un, comme présence constante, ce qu'on sait correspondre à la pulsion.

Dans *Totem et Tabou* on l'a vu[42], Freud dit que le désir ne se maintient dans l'angoisse qu'en tant qu'ayant subi un rejet *(die Verwerfung)* dépendant d'une condamnation intérieure. D'où cette question : quel est le rejet fondamental qui inaugure la *psychose* et par quels effets se maintient-il présent ?

Répondant à J. Hyppolite à propos de *la Verneinung*, Lacan réinvente la *forclusion*. L'on n'est pas sans savoir que l'Homme aux Loups se soustrait à la *Verurteilung* que suppose la castration et qu'il en est « aussi bien que si (la castration) n'avait jamais existé ». Qu'est-ce à dire, si ce n'est que l'ex-sistence du Un vis-à-vis de l'inconscient, qui est conçu de *Verdrängung*, de refoulement, n'a pu se réaliser, et que le sujet n'a pu métonymiser ce Un en tuant le père et par là accéder à la métaphore du nom? La forclusion de la métonymie du Un constitue donc ce qui s'oppose dans la psychose à la *Bejahung* primaire[43]. Il faut s'attribuer le père pour venir à ex-sister, pour vivre dans la réalité, c'est-à-dire être en mesure (c'est le mot juste) de retrouver autrement qu'hallucinatoirement l'objet qui a été *une fois* perçu.

Et reprenant l'hallucination du *doigt coupé*, Lacan dit que « le sujet a perdu la disposition du signifiant » et « ce qu'il décrit pour son attitude suggère l'idée que ce n'est pas seulement dans une assiette d'immobilité qu'il s'enfonce, mais dans une sorte d'*entonnoir temporel* d'où il revient sans avoir pu compter les tours de sa descente et de sa remontée, et sans que son retour à la surface du temps commun ait répondu en rien à son effort[41] ». En quelque sorte : le « trait de l'abime temporel » s'oppose au trait unaire. L'incorporation métonymique du Un c'est ce qui prélude à la reconnaissance : « je l'ai toujours su », et se manifeste parfois comme « fausse reconnaissance ». Et Lacan : « Cet ensemble ne nous indique-t-il pas dans un caractère en quelque sorte *extra-temporel* de la remémoration, quelque chose comme le *cachet d'origine* de ce qui est remémoré ? » où l'on entendra donc le présent comme limite du temps, c'est-à-dire le Un qui nie le Tout. « Si toute représentation n'y vaut que pour ce qu'elle reproduit de la perception première, cette récurrence ne peut s'arrêter à celle-ci sinon a titre mythique[45] », c'est-à-dire qu'il faut aller en ce point de fondation de la métaphore qui tient à la métonymie : en ce point où le franchissement de la barre qui sépare signifiant et signifié, lalangue et le langage, n'est pas *encore* possible. « Rien n'*ex-siste* que sur un fond supposé d'absence[45] » fond originaire.

Sur le mode de l'aphasie, c'est parce que le noyau métonymique du signifiant (la représentance) ne peut *ex-sister* pour le sujet, qu'on a affaire dans la psychose à ce « désastre croissant de l'imaginaire jusqu'à ce que le niveau soit atteint où signifiant et signifié se stabilisent dans la métaphore délirante[46] ». C'est parce que toute conjecture ne peut venir à *ex-sister* qu'en tant que *présent* réalisé, que le sujet ne peut advenir à être

que par Un-père sauf à ce que le conjectural devienne Réel comme dans la psychose. Ce qui ne se symbolise pas comme temps revient du Réel. L'Un-père n'organise le présent qu'en position tierce, comme l'indique le mythe totémique. La mère ayant alors, dans son rapport à la loi, tout loisir d'en démentir les données : c'est sur la *Verleugnung* de la différence des sexes pour la mère (c'est-à-dire qu'elle ne puisse faire place au père dans lalangue) que s'engendre (dans le rapport au père) la *Verwerfung* du nom-du-père. Le psychotique se meut alors dans un impossible *tout* illimité et intemporel, où aucun Un ne vient segmenter d'*ex-sistence*. C'est vérifiable dans l'élation, l'éternité et la damnation du syndrome de Cotard. Il n'y a pas place alors pour jouir du corps du père, donc pour situer le phallus symbolique et le sujet y supplée dans l'hallucination d'être joui, voir sodomisé par le père, par Dieu, ou au minimum touché (délire du toucher[47], *Berührung*). L'Autre maternel inclut le sujet schizophrène : pas de *Chè vuoi ?*, puisque rien ne laisse place à la triplicité fondée sur le Un, à la structure ternaire de la parole. Qu'on relise là-dessus l'analyse de l'Homme aux loups avec Ruth Mack Brunswick, où il ne sort de son délire que grâce à la métonymie que véhicule le discours tiers (l'analyste femme, et médiatrice entre le sujet et le père Freud). Ce que Freud précisément avait déjà considéré dans la première analyse[48] : le transfert avait tiré avantage du passage du russe (élément paternel) à l'allemand (élément féminin). Mais ça n'était que métaphorique. Où l'on voit une fois de plus comment se joue la métonymie du Un : dans la parole tierce d'une femme.

*

C'est à partir de l'assomption du *pas-tout*, que s'organise dans la parole, le terme de la subjectivité, quand à partir de l'Autre primordial, une segmentation vient donner origine au Un, non tant le père mort, que la mort comme père, que le sujet peut alors s'approprier. L'Un est l'identification à zéro. C'est dans le dire que s'incarne la métonymie, ne laissant qu'alors au dit métaphorique sa réalité d'ex-sistence.

Pour cela il faut qu'un sujet soit venu à naître, qu'un corps neuf ait été produit, où du Un puisse s'incorporer.

Incorporer le père c'est boucher le trou du Réel afin que ne subsiste qu'un seul trou : celui du Symbolique. C'est une question de causalité, d'*Ursachung*[49]. C'est donc ainsi qu'on peut répondre à la question de Freud sur la transmission. C'est la question de « l'introduction de la différence comme telle dans le champ, qui permet d'extraire de la langue ce qu'il en est du signifiant[50] ». C'est donc la présence du corps comme Un, comme métonymique.

Et je terminerai en laissant la parole à Jakobson[51] : « En s'efforçant de sauvegarder le principe du signifiant linéaire, Saussure fait observer que sur l'axe des successivités le rapport est *in praesentia* (...), tandis que l'axe des simultanéités « unit des termes *in absentia* dans une série mnémonique virtuelle ». « Le temps en tant que relation remplit dans le système des valeurs linguistiques, à partir de l'ensemble de la langue jusqu'au simple phonème, un rôle essentiel[52]. »

NOTES

1. « Le langage et l'expérience humaine », in « Problèmes du langage », *Diogène*, Gallimard.
2. S. Freud, *G.W.* Bd. XII. S. 33.
3. *Encore*, Paris, Seuil, 1973, p. 26.
4. Cf. mon exposé au Congrès de juillet 1978. *Lettres de l'Ecole*« 25 (I), 1979.
5. R. Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, vol. I, p. 66.
6. « Radiophonie », *Scilicet 2/3*, p. 72.
7. *RSI*, 15.4.75, *Ornicar ?*, 5, p. 52.
8. *G.W.* Bd. IX, S. 190 : « Petite Bibliothèque Payot », p. 181 et les dernières pages de *Totem et Tabou*.
9. Cf. Marx et J.-P. Faye.
10. *Totem et Tabou* : « Petite Bibliothèque Payot », p. 136.
11. *G.W.*,S. 144.
12. *G.W.*,S. 145. *Psyche : Seele*.
13. *G.W.*,S. 157 : « Petite Bibliothèque Payot », p. 149.
14. *RSI* in *Ornicar ?* 4, p. 99.
15. *G.W.*,S. 170-171 : « Petite Bibliothèque Payot », p. 162-163 : *Identifizierung*.
16. Cf. Paul Jury, *l'Eucharistie*, « Ceci est mon corps, ceci est mon sang » Ed. Cl. Brunel, Montpellier.
17. *G.W.*,S. 170.
18. *G.W.*,S. 173.
19. *G.W.*,S. 164 : « Petite Bibliothèque Payot »., p. 156.
20. J. Lacan, « Radiophonie », p. 78.
21. *G.W.*,S. 44, p. 45.
22. *G.W.*,S. 85-86 : « Petite Bibliothèque Payot », p. 82-83.
23. *G.W.*,S. 28 : « Petite Bibliothèque Payot », p. 85.
24. *G.W.*,S. 179.
25. *G.W.*,S. 101 : « Petite Bibliothèque Payot », p. 96.
26. *G.W.*,S. 101.
27. J. Lacan, « Radiophonie », p. 72.
28. *G.W.*, Bd. XVII, S. 61.

29. J. Lacan, « Radiophonie », p. 60.
30. *Ibid.* p. 61.
31. « Radiophonie », p. 72.
32. J.-C. Milner, *L'amour de la langue*, Paris, Seuil, 1977, pp. 74-75.
33. *Ibid.* p. 82.
34. *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 515.
35. *Encore*, p. 47.
36. *Ecrits*, p. 212.
37. *Encore*, p. 47.
38. *Ecrits*, p. 213.
39. *Totem et Tabou*, *G.W.*S. 179 ; « Petite Bibliothèque Payot », p. 170.
40. Par exemple : « Pour introduire le narcissisme », in *La Vie sexuelle*, Paris, P.U.F., p. 100.
41. *Ibid.* p. 91.
42. *G.W.*S. 85, « Petite Bibliothèque Payot », p. 82.
43. *Ecrits*, p. 387.
44. *Ecrits*, p. 390.
45. *Ecrits*, p. 392.
46. *Ecrits*, p. 577.
47. *Totem et Tabou*, *G.W.*S. 37-44.
48. *P.U.F.*, p. 376.
49. Cf. J. Lacan, *RSI*, in : *Ornicar ?*, 5, p. 41.
50. J. Lacan, *Encore*, p. 129.
51. *Six leçons sur le son et le sens*, Paris, Minuit, p. 109.
52. *Ibid.* p. 112.

CLAUDE BRUÈRE DAWSON

LE CONTRE-TRANSFERT DE L'ANALYSTE
(OU CE EN QUOI LA VÉRITÉ LE TOUCHE)

Dans son Séminaire *les Non-dupes... errent*, Lacan dit, à propos du livre de Michel Neyraut sur le transfert :

« Quelqu'un a fait ma foi, un fort joli petit bouquin sur le transfert. C'est le nommé Michel Neyraut, à qui j'ai dit que, commencer comme il le fait par ce qu'il appelle le « contre-transfert », si par là il veut dire en quoi la vérité touche l'analyste lui-même, il est sûrement dans la bonne voie, puisqu'après tout, c'est là que le vrai prend son importance primaire et que, comme je l'ai fait remarquer depuis longtemps, il n'y a qu'un transfert, c'est celui de l'analyste... »

C'est dans le cadre du séminaire sur l'identification, animé à Montpellier par Gennie et Paul Lemoine, que j'ai été amené à évoquer le cas de Maurice, âgé de quarante ans, schizophrène, hospitalisé depuis une vingtaine d'années dans des institutions successives.

Je le suis régulièrement, depuis trois ans, dans le cadre d'un petit groupe de psychodrame de psychotiques ; petit groupe dont je situerai plus loin la praxis.

C'est à l'occasion de l'entretien préliminaire à l'entrée dans le groupe, que j'ai rencontré Maurice. Je dois préciser que j'ai reçu ainsi une quinzaine de psychotiques, plus ou moins atteints, envoyés de divers pavillons ; je n'en ai retenu que six. Pourquoi ceux-là et pas les autres ? Le choix ne peut manquer d'interroger, à condition que se dépendre de toutes les justifications rationnelles nosographiques. Eu égard à ce questionnement, le choix de Maurice me paraît exemplaire.

Il n'avait fait aucune demande de thérapie. Il nous avait été adressé par l'institution, parce que chronique ; il ne se comportait pas comme tel, et perturbait sérieusement la vie pavillonnaire (délire incessant, perturbations en « actes » du bon ordre institutionnel, hurlement d'un transistor dont il ne se séparait jamais et qu'il mettait au maximum de sa puissance, quand lui se taisait et ce, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit).

Ses propos, lors de l'entretien préliminaire, sont complètement incohérents. De cette première rencontre, je me souviens de l'intensité de son regard et de l'une de ses phrases, d'un ton très agressif : « Vous me faites perdre mon temps, vous me faites attendre, alors que j'ai rendez-vous avec tous les maires de Corse... et je vous signale que mon père est militaire français, que ma mère est Corse et qu'entre la Corse et la France... il y a la mer... »

C'est dans l'après coup d'une séance de contrôle que s'est révélée à moi l'importance de cet «entre la Corse et la France, il y a la mer...»; l'importance de cet « entre deux » qui m'a fait décider de l'entrée de Maurice dans le groupe. Parler de cet « entre deux » me conduit à m'impliquer personnellement, puisque, originaire de la Guyane, je vis à Montpellier.

Dans son ouvrage « La théorie comme fiction », Maud Mannoni écrit (page 13) : « Freud, bien que n'aimant guère les psychotiques, attendait beaucoup d'une psychothérapie des psychoses. La pratique d'une approche analytique des psychoses a, pour l'analyste, valeur de formation au sens où le psychotique l'interpelle au plus vif de son être... » Ceci fait écho à ce que dit Lacan de la folie qui marque la propre limite de l'homme (Séminaire sur les psychoses).

J'ai réalisé l'importance de l'interférence du discours de Maurice et de mon propre inconscient, à l'analyse d'un de mes rêves au cours duquel Maurice (c'est-à-dire moi, le rêveur) prononçait un discours magistral (je suis enseignant) avec des accents poignants, sur l'écartèlement. Ce rêve avait entraîné un réveil angoissé.

Au cours d'une séance de groupe, précédant mon rêve, Maurice avait parlé de ses deux corps : le haut et le bas, la moitié supérieure, la moitié inférieure... Dans mon rêve d'ailleurs, Maurice (c'est-à-dire moi le rêveur, il me faut encore le souligner) discourait sur les deux moitiés qu'il cherchait désespérément à faire rejoindre sans y parvenir... Restait toujours un trou. L'analyse de ce rêve m'a ramené évidemment à mon propre vécu.

« L'entre deux » qui, enfant, jouait tragiquement en moi, du fait du refus de mes grands-parents paternels du mariage de mon père et de ma mère ; refus qu'ils justifiaient par la nécessité de tenir, par rapport à ma mère, cette position de supériorité de colon.

« L'entre deux » de Maurice résonait aussi tragiquement en moi, de par le rôle de jonction, qu'en vain et douloureusement j'essayais de jouer entre les deux parties (c'est-à-dire mes grands-parents et ma mère, mon père étant décédé précocement) et de par l'obligation dans laquelle je me mettais de trancher dans leurs querelles, dans une tentative de restauration narcissique des deux parties... et de moi-même.

Avec l'analyste à qui je parlais en contrôle de ce rêve, j'insistais sur : « trancher », « couper », « prendre parti », en associant avec des paroles de Maurice qui se dit balloté entre ses frères et ses sœurs, tous exerçant la puissance de tutelle à tour de rôle.

Je m'entendis répondre que : « couper », « trancher » étaient certes des signifiants qui reviennent souvent dans mon discours et que si « l'entre deux » était quelque chose qui nous était commun, il n'allait pas obligatoirement de même pour « trancher » et « couper »... et qu'il s'agissait peut-être pour Maurice d'autre chose.

Cette séance de contrôle a, non seulement marqué une élucidation de ma position par rapport à Maurice mais elle a, il me semble, entraîné du même coup une modification de la position de ce dernier dans la cure.

Les séances du groupe, postérieures à cette analyse de contrôle, me semblent significatives à cet égard. Au cours d'une de ces séances, une autre participante, Claude, qui délirait sur des odeurs pestilentielles qui émaneraient d'elle, représentait dans un jeu un souvenir, qu'elle disait traumatisant ; elle n'avait jamais pu supporter la vision de photographies d'elle, enfant et nue.

Or, pendant que Claude, mimant son désespoir devant une photo où elle était nue, soliloquait et disait : « Je suis comme un poisson muet... », Maurice de sa chaise dit : « Je suis le perroquet du premier contact, le perroquet du premier contact ne doit jamais se séparer de son premier contact, autrement il meurt... »

« Le premier contact », dit Annette, une autre patiente membre du groupe, « mais c'est ta mère... »

Un silence s'installe. Je dis alors à Maurice en doublant : « Est-ce que je n'ai jamais eu envie de me séparer du premier contact, qu'est-ce que je craignais en m'éloignant du premier contact, qu'est-ce que ce transistor qui parle à ma place et dont je répète le discours ?... »

Maurice reste alors sans voix, et lui qui, selon l'expression des membres du groupe, parlait tout le temps par énigmes, se tait.

La séance terminée, Maurice toujours silencieux, paye et s'en va... en oubliant, (j'allais dire : en laissant choir) le transistor...

La séance suivante, Maurice se tait encore et, interpellé déclare n'avoir rien à dire de son oubli.

Tout ce que nous savons par le ouï-dire, en provenance de l'institution, c'est que Maurice a un comportement plus adapté à la vie du pavillon, qu'il délire moins, qu'une conversation avec lui devient possible et, surtout, son transistor est maintenant muet.

Je décide alors d'intervenir au moment du paiement qui suit chaque séance. Tandis que Maurice donne, comme d'habitude un peu moins que la somme convenue (officiellement, il est trop détérioré pour compter) je lui signifie : « Maurice, je vous rappelle la règle du jeu, vous me donnez 2,80 F, or nous avions, vous et moi, convenu de 3 F. »

Maurice sort alors de sa poche, en pièces de 5 centimes exactement les 20 centimes manquants, puis me dit : « Dites-moi, votre prénom c'est bien Charles ? ». « Non, lui dis-je... je me prénomme Guy, vous le savez bien... Mais qui donc est Charles ? ». Le visage de Maurice s'illumine et il me répond : « Charles, c'est mon père. »

Il faut souligner que Maurice était jusqu'alors incapable de différencier, de distinguer son père de ses nombreux frères. Pour lui, ils portaient tous le même prénom. Seuls sa mère et lui comptaient et faisaient ensemble, un. Il était, disait-il, Dieu pour sa père, sa mère était son Dieu.

A partir de ces deux jeux, Maurice est de moins en moins délirant, son discours se transforme, avec un souci de l'enchaînement.

Il se préoccupe d'ailleurs de travailler dans une équipe agricole. Lors d'un récent jeu, qui représentait une rencontre avec son psychiatre traitant, il soliloquait la différence entre le dedans et le dehors, ce sont ses propres mots.

Lui qui se désintéressait complètement de la présence de la cothérapeute, en fait maintenant cas. C'est ainsi qu'ayant « oublié », après une séance une rose laissée bien en évidence près de son siège, il revient quelques minutes plus tard la reprendre et, s'adressant à la cothérapeute lui dit : « Je ne vous la laisse pas car elle a des épines... » C'est aussi, au cours de cette séance que j'animais qu'il m'a déclaré, regagnant sa place à la fin d'un jeu : « Si vous aviez été mon père, je vous aurais aimé... ».

*

Je dois souligner que tout cela a été rendu

possible par l'analyse du transfert, en séance de contrôle. En me renvoyant que les signifiants : « trancher, couper... », n'étaient pas le problème de Maurice, mais le mien, cela a déterminé une authentification de ce qui était mien, donc une différenciation par delà une identification de ma part, certaine.

Cela a créé une distance possible entre Maurice et moi et, donc la possibilité d'une distinction entre lui et moi. Rappelons qu'il a fait taire la voix permanente du transistor qui occupait la place de l'autre et qu'il a pu nommer son père, après intervention de ma part, à propos de la loi (paiement). Cette distinction qui était de mon fait, Maurice me l'a immédiatement réfléchie. Comme quoi notre message nous est toujours renvoyé sous une forme inversée et, c'est peut-être là que l'on touche du doigt l'impact du transfert dans la cure de Maurice. Mais ici, il y a un pas de plus, un franchissement où se creuse la différence. Cela pose le problème du va-et-vient, du transfert – qui est la vérité de l'amour – à l'identification qui serait quoi par rapport à l'amour ?

Soulignons encore que ce qui a été opérant, ce n'est pas tant mon identification à Maurice, mais ce qui, au contraire, grâce au contrôle du transfert a déjoué l'identification en marquant la différence.

En ce qui concerne la vérité du transfert, je voudrais préciser avec Lacan qu'il s'agit : « de l'entrée de quelque chose qui est la vérité, mais la vérité dont justement le transfert est la découverte de la vérité de l'amour ». (*Les Non-dupes... errent*).

Me revient à ce propos, un autre de mes rêves :

Je suis dans le pays des eaux calmes... C'est un paysage qui, tantôt est tropical, tantôt est tempéré... J'y suis heureux. Je voyage à bord d'un bateau, genre bateau à roue comme ceux qui voguent sur les grands lacs américains. Nous arrivons en vue d'un édifice que le guide nous dit être le palais Modigliano, Modigliana, Modigliani. Ce palais appartient à la fois à l'Italie et à la France : c'est un lieu de rencontre paisible.

L'institution m'a confié Maurice, celui-ci me joue des tours pendables. A chaque escale, il disparaît et je crains que le bateau ne parte sans lui. Je suis de plus en plus inquiet et de mauvaise humeur et le dis finalement à Maurice, en lui signifiant en outre que, désormais, il aurait à se débrouiller seul. Maurice s'asseoit alors à côté de moi et m'embrasse, puis en même temps, il s'agit de mon fils aîné Philippe.

Le jour précédant ce rêve, j'avais eu une discussion animée avec mon fils qui me disait son impression d'être tenu dans du coton et son désir d'autonomie, reproche et désir dont j'avais, dans le dialogue, reconnu la validité.

Mon fils occupe un peu la position de Maurice puisque sa mère était Italienne. Souvent d'ailleurs, je me surprends dans un mouvement d'identification à parler de mes grands-parents (c'est-à-dire les grands-parents maternels de mes enfants) au lieu de mes beaux-parents. Comme quoi, dans sa vérité, l'amour, même l'amour paternel, se réduit à du transfert. Je pense que c'est parce que j'ai pu repérer cette vérité de l'amour qu'est le transfert, que Maurice est accroché à la cure ; lui, qui au début, était « expédié » dans le groupe par l'institution, semble maintenant faire une démarche personnelle. Il est ponctuel, sans qu'il soit besoin de lui rappeler le jour et l'heure ; la veille il s'occupe de retirer à la banque la somme nécessaire au paiement de sa séance.

Il choisit maintenant la date de ses sorties, en fonction du groupe et ne se les laisse pas imposer par ses frères et sœurs.

Je crois que c'est même le seul patient psychotique, dont la constance dans le groupe soit exemplaire. C'est aussi le seul dont j'ai pu reconnaître qu'il m'ait à ce point impliqué.

J'arrêterai là l'exposé d'un moment de la cure de Maurice, cure toujours en cours. Il va sans dire que c'est volontairement que je n'ai dit et analysé de mes rêves que ce qui était strictement nécessaire à la clarté du dit exposé.

*

Je conclurai, en tentant de situer ma pratique du groupe de psychodrame, à partir de cette observation.

Selon Michel Neyraut, « des techniques réalistes inacceptables dans la conduite d'une cure classique, trouvent un emploi valable dans le traitement des psychotiques. La pratique du psychodrame est ici exemplaire, qui implante la réalité au point exact où le transfert ne peut suffire à se révéler lui-même et où la carence symbolique se trouve exactement comblée d'être représentée par une incarnation. »

Nous dirons aussi que le jeu ne concerne pas seulement le patient psychotique, mais encore l'analyste. Par exemple, ce qui nous pourrions appeler le jeu du « perroquet du premier contact » de Maurice, en réponse au jeu soliloqué de Claude, ma participation, en doublant au jeu de

Maurice sous la forme de question que je lui pose en l'interpellant sur ce premier contact, était aussi une question que – analyste – je me posais à moi-même. On ne double qu'en fonction de son propre inconscient.

Répéter le discours du « premier contact », sous peine de... n'allait pas sans m'interroger au plus vif, compte tenu de mes signifiants familiers : « couper, trancher », et en vertu du vieil adage : « qui n'est pas avec moi est contre moi. »

Le jeu permet donc à tous de prendre une distance médiatisante. Il est pour tous (analyste et patients psychotiques) l'alternative au retour dans le Réel des ratés du symbolique. Bien plus, faire jouer le délire, le fait cesser au moins pour un temps. Le groupe semble être le lieu où est rendu possible l'instant du jeu, la reprise symbolisante du réel.

En effet, notre praxis se situe par rapport aux catégories de l'imaginaire, du symbolique et du réel établis par Lacan.

Sur le plan technique, elle se caractérise « par un retour à Freud et un recours à Lacan ». La matrice de tout le psychodrame est pour nous « le jeu de la bobine » ou jeu du *fort-da* décrit par Freud, jeu qui exige d'appeler l'autre dit Lacan et moment où, simultanément l'enfant naît au langage et où le désir s'humanise. C'est en effet la naissance de Maurice au langage qui a été rendue possible par le relais que j'ai pris dans sa cure, relais qui lui a permis de nommer son père Charles, attentif que j'étais du fait d'être interpellé dans le transfert, à la moindre modification de son discours.

C'est d'avoir relevé ce prénom : Charles, dont j'ignorais tout, qui a fait entrer en séance le nom de son père et a introduit l'élément tiers dans sa parole et a sorti Maurice de la dualité imaginaire du rapport à sa mère, c'est-à-dire un Dieu qui n'était pas le lien symbolique, mais une référence idéale imaginaire.